

B. U.

OVIDE

MEMORIE

TRAD.

G. CORNELII

1669





DUPRE
VINCENT SUBOT

MEET & HOLD A COURT

IN THE

Township of Canaan

in the County of Franklin

State of New Hampshire

for the purpose of

holding a court

of the said

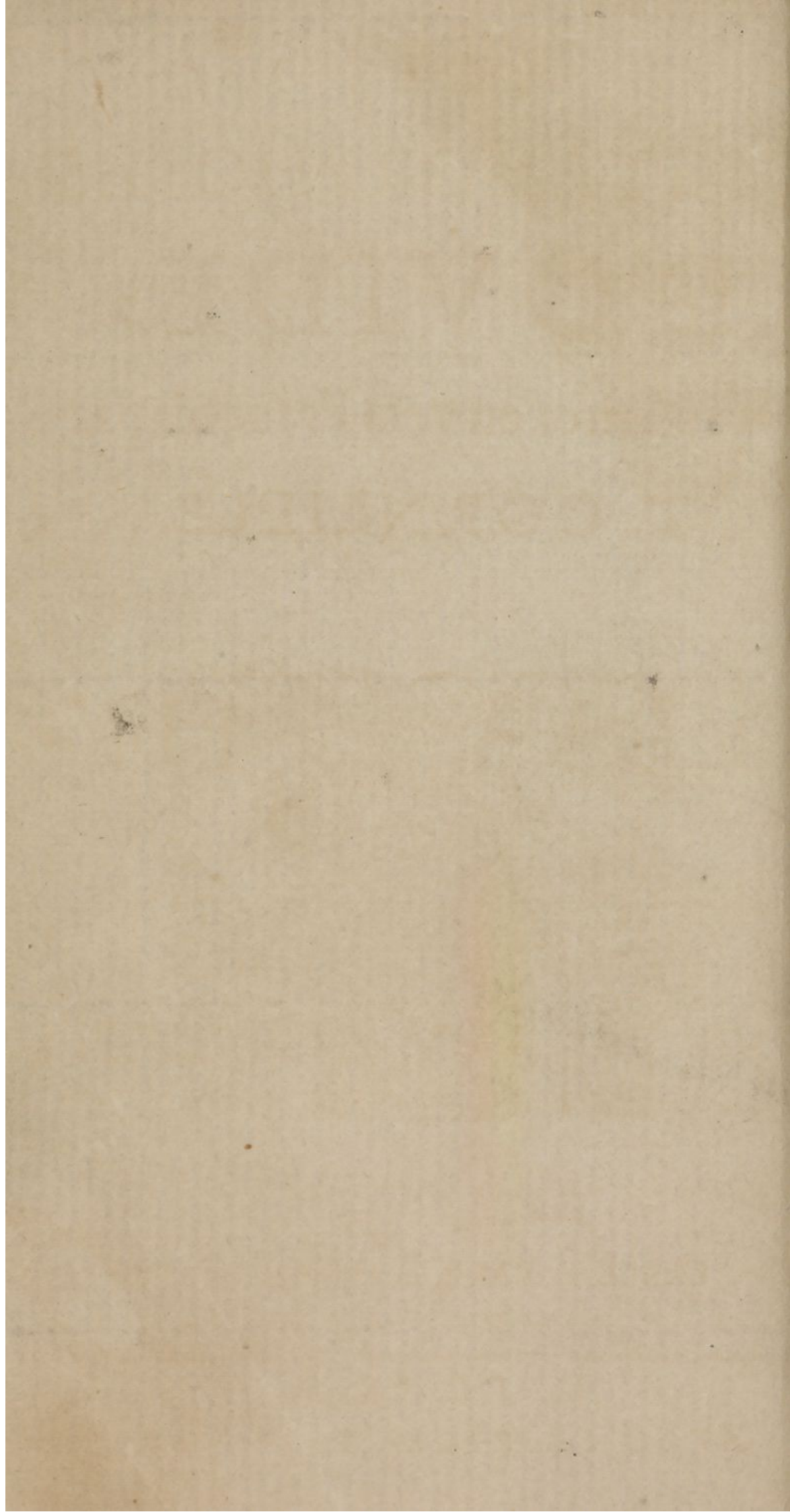
Township of Canaan

in the County of Franklin

State of New Hampshire

on the 1st day of

April 1881



L. L. / s. 239

LES R. na. 187 8021

METAMORPHOSES D'OVIDE,

Traduites en vers François par
T. CORNEILLE.

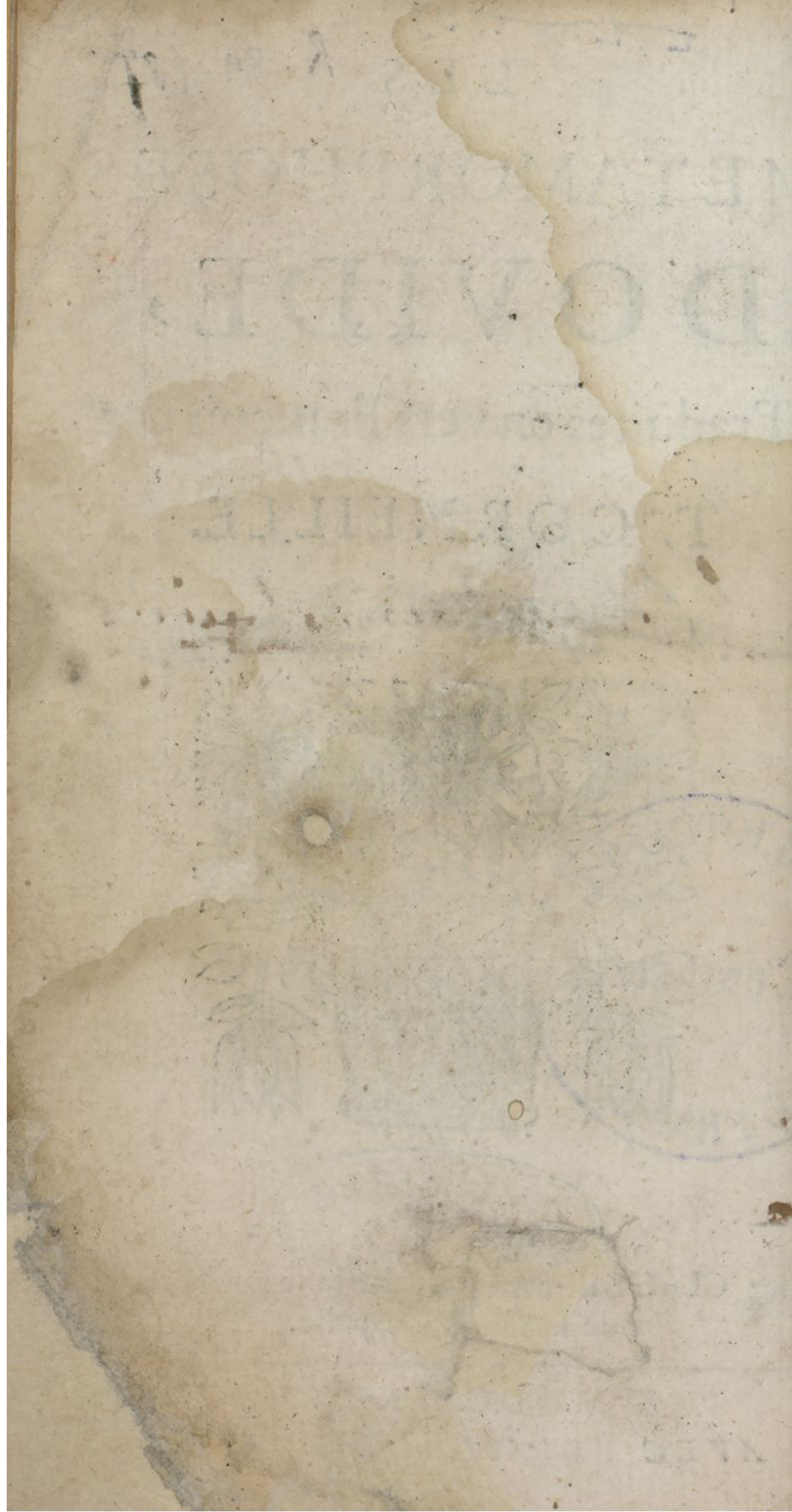
Les Métamorphoses d'Ovide



J.V. LECLERC
No. 15

Chez CLAUDE BARE, sur le second Perron
de la Sainte Chapelle.

M. DC. LXIX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.





A
MONSEIGNEVR
LE
DAUPHIN



MONSEIGNEVR,

*Le fameux -Auteur des Meta-
morphoses s'est enfin resolu d'en faire*

EPISTRE.

frir une de luy-mesme, & en attendant qu'il luy soit permis de paroistre devant Vous dans ses ornements naturels, il a consenty que je l'aye déguisé à la Françoisse, pour ne pas differer plus long-temps à satisfaire l'impatience qu'il a de vous rendre ses hommages. Le credit où il s'est veu pendant un Regne Illustre qui n'a encor esté égalé que par celui où nous vivons, luy a fait naistre cette ambition, & il estoit juste en quelque sorte que le plus galant de tous les Poëtes vinst faire sa cour au plus aimable de tous les Princes. C'est, MONSIEUR, par ce sentiment qu'il ne sçauroit plus se contenter de la réputation qu'il s'est acquise depuis tant

ÉPISTRE.

de Siecles ; il cherche auprès de Vous quelque chose de plus solide , & la gloire de Vous estre connu a des charmes trop attirants pour ne l'obliger pas à venir estre le témoin des merveilles qu'il a entendu publier de Vous. Nous vous les voyons tous les jours porter plus loin que ne l'a jamais souffert un âge aussi peu avancé que le vostre , mais c'est sans surprise que nous le voyons , le sang Auguste dont Vous sortez nous estoit un garand si assuré de ce que nous attendions de Vous d'extraordinaire, qu'on peut dire qu'il n'a pas esté en vostre pouvoir de ne point remplir nos plus hautes esperances. En effet, MONSEIGNEUR , que ne vous

EPISTRE.

a point de u inspirer de noble & de relevé l'honneur d'estre fils du plus grand Roy de la terre? L'heureux calme dont nous joiissons est un effet de cette infatigable vigilance, avec laquelle il s'applique sans cesse à maintenir le repos à ses Peuples & l'abondance dans ses Estats; mais elle n'éteufe point dans sa Grande Ame ces mouvemens tous heroïques qui l'élevent au dessus des plus renommez Conquerants, & s'il faut prendre les armes pour la défense de ses droits, c'est alors qu'il fait plainement connoistre tout ce qu'il est. Le nombre de ses Victoires n'est réglé que par celui de ses Entreprises, & la terreur de son nom laisse un tel abatement

EPISTRE.

dans le courage de ses Ennemis, que malgré la saison la plus rigoureuse, il n'a qu'à se montrer pour soumettre à son obéissance des Provinces toutes entières. Ces inconcevables prodiges sont pour Vous, MONSIEUR, des avantgousts bien charmants de ceux que le Ciel vous réserve. Pour vous en promettre de pareils, il suffit que vous en puisiez l'ardeur dans la source mesme de la gloire, & l'avantage de les égaler vous est d'autant plus infailible, que l'Education tenant lieu d'une seconde Nature, rien ne scauroit manquer à la vostre sous la conduite de M. le Duc de Montausier. Je pourrois dire que jamais autre que luy

EPISTRE.

*n'eut des lumieres plus vives & plus
 étendues sur tout ce qui regarde la
 haute science de la Cour & l'usage des
 Belles Lettres, & que les privileges
 de sa naissance ne pouvoient estre sou-
 tenus par la solidité d'un plus verita-
 ble merite ; mais il ne faut qu'un seul
 mot pour renfermer les plus brillants
 éloges qui luy puissent estre donnez.
 C'est à luy que LE ROY a voulu
 confier le soin de vos plus tendres an-
 nées, & SA MAIESTE' sçait fai-
 re un si juste discernement des Grands
 Hommes pour les importāts Emplois,
 que le choix qu'il luy plaist d'en faire
 est toujours une preuve incontestable
 des rares qualitez qui les en ont sçeu
 rendre dignes. Mais, MONSEL-*

EPISTRE.

GNEVR, je ne m'apperçois pas que
j'arreste trop long-temps *Ovide* sur le
point de vous demander audience.
J'oseray vous dire en sa faveur que si
vous luy faites la grace de le souffrir,
son entretien ne vous sera pas entiere-
ment inutile. Il n'a que des Fables
à vous conter, mais elles valent peut-
estre bien la peine d'estre écoutées, &
ce qui a fait l'étude des Sages de l'An-
tiquité n'est pas tout à fait indigne
d'estre le divertissement d'un Prince
de vostre âge.

Sous ces heureux déguisements
Les plus hautes leçons se trouvent renfermées
Et dans l'ame souvent elles sont imprimées
Par le flatteur appas des doux amusements
De ce qui tient les oreilles charmées.
Il est vray que d'abord toutes ces fictions
Ne paroissent qu'inventions
D'un Resveur qui se plaist à debiter ses songes,

EPISTRÉ.

Mais la moins importante a ses Moralitez,
Et pour sçavoir de grandes Veritez.
Il faut apprendre ces Mensonges.

Ne dédaignez donc pas, MON-
SEIGNEUR, de prester quelque-
fois l'oreille à des Evenements qui
sont si fabuleux qu'ils sont, vous rem-
pliront insensiblement l'Esprit des plus
sublimes idées. Pour peu que Vous
trouviez d'agrément dans l'ouvrage
que ie prens la liberté de vous offrir,
Vous ne sçauriez vous promettre
qu'un plaisir parfait, quand Vous
pourrez goustier les Graces de l'Origi-
nal, & que les pensées d'Ovide vous
paroistront dans leur jour sans estre
ravalées par les foibles expressions de
son Interprete. Je ne doute point qu'on

EPISTRE.

ne m'accuse de temerité d'avoir entrepris de luy faire parler nostre langue; mais, **MONSEIGNEUR**, mon zèle a prévalu sur mon peu de capacité, & je n'ay pû me souvenir de mon insuffisance, si-tost qu'il m'a paru que je pouvois avancer à **MON PRINCE** la satisfaction d'une lecture, qui luy doit ouvrir un chemin facile aux plus belles connoissances. Ce n'est qu'un essay des *Metamorphoses* que j'ose vous presenter aujourd'huy; mais la suite me coûtera peu si je connoy que ce commencement ait le bon-heur de vous plaire, & que vous daigniez agréer cette premiere marque d'une ardeur toute respectueuse, & de la

EPISTRE.

*profonde soumission avec laquelle , je
suis,*

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble, tres-obeissant,
& tres-fidelle serviteur,
T. CORNEILLE.

AV LECTEUR.

LES Ouvrages d'Ovide parlent si hautement en sa faveur , qu'il ne faut que les lire pour estre persuadé qu'il ne fut jamais un esprit plus éclairé ny plus delicat que le sien. Tout ce qui s'en est traduit en nostre langue a toujours esté receu avec applaudissement , & j'aurois quelque chose à me promettre du succez des Metamorphoses, si la force de ses pensées, & l'heureux tour qu'il donne à ses Vers ne m'ôtoient entierement l'esperance d'en faire une Copie qui approche de la beauté de l'Original. Aussi ne m'étois-je proposé d'abord que la traduction des matieres les plus riantes pour nostre poësie, que je pretendois choisir indifferemment dans chaque livre, selon qu'elles me toucheroient le plus; mais le sentiment de mes Amis l'a enfin emporté sur la juste défiance que je dois avoir de mes forces , & m'ayant fait connoistre que l'ingenieuse maniere dont les Fables se trouvent enchainées les unes avec les autres , estoit ce qu'on avoit toujours le plus admiré dans ce grand Ouvrage , ils m'ont insensiblement engagé à me faire un travail serieux de ce que je n'avois considéré que comme un délassement d'esprit. J'ay tant de lieu de les soupçonner de préoccupation , qu'il ne me suffit point de les avoir consultez sur les cinq premiers Livres dont je suis déjà venu à bout. I'en donne deux au Public pour s'apprendre par la censure qu'on en fera à me corriger sur le reste, & sçavoir s'il faut res-

AU LECTEUR.

ferrer davantage ce que je me suis donné la liberté d'étendre en quelques endroits. Ce n'est pas que j'aye eu assez de présomption pour oser mêler mes pensées à celles d'Ovide ; mais j'ay creu qu'il pourroit m'estre permis de ne point tant chercher la briefveté du stile , que le repos du Vers le plus agreable à l'oreille, & j'en ay fait autant moins de scrupule, que chaque Fable estant toute differente l'une de l'autre , je les ay regardées comme autant de Chapitres , où le Lecteur peut s'arrester sans qu'il soit obligé de se souvenir de ce qu'il a leu pour entendre ce qui luy reste encor à lire. Je me suis particulierement estudié à ne rien obmettre de tout ce que mon Auteur a dit ; & pour n'y laisser aucune obscurité, j'ay adjousté de temps en temps un vers ou deux qui expliquent ce qui a besoin de commentaire dans l'Original. J'ay mesme esté jusqu'à douze au commencement de la Fable d'Eriçton , ne croyant pas qu'il suffist de dire que c'étoit un Enfant né sans Mere, si je n'éclaircissois le mystere de cette naissance. On pourroit m'opposer qu'il n'est pas facile d'étendre ce que je dis de Pan, qui avec des Roseaux forma l'instrument qui garde le nom de Syrinx; mais ces sortes d'endroits ne se peuvent traduire avec plus de clarté, & j'espere que pour y suppléer les Dames se persuaderont aisément qu'il faut que Syrinx signifie une Flute dans quelque langue qu'elles n'entendent pas. Par tout ailleurs je me suis assujetty autant que je l'ay pû à ne rendre que le sens d'Ovide, & si ma version dit plus que ne porte ce vers,

Filius ante diem patrios inquiri in annos.

AU LECTEUR.

C'est parce qu'il m'a semblé qu'après l'énumération des plus grands crimes, la simple curiosité d'un Fils pour sçavoir des Devins le temps de la mort de son Pere, n'avoit rien d'assez noir pour achever de marquer les horreurs du Siecle de Fer. Il y a aussi un demy vers dans la Fable d'Arcas lors qu'il rencontre sa Mere changée déjà en Ourse, où au lieu de

Propiusque accedere fugit.

J'ay leu avec N. Heinsius

Propiusque accedere averti.

Vulnifico fuerat fixurus pectora telo.

Ce dernier détourne sur Calisto ce que l'autre fait entendre de son Fils; mais pour peu qu'on l'examine, on trouvera la pensée plus juste, & avoir beaucoup plus de rapport avec les deux vers qui precedent.

Au reste si j'avois creu me pouvoir autoriser à retrancher quelque chose, j'ay avoué que j'aurois supprimé une partie des Comparaisons qui n'ont pas la mesme grace dans nostre Poësie que dans la Latine, où les termes de *Canis*, *Lepus*, *Invencavitulus*, &c. ne sont pas si mal receus que parmy nous. J'en ay transposé quelques-unes selon que j'ay creu qu'elles auroient plus de justesse dans les endroits où je les ay placées.

Je ne parle point des Anachronismes; beaucoup tiennent qu'il ne faut point observer d'ordre de temps dans les Fables, & il y a grande apparence qu'Ovide estoit de cette opinion, puisqu'en traitant l'avanture de Phaëton, il dit que les Estoiles de l'Ourse eschauffées pour la premiere fois des Rayons dont il estoit environné dans le char de

AU LECTEUR.

son Pere tâcherent inutilement de se plonger dans la mer pour s'en garantir. Cependant Calisto n'estoit point encor changée en Astre , puis que nous voyons par la suite que Jupiter n'en devint amoureux, que lors qu'il fut reparer dans l'Arcadie les desordres que l'embrasement du Monde causé par Phaëton y avoit produits.



LES
METAMORPHOSES
D'OVIDE.

LIVRE I



ENTREPRENS d'expliquer par
quelles aventures
Tant de corps autrefois ont chan-
gé de figures.

Vous, dont la volonté régla ces
changements,
Dieux, prestez à mes vers de pompeux ornements,
Et faites que ma Muse en doux acords seconde
Ayant développé les premiers temps du Monde,
Passé de chant en chant jusqu'à ces heureux jours
Dont le règne d'Auguste éternise le cours.



LE CAHOS,

FABLE I.



Vant! que l'Estre Immense à qui
tout doit hommage

De ce vaste Vnivers eust con-
mencé l'ouvrage,

Et qu'à sa main sçavante il eust
pleu de former

Le Feu, l'Air, & le Ciel, & la Terre, & la Mer,
Dans un profond Cahos la Nature engloutie
Sous un informe Tout cachoit chaque partie,
Ainsi le nomma-t'on, & ce Cahos n'estoit
Qu'une masse indigeste où la nuit habitoit,
Qu'un poids sans mouvement qui de chaque Sub-
stance

Dans un amas sans ordre enfermoit la semence.
Du Soleil qui voit tout les rayons éclatants
Ne faisoient point encor la mesure du Temps.

Cét Astre retenu dans la masse premiere
Attendoit pour briller le don de la lumiere.
Il n'estoit point de Lune, & son passe Croissant
N'avoit jamais montré son éclat renaissant.
Des longs bras de la Mer la Terre environnée,
N'avoit point d'eaux encor qui la tinssent bornée,
Et son Globe, aujourd'huy sur son poids suspendu,
Dans le milieu de l'Air n'estoit point estendu.
Ainsi l'obscur Neant qui preceda le Monde
Laissoit confusement la Terre parmy l'Onde,
L'une renfermoit l'autre, & le Feu joint à l'Air
Avec toutes les deux trouvoit à se mesler.
Ainsi la Terre estoit, mais sans estre solide,
Ainsi la Mer estoit, mais sans estre liquide,
L'Air n'avoit point receu la clarté pour soutien,
Et sans forme par tout, ce grād Tout n'estoit rien.
Un vague & noir amas de qualitez contraires
A celles qui pesoient attachoit les legeres,
Et tenoit confondu par ce meslange estroit
Et le sec dans l'humide, & le chaud dans le froid.
De là naissoit à tout un obstacle invincible;
La nature de l'un à l'autre estoit nuisible,
Et dans le mesme corps sujet à leurs debâts
Le solide attaquoit ce qui ne l'estoit pas.





LA CREATION DV MONDE,

FABLE II.



Nfin Dieu détacha pour finir cette
guerre
Et la Terre du Ciel, & les Eaux de la
Terre

Et de l'Air le plus pur tiré d'entre l'épais
Fit ce liquide Feu qui ne s'éteint jamais.

A peine eut-il ainsi dégagé toutes choses
De ce confus Cahos qui les tenoit encloses,
Qu'ayant selon leur estre ordonné de leurs rangs,
Il luy plut de les mettre en des lieux differents ;
Mais s'il les separa, ce fut pour voir entr'elles
D'une immuable paix les douceurs mutuelles.
Le Feu sans pesanteur & prompt à s'élancer
Vers la voue du Ciel s'alla soudain placer,

L'Air se mit au dessous, mais la Terre pressée
Fut par son espaisseur d'elle mesme enfoncée,
Et son poids l'entraînant la força d'endurer
Celuy des corps massifs qu'il luy fit attirer.
L'Eau pour la resserrer tout autour répandue
Par son liquide cours en borna l'étendue,
Et paisible & tranquille en ses commencements,
N'eut que le dernier rang parmy les Elements.

De ce Dieu, quel qu'il fut, la sagesse profonde
Achevoit de regler le bel ordre du Monde,
Quand la Terre inégale attirant ses regards,
Il l'arrondit en globe uny de toutes parts.
C'est dans ce mesme tēps qu'autour de cette Terre
Il allonge les bras de la Mer qui la serre,
Et qu'il donne à ses flots liberté de s'enfler
Cōtre l'orgueil des vents qui vi^oront la troubler.
C'est lors qu'on voit des Lacs , des Estangs , des
Fontaines,

Que les Fleuves naissants vont arroser les Plaines,
Et qu'en d'obliques bords leurs courāts retrāchez
A suivre leur panchant se trouvent attachez.

Tous n'ōt pas même sort; le sein qui les fait naître
Engloutissant les uns les force à disparoître ,
Et les autres receus dans un champ plus ouvert
S'acquient vers la Mer d'un tribut qui s'y perd.
En suite il prend le soin d'étendre les Campagnes,
Abaisse les Valons, eleve les Montagnes,

6 LES MÉTAMORPHOSES

De feuillages touffus enrichit les Forests ;
Et comme au lieu celeste où brille son Palais,
Cinq Zones tout autour par qui sa Sphere est
ceinte,
Deux à droit, deux à gauche, en traversent l'en-
ceinte,
Et que la plus ardente échauffe le milieu,
Même ordre est pour la Terre observé de ce Dieu.
Autant de Regions en bornent le partage
Que de Cercles au Ciel coupent ce grãd Ouvrage.
Au milieu la Torride, où jamais aucun temps
Par l'excez des chaleurs ne souffrit d'habitans.
Aux deux extremittez sont les deux Glaciales ;
Entre Elles & la Chaude en mesmes intervalles
Les deux autres ont place, & chacune y reçoit
Un temperé mélange & du chaud & du froid.
L'Air couvre ces Climats, les entoure, les serre.
Plus pesant que le Feu, plus leger que la Terre.
C'est là qu'à ce grand Maistre il plut qu'on vist
espars
Les nuages espais & les obscurs broüillards.
C'est là qu'il mit ce foudre & ces bruyantes armes
Qui causent aux Mortels de si rudes alarmes,
Et c'est enfin ce lieu dont les Vents ennemis
Virent le vaste empire à leur fureur soumis.
Non qu'à leur choix par tout, sçachant leur vio-
lence,
Il souffre à ces Mutins une pleine puissance,

Il les tient séparéz; mais quoy qu'en divers lieux
Il ait fait tout exprés regner ces Furieux,
Tant d'aigreur quelquefois dans leur discorde
abonde (Monde.
Qu'on diroit qu'ils s'en vont bouleverser le
Ces Freres que la haine a si fort divisez
Eurent donc à régir des Climats opposez.
Eurus alla souffler où le Soleil se leve,
L'aimable & doux Zephire où sa course s'acheue,
Par le rude Aquilon le Nort fut refroidy,
Et les broüillards d'Auster couvrirent le Midy.
Ce Sçavant Artisan dont l'ordre a tout preside
Mit au dessus le Feu, Feu sans poids & liquide,
Qui n'a rien de la Terre, & dont l'activité
N'admet aucun meſlange avec sa pureté.





LA CREATION DE L'HOMME,

FABLE III.



Près qu'il eut ainsi par des bornes
prescrites (limites,
Asservy chaque chose à ses propres
Les Astres jusques là sous la Masse
cachez

S'élevant vers les Cieux y furent attachez,
Afin de peupler tout, aussi-tost qu'ils brillèrent,
De même que les Dieux c'est là qu'ils se logerent,
La Mer fut aux Poissons, les Oyseaux prirent l'Air,
Et ce qui marche ou rampe eut la terre à fouler;
Mais il manquoit encore à ce tout admirable
Un dernier Animal plus saint, plus venerable,
Dont l'esprit éclairé, sublime, resolu,
Pust prendre sur le reste un pouvoir absolu.

L'homme fut donc créé, soit qu'en son origine
D eu l'ait daigné former de semence divine,
Soit qu'en son sein la Terre eut d'abord renfermé
Quelque germe du Ciel avec elle formé.
Le sage Promethée entreprit cet ouvrage,
Des Dieux qui reglent tout il luy donna l'Image,
Et n'eut besoin pour faire un Chef-d'œuvre si beau
Que d'un peu de limon detrempé dans de l'eau.
Cette Image des Dieux dessus l'Homme gravée
Sembloit luy destiner une gloire achevée,
Et meritoit assez que quelques dons nouveaux
Le fissent distinguer des autres Animaux.
Aussi tous vers la terre ont la teste baissée,
L'homme seul vers le Ciel la tient toujours haussée,
Et par ce privilege il voit à chaque instant
La brillante clarté du séjour qui l'attend.
La Terre auparavant & sans forme & grossiere,
De l'Homme qui nâquit fut ainsi la matiere,
Et par un ordre expres pour elle à respecter
Prit l'estre de celui qui devoit l'habiter.





LE SIECLE D'OR,

FABLE IV.



'Age d'Or commença, cét âge où de
l'enfance (l'innocence,

L'Homme tant qu'il vivoit retenoit
Et reglant ses projets sur la seule
équité.

Joignoit l'exactitude à la fidélité.

Ces Loix que sur l'airain l'on a depuis gravées
Pour donner de l'effroy n'estoient point lors trou-
vées,

Et tous en seureté vivant sans interest,

On ignoroit les noms & de Juge, & d'Arrest.

On n'avoit point encor pour voir un nouveau
Monde

Essayé si les Pins pourroient floter sur l'onde,

Et rien n'estoit connu de tout ce qui restoit

Au-de-là du rivage où chacun habitoit.

Il n'estoit ny Chasteaux ny Villes pour retraites,

Il n'estoit ny tambour, ny clairons, ny trompetes,

Point de retranchemens, point de murs à forcer,
 Point d'Escadrons armez qu'il falust repousser.
 Aucune main encor ne s'estoit occupée
 A fabriquer un Casque, à forger une Epée,
 Et d'un calme profond chaque Peuple flaté
 Goustoit une innocente & douce oisiveté.
 La Terre aussi bien qu'eux dans un repos extrême
 Sans estre cultivée offroit tout d'elle-mesme,
 Et son sein liberal, aujourd'huy resserré,
 Du coutre pour s'ouvrir n'estoit point déchiré.
 Aussi l'Homme content d'avoir pour nourriture
 Ce que sans aucun art luy donnoit la Nature,
 Ne vivoit que de Glands cōmuns aux animaux,
 Et du sauvage fruit de divers Arbrisseaux.
 Des Zephirs amoureux les seondes haleines,
 D'un Printemps éternel, favorisoient les Plainnes,
 Et le brillant émail de mille & mille Fleurs
 Y faisoit éclater ses plus vives couleurs.
 C'est par là qu'en tout temps, sans estre labourées,
 Les Campagnes rioient sous des moissons dorées,
 Et ne demandoient point qu'apres avoir porté
 Le repos servist d'aide à leur fecondité.
 Ainsi la Terre estoit une heureuse demeure,
 De purs ruisseaux de Lait y naissoient à toute
 heure,
 Et d'un Miel savoureux les Arbres dégoutans,
 Prodiguient leur Nectar à tous ses Habitans.



LE SIECLE

D'ARGENT,

FABLE V.



I-toſt que Jupiter dedans la nuit
profonde

Eut relegué Saturne , & pris le
ſoin du Monde.

L'Aage d'argent parut, beaucoup
meilleur encor

Que l'Airain qui ſuivit, mais bien pire que l'Or.
De ce premier Printemps d'éternelle durée
La beauté tout à coup ſe trouva reſſerrée,
Et l'inconſtant Automne, & l'Hyver, & l'Eſté
Firent voir tour à tour leur inégalité.
En ces quatre Saiſons, dont chacune eſt bornée,
Il plut à Jupiter de diviſer l'Année.

Ce fut lors que dans l'air une brûlante ardeur
Pour la premiere fois fit sentir sa chaleur,
Et qu'en suite la glace avant qu'estre fonduë,
Aux Arbres, aux Buissons resta comme penduë.
Alors l'Homme sujet à ces rudes Saisons
Pour en fuir la rigueur eut besoin de maisons,
Les Cavernes d'abord, les Antres en servirent,
Ou si quelque art parut en celles qui se firent
On ne fit que tenir les plus épais haliers
Entrelassez d'écorce, & de pliants osiers.
De ses premiers honneurs la Terre alors décheuë
Commença de souffrir la tranchante charuë,
Le joug fut en usage, & son indigne poids
Fit gemir le Taureau pour la premiere fois.

Au fier Siecle d'Airain celui d'Argent fit place,
On y vit éclater plus d'orgueil, plus d'audace,
Et l'Homme n'avoit point d'outrages à souffrir,
Qu'aux armes aussi-tost il n'osast recourir.
Le crime toutefois n'y fut point en usage,
Il laissa la vertu dans tout son avantage,
En respecta l'empire, & pour en triompher
Différa son attaque au dur Siecle de Fer.





LE SIECLE DE FER.

FABLE VI.



E fut lors que sur elle il eut pleine
victoire

Qu'il estoufa le soin de l'honneur,
de la gloire,

Et que par de sanglants & funestes
effets

A l'envy l'un de l'autre on courut aux forfaits.

La Pudeur & la Foy par la Force défaites

Cederent à la Fraude, aux Embusches secretes,

Et la Justice envain opposa son pouvoir

A la coupable ardeur d'acquérir & d'avoir.

Vers des bords estrangers le Nautonnier avide

Sans connoistre le Vent, l'osa prendre pour guide

Et le Pin, sur ses monts si long-temps en repos,
D'une Mer inconnuë alla braver les flots.
La Terre ainsi que l'Air jusques-là sans partage,
Dans ce Siecle pervers n'eut plus cét avantage,
Et l'adroit Arpenteur borna ce que chacun
Pour se l'approprier separa du commun.

O qu'on eust épargné de tristes funeraillles
Si l'on n'eust point fouillé jusques dans ses en-
traillles !

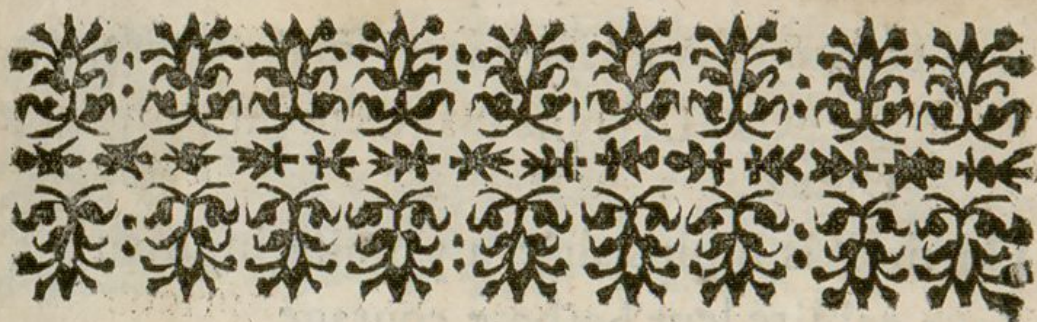
Mais enfin c'estoit peu d'en pouvoir obtenir
Les diverses moissons qu'on luy faisoit fournir,
L'Argent, les Diamans, cette source de crimes
Qu'elle avoit sceu cacher dans ses plus creux
abysses,

Du profond de son sein avidement tirez,
Servant d'Idole à l'Homme, en furent adorez.
Ainsi le Fer nuisible, ainsi l'Or encor pire
Cede à peine à la main qui l'arrache & le tire,
Que la Guerre paroist, Monstre cruel, affreux,
Qui pour semer l'effroy se sert de tous les deux,
Et qui remplissant tout & d'horreur & d'a-
larmes,

D'une sanglante main fait resonner les armes.
Chacun vit de rapine, il n'est plus d'équité,
L'Amy chez son Amy n'est point en seureté.
Le Gendre par embusche attaque le Beaupere,
On voit le Frere mesme armé contre le Frere.

La Femme & le Mary sans pitié, sans remords,
A se perdre l'un l'autre appliquent leurs efforts,
La Maraître en secret par un poison funeste
Des fruits d'un premier liét esteint tout ce qui
reste,
Et le Fils que le Pere esperoit pour appuy
Le prive lâchement de ce qu'il tient de luy.
Ainsi la pieté vaincuë & méprisée
Voit la Terre de sang tout à coup arrosée,
Et des Diuinitez qu'attiroient ces bas lieux,
Astrée est la dernière à remonter aux Cieux.





L A

GIGANTOMACHIE,

FABLE VII.



Les ne sont pas pourtant moins
sujets que la Terre

Aux desordres qu'enfante une ja-
louse guerre.

Les Geants à leur tour pretendans
y regner

Estoient bien resolus de ne rien épargner,
Et de Monts entassez s'y faisant une voye,
Ils regardoient déjà le Ciel comme leur proye;
Mais un coup de tonnerre à peine fut lancé,
Que l'on vit sur Ossa Pelion renversé,
Et ces Masses de chair sous leur poids étouffées.
Ayant à Jupiter servy d'heureux trophées,
La Terre qu'abreuva le noir sang de ses Fils,
A sa chaleur mourante infusa des esprits,

Et pour sauver leur race apres cette aventure,
De l'Homme, sur ce sang, imprima la figure;
Mais ces fiers Descendans n'eurent pas pour les
Dieux

Un mépris moins altier ny moins injurieux.
Avec avidité leur barbare courage
Chércha l'occasion du meurtre, du carnage,
Et par la soif du sang qui les tint animez
On auroit deviné qu'ils en estoient formez.





LICAON CHANGE' EN LOUP,

FABLE VIII.



Prés que ce grand Dieu qui lance
le tonnerre

Eut veu du haut du Ciel les cri-
mes de la Terre,

Ce qui chez Lycaon luy venoit
d'arriuer

Aux maux qui menaçoient le force de resver,
Et revoyant d'un œil & jaloux & severe
L'execrable banquet qu'il avoit voulu taire,
Il gemit, & l'horreur qui le vient agiter
L'enflame d'un couroux digne de Jupiter.
Quoy que le monde entier ait merité le foudre,
Avec les Dieux qu'il mande il luy plaist d'en re-
foudre,

Et tous sans differer, à pas precipitez,
Pour ce fameux Conseil viennent de tous costez,
Le chemin qui conduit où le tient ce grand
Maître,

Quand le Ciel est serein, est facile à connoistre.
Pour peu que l'on y jette un regard curieux.
Son extrême blancheur frappe aussi-tost les yeux,
Il la fait réjallir sur ce qui l'environne,
Et le Cercle de Laict est le nom qu'on luy donne.
D'un & d'autre costé de ce brillant séjour.
Les Dieux d'un sang Illustre ont estably leur cour.
Ceux de qui la puissance est la plus reverée,
Qui sont du premier rang, en occupent l'entrée,
Tandis que le bas ordre espars confusément
En differents quartiers trouve son logement.
Aussi dans ce beau lieu tout est si magnifique,
Que si l'on peut souffrir qu'un Mortel s'en expli-
que,

Penetrant de l'esprit ce qu'on cache à nos yeux,
J'oseray l'appeller le grand Palais des Cieux.

A peine dans son rang chacun eut pris sa place,
Que lançant de son trône un regard qui menace,
Appuyé sur son sceptre, & jettant l'œil sur tous,
Jupiter par ces mots exhala son couroux;
Et comme à la fierté dont il branla la teste
Il parut présager quelque horrible tempeste,
La Terre s'en esmût, l'Ocean se troubla,
Et du Ciel agité le vaste corps trembla.

Quand l'orgueil des Geants, ces noirs fils de la
Terre,

Par l'ardeur de regner me declara la guerre,
Dit-il, & qu'à l'envy déployant leurs cent bras
Chacun d'eux prétendit mettre mon Trône à bas,
Il le faut avoüer, leur force plus qu'humaine
Sur leurs monts entassez me causa de la peine;
Mais à quoy que par eux nous nous vissions re-
duits,

Elle n'égala point l'embarras où je suis.

Si d'un puissant Party j'eus à craindre l'audace,
Du moins je le trouvois dans vne seule race,
Et quoy qu'insolamment ils se fussent promis,
Ces Rebelles vaincus, j'estois sans Ennemis.
Mais enfin aujourd'huy si ie veux me défaire
De ceux que me suscite vn orgueil temeraire,
Il n'est lieu sur la terre où cent crimes divers
Ne pressent mon courroux contre tout l'Univers.
Il faut le perdre entier, c'en est fait, & i'en jure
Par les fleuves bourbeux de la Demeure Obscure.
Avant qu'à tant d'aigreur on se laisse emporter
Je sçay trop qu'il n'est rien qui ne faille tenter;
Mais quoy qu'en le perdant on plaigne le coupable,

Quand la playe une fois s'est renduë incurable,
Il faut que le Fer coupe, & retranche soudain
Ce qu'on voit corrompu de ce qui reste sain.

Il est des Demy-Dieux dont la garde m'est chere,
Des Nymphes qui n'ont point merité ma colere,
Des Faunes, des Sylvains, & mille autres enfin
Qu'à vos mesmes honneurs reserve le Destin,
Et qui du Ciel encor n'estant pas jugez dignes,
Ont de la Deité les plus visibles signes.
Attendant qu'avec nous ils puissent à leur tour
Partager les douceurs du celeste séjour ;
Reduits pour quelque temps à rester sur la terre,
Qu'ils y vivent du moins & sans trouble & sans
guerre:

Avecque les Mortels ils sont confusément ;
Et pouvez-vous penser qu'ils y soient seurement
Puisque jusques sur moy qui gouverne le foudre
Qui de vous malgré vous à mon gré puis refoudre
Le cruel Lycaon connu par ses forfaits
A voulu de sa rage estendre les effets ?

A ces mots on fremit, & toute l'Assemblée
De surprise & d'horreur également troublée,
Demande à haute voix qu'un supplice éternel
Fasse dans les tourments gemir le criminel.

Ainsi quand contre toy lâchement animées
De sacrileges mains, Cesar, se sont armées,
Et qu'elles ont tâché par un coup inhumain
D'éteindre dans ton sang l'éclat du nom Romain
Sous cet affreux projet d'une Troupe assassine
Tout l'Univers tremblant a crû voir sa ruine,

Et cét amour des Tiens n'a pû moins te flater
Que ce zele des Dieux flata lors Jupiter.

Ravy que tant d'ardeur parust pour sa vangeâce,
De la voix, de la main il fait faire silence,
Et voyant par respect le murmure finy,
Ne vous alarmez point, le Coupable est puny,
Dit-il, d'une entreprise aussi noire que vaine
Ecoutez seulement & le crime & la peine.

Touché des bruits fâcheux qui couroient des
Mortels,
Dont la fureur à peine épargnoit nos Autels,
Pour m'en rendre témoin suspendant mon ton-
nerre,

Sous leur forme en secret ie descens sur la terre,
Et mon étonnement se trouve sans égal [mal.
D'y voir par tout le bruit moindre encor que le
Je ne vous diray point de quel amas de crimes
En cent lieux differents je perce les abysses,
Il faudroit plus de temps à vous les raconter
Que tant de lieux à voir ne m'en ont pû coûter.
Je parcours l'Arcadie où le hazard me mene,
Je traverse Lycée, & Menale, & Cyllene,
Et détestant par tout les forfaits que i'y voy,
La nuit à l'impourveu j'entre au Palais du Roy.
Pour fléchir ce Tyran, toucher cette ame noire,
J'y fis briller d'abord vn rayon de ma gloire,
Et ce qu'il a d'éclat fut si bien reconnu
Que l'on ne douta point qu'un Dieu ne fust venu.

A m'adresser des vœux tout le Peuple s'empresse,
Lycaon qui s'en rit les traite de foiblesse,
Et poussant jusqu'au bout sa lâche impiété,
C'est avoir pour les Dieux trop de credulité,
Dit-il, si celui-cy se peut vanter de l'estre,
Ce que j'ay résolu nous le fera connoistre,
L'épreuve en est facile, & convaincra vos yeux,
Qu'en le jugeant mortel j'en ay jugé le mieux.

Dans les bras du sommeil où la nuit me convie
Il croit estre en pouvoir de m'arracher la vie,
De ma mort le Barbare ose donner l'arrest,
Il la jure, & c'est là l'épreuve qui luy plaist.
Mais c'est peu si sa main accoutumée au crime
Ne prend en m'immolant une double victime,
Un Molosse en sa Cour pour Ostage donné
A part au sacrifice où je suis destiné,
Il l'égorge, & l'on voit ses membres qui palpitent
Servir de doux spectacle aux fureurs qui l'agitent.
Dans de brûlantes eaux les vns qu'il fait bouillir
Demy vivants encore y semblent tressaillir.
Il fait rostir le reste, & m'invite à sa table;
Jugez s'il fut jamais repas plus effroyable.
Aussi ces mets affreux sont à peine servis,
Qu'il voit du châtiment ses attentats suivis.
Un feu que tout à coup ma colere fait naistre
S'attache à renverser la maison sur le Maistre,
Et ce feu devorant pour en venir à bout
Saisit ce qu'il approche, & s'approche de tout.

Lycaon

Lycaon que l'horreur de son crime accompagne
Fuit tout saisi de crainte, & gagne la Campagne,
Là me voulant maudire, & cherchant à parler,
Quelque effort qu'il y fasse, il ne peut que hurler.
Sa rage s'en émeut, & dans un sort si rude
Ce qu'à verser du sang il a pris d'habitude,
A cette mesme soif sçait si bien l'engager.
Que voyant des Brebis il veut les égorger.
Il court, il les poursuit, déjà ses dents sont prestes
A faire un fier degast sur ces tremblantes Bestes,
Lors qu'en un rude poil ses habits sont changez,
En jambes au devant ses deux bras allongez.
Enfin il devient Loup, mais sous cette figure
Il conserve, il retient sa premiere nature;
Encor mesme poil gris, mesme feu dans les yeux,
Toujours de sang avide, & toujours furieux.





LE DELUGE

FABLE IX.



A flamme m'a vangé d'une maison
infame,
Mais plus d'une maison a merité
la flamme. [l'accez ouvert
Par tout où de la terre on voit
De la mere Erynnis le dur regne est souffert,
Il semble qu'à l'envy chacun armé pour elle
Cherche en courant au crime à luy marquer son
zele.

J'en ay donné l'arrest, plus, plus d'impunité,
C'est trop, tous periront, ils l'ont tous merité.

Là du grand Jupiter l'implacable colere
De la pluspart des Dieux tire un aveu severe,
Ils en joignent l'aigreur à son ressentiment,
Et le reste souscrit du geste seulement.

Aucun d'eux toutefois ne sçauroit qu'avec peine
Voir ainsi tout d'un coup perir la race humaine.

Si ton courroux s'étend contre tous les Mortels,
De quel encens offert fumeront nos Autels,
Disent-ils? ta sagesse & sublime & profonde
Partageant les saisons sçeut reformer le Monde,
Mais à quoy va servir ce bel ordre des Temps
Si la Terre aujourd'huy reste sans habitans?
La pleuper, voir le jour, sont-ce des avantages
A ne plus réserver qu'à des bestes sauvages?

Ce doute qui les gese aussi-tost éclaircy
Par un charmant espoir les tire de soucy.
Pour dissiper en eux l'effroy de sa menace
Jupiter leur promet une seconde race,
Qui faisant admirer l'ordre qui la produit
N'aura rien qui ressemble à celle qu'il détruit.
Son redoutable bras armé de plus d'un foudre
Déjà de tous costez alloit tout mettre en poudre,
Mais enfin il craignoit que tant de feux lancez
De l'air jusques au Ciel ne fussent repoussez,
Et que de son Palais l'inimitable ouvrage
De cet embrasement n'éprouvast le ravage.
Il se souvint d'ailleurs qu'un Decret du Destin
Du Monde par la flame avoit réglé la fin,
Et qu'il viendrait un jour où le Ciel & la Terre
Brûlant confusément sans l'aide du tonnerre,
On verroit ce grand Tout par le feu consumé
Retourner au Neant dont il estoit formé.
Ainsi pesant la peine avant que la refoudre
Tout d'un coup il renonce à se servir du foudre,

Et met bastous ces traits qu'alors qu'il veut pe-
nir

Les Cyclopes en haste ont soin de luy fournir.

Au defaut de la flame il a recours à l'onde,

Tout le monde est coupable , il noyera tout le
monde,

Et des fleuves entiers du haut du Ciel versez

Lavant tant de forfaits les rendront effacez.

Il le jure, & soudain l'effet suit sa parole,

Il enferme Aquilon dans les antres d'Eole.

Et retient tous les vents dont les souffles ouverts

Peuvent secher la terre, & balayer les airs.

Notus, le seul Notus, de ses aisles humides

Mis hors de sa prison fend les Pleines liquides,

Son visage est couvert des plus obscurs broüil-
lards, [parts,

Leur noirceur sur son front s'épand de toutes

D'un second amas d'eaux sa barbe appesantie

En laisse dans son sein couler une partie,

Et ses moites cheveux sont comme des Canaux

D'où sortent tout autour mille & mille ruisseaux.

Il ne perd point de temps; tout ce qu'il voit de
nuës

Dans le milieu des airs par leur poids soutenuës,

Il les presse, & sa main sur cent lieux differents

Fait fondre tout à coup d'impetueux Torrents.

Iris, de qui Junon se sert pour ses messages,

Amasse exprès des eaux, en grossit les nuages,

Et porte en se parant de diverses couleurs
Un sinistre présage aux tristes Laboureurs.
De tant d'affreux Torrêtes la cheute surprenante
Dans leurs cœurs estonnez fait naistre l'épouvan-
te, [tant
Leurs bleds sont renversez, & sous ce poids flo-
Le travail d'une année avorte en vn instant.
Mais pour mettre le comble à leurs justes alarmes
C'est peu qu'à Jupiter le Ciel preste des armes,
Par tout ce que la Terre en peut encor offrir
Neptune en son Palais songe à le secourir,
Et l'ordre estant donné que sans se faire attendre
Chaque fleuve à l'envy se haste de s'y rendre,
Il ne faut pas, dit-il, les voyant accourus
Perdre avec vous le temps en discours superflus.
Il s'agit de montrer qui je suis, qui vous estes,
Ouvrez de vos courants les clostures secretes,
Et rompant ce qui sert d'obstacle à vos Canaux
Faites sentir par tout la chute de vos eaux.

Il parle, on obeït, chacun estend ses rives,
Presse à flots redoublez ses ondes fugitives,
En élargit la source, & se précipitant
Porte un double tribut à la mer qui l'attend.
De son costé Neptune armé pour cette guerre
Eleve son Trident, puis en frappe la Terre,
Ce rude coup l'entrouvre, elle tremble, & les eaux
S'y font de toutes parts des passages nouveaux.
Les Fleuves débordez au travers des Campagnes

Faisant grossir leurs Flots à l'égal des Montagnes,

Dans leur subit ravage entraînent en tous lieux
Et les Palais des Rois, & les Temples des Dieux.

Ah, combien sous l'horreur de ces fiers tempestes [bestes!

Châque instant voit perir & d'hommes & de
S'il est quelque maison qui reste encor debout,
Les flots passent le comble, & la couvrent par
tout, [ties

Et les plus hautes tours dans leur gouffre englou-
De cét abysme d'eaux ne sont point garanties.

Rien n'en peut éviter l'affreux débordement,

La Terre avec la Mer ne fait qu'un Element,

Et cette Mer par tout étendant ses ravages

Trouve par tout la Mer, & n'a plus de rivages.

L'un sur une colline a cru sauver ses jours,

L'autre d'une nacelle a cherché le secours,

Et pleurant ses Moissons que l'eau cache à sa veüe,

Fait servir l'Aviron, où seroit la charuë.

Celuy-cy vers un Mont se hastant de ramer

Passe sur sa maison qui vient de s'abymer.

Celuy-là sur un Ome esperant quelque azyle,

Prévenu par les eaux voit sa peine inutile,

Et trouve en y montant un poisson arresté

Où d'abord il a crû trouver sa seureté.

Les Vaisseaux vont par tout, & si l'ancre se jette,

C'est au milieu d'un Pré souvent qu'elle s'arreste

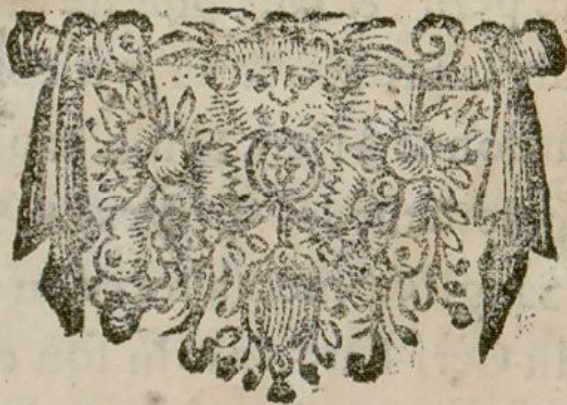
Et l'onde ouvre au Pilote un mobile chemin
Sur les mesmes Costeaux qui produisoient le vin.
Ces lieux qui tapissez d'une aimable verdure
Aux Chevres d'alentour fournissoient de pâture
Ne sont plus qu'un abyssine & sans rive & sans
bords, [corps.

Où les Monstres Marins roulent leurs vastes
Le bruit des flots émeus frapant les Nereïdes,
Les oblige à sortir de leurs grotes humides,
Et leur surprise est grande à voir tout à la fois
Des Maisons sous les eaux, des Villes, & des Bois.
Jusques dans les Forests le Dauphin se promene,
Et là s'embarassant dans les branches d'un Ches-
ne,

Il s'élance, & l'effort qu'il fait en bondissant
Semble déraciner ce qu'il touche en passant.
L'inimitié se perd, & sans plus de querelle
Le Loup voit la Brebis, & nage à costé d'elle.
L'eau ne pardonne à rien, & son rapide cours
Emporte également les Tygres, & les Ours.
Envain le Sanglier met sa force en usage,
La vitesse du Cerf flate envain son courage,
Le Lyon ainsi qu'eux du peril estonné
Cede aux larges Torrens dont il est entraîné,
Et dans ce juste effroy les tristes Hironnelles
Ne trouvant plus de terre où reposer leurs aïles
Sont contraintes enfin après un long effort
De subir dans les eaux une infaillible mort.

De si profonds amas en élevent l'abyfme, [me,
Que des Monts les plus hauts elles paſſent la ci-
Et font rouler leurs flots juſques ſur des ſom-
mets,

Où nuages ny vents n'atteignirent jamais.
Ainſi ce fut envain qu'on ſ'en fit un refuge,
Tout fut envelopé dans cet affreux deluge,
Ou ſi de ſa fureur quelqu'un ſe put ſauver,
Ce que l'eau commença, la faim ſçeut l'achever.





LA REPARATION

DV GENRE HVMAIN

par Deucalion & Pyrrha.

FABLE X.



Our sa fertilité la Phocide admirée
Tient des Boeotiens l'Attique se-
parée. (ailleurs

Tât qu'elle resta terre, on ne vit point
Ny de champs plus feconds , ny d'herbages
meilleurs,

Mais dans ce temps fatal par les flots engloutie
De la Mer qui la couvre elle est une partie,
Et ne laisse plus voir qu'un chāp d'eaux spatieux
Sous qui Villes & Bois se dérobent aux yeux.
Là se découvre un Mont dont la haute étendue,
Porte sa double cime au dessus de la nuë;

On le nomme Parnasse, & comme tout expres
Jupiter du Deluge affranchit ses sommets,
C'est là qu'ayant floté long-temps au gré de l'onde
Deucalion finit sa course vagabonde,
Et qu'après cent efforts jusques là superflus,
Il trouve avec Pyrrha ce qu'il n'esperoit plus.
Leur Barque ayant pris terre, ils se rendēt propice
La Nymphé qui preside à l'Antre de Coryce,
S'offrent au Dieu du Mont, & par des vœux
soûmis

Tâchent à meriter le secours de Themis.
Jamais pour la Justice Homma n'eut plus de zele,
Jamais Femme à ses Dieux ne resta si fidelle;
Aussi quand Jupiter jettant les yeux par tout
Vit la Terre un étang de l'un à l'autre bout,
Que de tant de Milliers qui peuplerent le Monde
Ces Deux estoient les seuls qu'avoit épargnez
l'onde,

Tout deux craignans les Dieux & sans crime
tous deux :
Il écarte aussi-tost les broüillards tenebreux,
Fait souffler Aquillon, & par l'air qu'il resserre,
Montre la Terre au Ciel, & le Ciel à la Terre.
Neptune sans Trident n'a plus d'autre soucy
Que de rendre des flots le couroux adoucy,
Et voyant dans ce soin Triton qui le seconde
Faire briller sa pourpre, & se montrer sur l'onde,
Il l'appelle, & l'éploye à faire entendre aux eaux
L'ordre de se remettre en leurs propres canaux.

Triton sans perdre temps satisfait son attente,
Il prend sa Conque en main, cette Conque
perçante,
Qui pour laisser au vent un ample & libre cours,
Croist du bas jusqu'au haut, & s'élargit toujours.
Tel est en l'embouchant la force qu'il luy donne
Qu'au milieu de la Mer si-tost qu'elle resonne,
Il n'est bords reculez, ny rivage écarté
Où dans le mesme instant le son n'en soit porté.
Ainsi dès que ce Dieu l'approcha de sa bouche,
Partout où le Soleil & se leve & se couche,
Son retentissement suffit à reprimer
Et les eaux de la Terre, & les eaux de la Mer.
Toutes rentrent soudain dans leurs premiers
partages,
Les Fleuves ont leurs bords, la Mer a ses rivages,
Et sans plus se mesler, à ce bruyant signal
L'une reprend son liét, les autres leur Canal.
Pour peu que les Torrens couvrent moins les
Campagnes,
On diroit que leur sein enfante des Montagnes,
La Terre se decouvre, & semble se hausser
A mesure que l'eau commence de baisser.
Enfin long-temps apres tant d'horribles répestes,
Les Forests & les Bois font paroistre leurs testes,
Et de leurs ornements les arbres dépoüillez
Ont encor le limon qui les avoit souillez.
Le seul Deucalion du creux goufre de l'onde
Voyoit sortir la terre, & rétablir le Monde,

Et rompant le silence où lors tout demeura,
Par ces mots l'œil en pleurs il console Pyrrha.

O ma Sœur, ô ma Femme, ô déplorable reste
D'un Sexe qu'a détruit la colere celeste !
C'étoit peu que le sang par un étroit lien
Eust joint dès leur naisance & ton Pere & le mien,
C'étoit peu que depuis, un heureux Hymenée
Eust confondu mon sort avec ta destinée,
Nos malheurs que le Ciel aime à rendre infinis
Semblent de nouveaux nœuds qui nous tiennent
unis.

Tristes joiets des flots & vain rebut de l'onde,
En nous seuls aujourd'huy nous voyons tout le
monde,

Les autres de la Mer ont senty le couroux,
Et de tout ce qui fut il ne reste que nous.
Je n'ose mesme encor avec trop d'assurance,
De nos jours prolongez me souffrir l'esperance,
Tant le moindre nuage enferme encor pour moy
D'invincibles sujets & d'horreur & d'effroy.
Helas ! à quels ennuis serois-tu réservée
Si sans me conserver le sort t'eust conservée ?
Par quel soulagement adoucir tes douleurs ?
Qui calmeroit ta crainte, & secheroit tes pleurs ?
Pour moy, je l'avouïeray, si le Ciel plus severe,
Eust voulu par ta mort assouvir sa colere,
Il m'auroit veu te suivre, & sous les mesmes flots
Chercher ce qu'avec toy j'espere de repos.

Fils du grand Prométhée à qui je dois la vie,
Pourquoy suis-je réduit à luy porter envie ?
Détrempant du limon il sçavoit l'animer,
Que n'ay-je mesme adresse à produire, à former ?
Du Monde repeuplé la perte réparée
Rendrait nos noms par tout d'éternelle durée,
Et nous aurions la joye après tant de travaux
Que nos Neveux un jour parleroient de nos
maux ;
Mais les Dieux à leur gré régient ce que nous
sommes,
Il leur plaist qu'en nous seuls soit le reste des
Hommes,

Vivons, & par leurs soins puisse estre conservé
Le modele qu'en nous ils en ont réservé.
Il parloit, & Pyrrha partageant ses alarmes,
A ses profonds soupirs mesloit ses tristes larmes,
Quand cessant de se plaindre ils creurent faire
mieux

De chercher du secours dans l'Oracle des Dieux,
Themis le rendoit lors, & sans plus de remise
L'un & l'autre descend sur les bords de Cephise,
Qui tout épais encor d'un jaunastre limon,
Rentré dans son courant, avoit repris son nom.
La prévenant le culte où leur zele s'appreste,
Pour se purifier ils se mouillent la teste,
De l'onde la plus claire arrosent leurs habits,
Et poursuivent leur route au Temple de Themis.

Son dôme estoit couvert du plus sale mélange
 Que formerent jamais & la mousse & la fange,
 Et ses Autels sans feu restez encor debout,
 De cette mesme fange estoient souilleez par tout.

Arrivez à ce temple ils se jettent par terre,
 De ses premiers degrez baissent la froide pierre,
 Et tournant tristement leurs regards vers les
 Cieux,

Si jamais, disent-ils, l'on a fléchy les Dieux,
 Si la vive rigueur d'une disgrâce entiere
 Leur peut faire écouter une juste priere,
 Apprens nous par quels soins nous pouvons
 réparer

La perte des Humains que tu nous vois pleurer.
 Explique-nous, Themis, quelle vertu seconde
 Est propre à redonner des Habitans au Monde,
 Et dans l'état funeste où nos jours sont reduits,
 Par quelque heureux secours soulage nos ennuis.

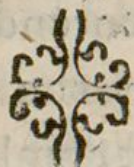
La Déesse sensible à ce triste spectacle
 Exauce leur priere, & leur rend cet Oracle.

O R A C L E.

*Mortels, hors de mon Temple allez secher vos
 pleurs,*

*Et pour fixer vos fortunes errantes,
 Les yeux bandez & vos robes pendantes
 Essayez d'obtenir la fin de vos malheurs.*

*Par les os de vostre Grand' Mere
Le Ciel est prest de calmer son courroux;
Si d'un cœur soumis & sincere
Vous les jettez derriere vous.*



A cet ordre cruel comme frapez du foudre,
Tous deux se regardant ne sçavent que resoudre,
Et Pyrrha dont l'esprit se trouve moins soumis
Croît ne pouvoir sans crime obeïr à Themis,
Pardonne, luy dit-elle & tremblante & confuse,
Si ce que je voudrois mon devoir le refuse,
Et si malgré mon zele à te marquer ma foy.
Le reste suspenduë entre ma Mere & roy.
Toucher ses os sacrez avec des mains profanes
C'est offenser son Ombre, & violer ses Manes.
Chacun d'eux cependant d'horreur tout in-
terroit,
Repasse avidement l'Oracle en son esprit,
Et pesant chaque mot sans le pouvoir com-
prendre,
Ils resvoient sans sçavoir à quel party se rendre,
Lors que Deucalion que le Ciel éclaira
Soulage par ces mots l'inquiete Pyrrha.
Donne enfin quelque trefve à ta douleur amere,
Le Ciel fait toujours bien ce qu'il luy plaist de
faire,

Et si je ne me trompe, un ordre si pressant,
 Quoy qui t'en ait paru, n'a rien que d'innocent.
 A bien prendre l'Oracle il parle de la Terre,
 C'est nostre Mere à tous; ses os sont chaque pierre,
 Et par ceux qu'il nous faut jetter derriere nous,
 Il paroist que le Ciel n'entend que des cailloux.

A s'en laisser flater Pyrrha trouve des charmes,
 Leur espoir toutefois est combatu d'alarmes,
 Tant ils pensent encor avoir peu merité
 Que l'Oracle ait pour eux si peu d'obscurité.
 Mais enfin que nuira d'en hazarder l'épreuve?
 De leur foy pour Themis ce doit estre une preuve,
 Ils sortent de son Temple avec ce doux espoir,
 Et font ce que les Dieux témoignent de vouloir,
 Leurs habits sont traînants, & leur teste voilée
 Dérobant leurs regards à la voûte étoilée,
 Ils jettent derriere eux, sans épargner leurs bras,
 Les pierres qu'en marchant ils trouvent sous leurs
 pas.

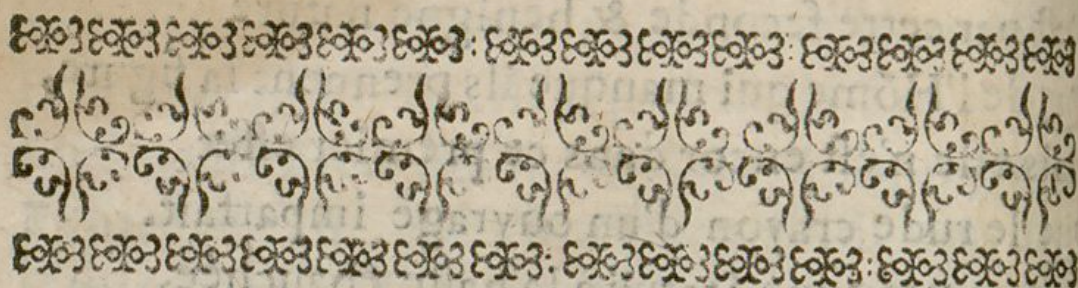
Soudain (qui le croiroit à moins que d'âge en âge
 La sage Antiquité n'en rendist témoignage?)
 Les pierres que ce soin les engage à cueillir,
 En passant par leurs mains se laissent amolir.
 Avec un peu de temps on les voit toutes croistre,
 Toutes changer de forme & prendre un nouvel
 estre,
 Et cet accroissement inspire à ces cailloux
 Ce qu'une autre nature a d'heureux & de doux.

C'est par cette feconde & benigne nature
Que de l'Hōme qui manque ils prennent la figure,
Mais elle n'est encor dans ce premier effet
Que le rude crayon d'un ouvrage imparfait.
C'est comme une Statuë à la halte ébauchée,
Du Ciseau qui la taille à peine encor touchée,
Qui sur les premiers coups du Statuaire adroit
Fait connoistre déjà ce qu'il faut qu'elle soit.

Par tout où quelque suc contracté de la terre
Tient son humidité renfermée en la pierre,
La secrete vertu qui s'y vient attacher
En produit des cheveux, du sang, & de la chair.
Ce qu'elle a de trop dur resté comme insensible
Se change en ossements sans devenir flexible,
Ses veines seulement gardent le mesme cours,
Ne quittent point leur nom, & sont veines tou-
jours.

Par là Deucalion vit remplir son augure,
Les cailloux qu'il jetta prirent tous sa figure,
L'Homme par un seul Homme ainsi se répara,
Et le Sexe opposé par la seule Pyrrha.
C'est de là qu'on nous voit endurcis à la peine,
Jusqu'au de là des mers l'avarice nous mene,
Et sans cesse par elle au travail obstinez
Nous faisons assez voir de quoy nous sommes
nez.





LA DEFAITE
DV SERPENT
PYTHON,
FABLE XI.



A vieille humidité sous la terre
étroufée
Par l'ardeur du Soleil fut à peine
échauffée,
A peine l'Imon qu'il couvroit les marais
Enflé par la chaleur eut paru plus épais,
Que cette mesme terre avec un soin extrême,
Libre enfin de tant d'eaux, produisit d'elle-mesme,
Et prompte à réparer mille Genres divers,
De Bestes en tous lieux repeupla l'Univers.
Ce que pour rétablir différentes Substances
Elle avoit renfermé de secondes semences,

Comme au sein d'une mere heureusement nourry
Fit autant d'Animaux qu'il en avoit pery,
Quelque forme d'abord y parut manifeste,
Anima la matiere, & le temps fit le reste.

Ainsi lors que le Nil en sept bras separé
Des champs qu'il a couverts s'est enfin retiré,
Et que le gras limon qui fait leur abondance
Des rayons du Soleil a receu l'influence,
En renversant la terre on est surpris de voir
Mille animaux divers à l'envy se mouvoir ;
Les uns dans ce moment n'achevent que de
naître,

Les autres commencez montrent qu'ils doivent
estre,

Et si leur mouvement les fait croire animez
Ils sont encor pourtant imparfaits, mal formez,
Et dans le mesme corps bien souvent il arrive
Qu'une moitié soit terre, & que le reste vive.

C'est l'ordinaire effet de l'humide & du chaud
Moderez l'un par l'autre, & mezlez comme il faut,
Ils conçoivent soudain, & de secretes causes
De ces principes seuls produisent toutes choses.
En vain avec le feu ne voulant point de paix
L'eau nourrit une guerre à ne finir jamais,
De l'humide vapeur la vertu temperée
De ce qui donne vie est la source assurée,
Et l'accord discordant de ces deux qualitez
Pour tout ce qui peut naître a ses feconditez.

Des fanges du Deluge encor toute couverte,
 La Terre ainsi prend soin de reparer sa perte,
 Et son sein de chaleur à loisir penetré
 Pousse au dehors le germe au dedans resserré.
 Des premiers Animaux les especes perduës
 Par ce germe abondant au Monde sont renduës,
 Et ses seconds efforts si long-temps retenus
 Passent jusqu'à former des Monstres inconnus

Que la sterilité luy parut preferable
 Quand elle vit Python, ce Serpent effroyable
 Qui semant en tous lieux l'épouvante & l'horreur
 Des Peuples renaissants se rendit la terreur!
 Mais quoy qu'elle gemist de ce malheur extrême
 Il falut le produire en dépit d'elle-mesme.
 Jamais rien jusqu'alors de si prodigieux
 Des Mortels étonnez n'avoit frapé les yeux,
 De frayeur par sa veuë il n'est cœur qu'il ne glace
 Tant sur une Montagne il occupe d'espace,
 Et tant son vaste corps par ses replis divers
 D'un desastre nouveau menace l'Univers.

Apollon l'apperçoit, & jaloux de la gloire
 Dont en le combatant le flatoit la victoire,
 Il prend l'arc & les traits que jusque-là ses mains
 N'employoient qu'à percer des Chèvreuils & des
 Dains.

A peine en son carquois reste-t'il une flèche,
 Il frappe, & chaque coup ouvre une large brèche,

Par où ce Monstre horrible achevant son destin
Vomit au lieu de sang de noirs flots de venin.
Ce triomphe, d'un Dieu ne parut point indigne,
Et pour en conserver un souvenir insigne,
Du nom de ce Serpent nos Peuples anciens
Etablirent des jeux qu'on nomma Pythiens.
C'est là qu'à signaler sa force & son adresse
L'ardeur d'un beau renom invitoit la Jeunesse,
Et la Luite, & la Course, & le combat des Chars
Offroient pour s'exercer de glorieux hazards.
Quiconque estoit vainqueur dans cette grande
Feste
D'un verd rameau de Chesne y couronnoit sa
teste,
Car le Laurier chez nous si connu, si fameux,
Ne s'estoit point encor fait connoistre chez eux,
Et du blond Apollon la longue chevelure
De tout Arbre sans choix empruntoit sa parure.





A P O L L O N

A M O V R E V X

DE DAPHNE,

F A B L E X I I .



Daphné fut la première à qui ce Dieu
du jour

Espris de sa beauté daigna parler
d'amour.

Du grand Fleuve Penée elle avoit
receu l'estre,

Et s'il en fut charmé dès qu'il la vit paroître,
La force du Destin fit moins pour l'enflamer,
Que le secret couroux du Dieu qui fait aimer.

Fier d'avoir sur Python remporté l'avantage
Jusques à l'Amour même il osa faire outrage,
Et le trouvant un jour avec son arc bandé,
De quel orgueil, dit-il, te vois-je possédé ?

Sans flèches & sans dards va, fay valoir tes charmes,

Enfant plein de foiblesse, & quitte-là ces armes.

Quel combat, quel exploit te les fait meriter ?

C'est à moy seul qu'est deu l'honneur de les porter,

À moy, qui quand je veux, du premier coup sans peine

Aux plus fiers Animaux lance une mort certaine,

Et qui viens mesme encor d'abatre sous mes traits

Le plus affreux Serpent que l'on craindra jamais.

Par je ne sçay quels feux que ta mollesse inspire

De quelques lâches cœurs assure toy l'empire,

Mais ne te messe point avecque ton carquois

De partager ma gloire, & d'usurper mes droits.

L'Amour sans s'émouvoir sourit, & d'un air tendre,

De tes traits, je l'avouë, on ne peut le défendre,

Seurs d'atteindre, dit-il, ils percent qui tu veux,

Mais je connoy les miens, sauve-t'en, si tu peux.

Ma victoire sur toy, s'il faut que je l'obtienne,

Met d'autant plus ma gloire au dessus de la
tienne,

Que de vils Animaux qu'on te voit surmonter

Sont au dessous du Dieu que j'auray sçeu dompter.

En achevant ces mots il fend l'air de ses ailles,

Et volant vers le Mont des neuf doctes Pucelles,

Le Parnasse est le lieu qu'il luy plaist de choisir

Pour préparer ses traits avec plus de loisir.

Là, d'un carquois brillant de Rubis & d'Opales
Il s'empresse à tirer deux flèches inégales,
Mais dont l'effet encor beaucoup plus inégal
Pour son fier Ennemy n'a rien que de fatal.
L'une qu'il prend exprés & dorée & luisante
Pour faire entrer l'amour est aiguë & perçante,
L'autre plombée au bout, par sa froide langueur
Frapant sans penetrer luy sçait fermer un cœur.
C'est par cette dernière & sans pointe & sans
force

Qu'avec luy Daphné jure un éternel divorce,
Tandis qu'à l'impourveu Phœbus de l'autre at-
teint

Fait tout son heur d'aimer, & s'y trouve contraint;
Mais à la vive ardeur son ame abandonnée
Tâche envain de fléchir la Fille de Penée,
Elle est inexorable, & le seul nom d'Amant,
De quelque rang qu'il soit, est pour elle un tour-
ment.

Jamais elle ne creut d'exercices honnestes
Qu'à chasser dans les Bois, qu'à poursuivre les
Bestes,

Et qu'à pouvoir enfin dans ses ardens desirs
De la chaste Diane imiter les plaisirs.
Ses cheveux que toujours, dédaignant leur pa-
rure,

Elle laissoit tomber sans ordre & sans frisure,
Attachez

Attachez d'un cordon, leur unique ornement,
Sur son col, sur ses bras pendoient négligemment;
Dans cette negligence elle estoit préférable
A tout ce que peut l'art adjouster à l'aimable.
Aussi de mille Amants elle receut les vœux,
Mais on la vit toujours insensible pour eux,
Et témoignant sans cesse une haine obstinée
Pour tout ce qui sembloit luy parler d'hymenée,
Des plus sombres forests les sauvages détours
Faisoient sa seule joye, & ses seules amours.
Pénée en murmuroit, & s'ennuyant d'attendre,
Il est temps, disoit-il, de me choisir un Gendre,
Ma Fille, songe enfin à contenter mes vœux,
Je te dois un Espoux, tu me dois des Neveux.
Elle à qui le dessein d'un choix si legitime
Donnoit la mesme horreur qu'auroit pû faire un
crime,
Rougissoit, & ce rouge augmentant sa beauté
Melloit plus de brillant à plus de majesté.
Son Pere qui l'aimoit, & n'aimoit rien tant
qu'elle,
Luy mesme estoit surpris qu'elle parust si belle,
Et Daphné l'embrassant, par ce discours flatteur
Trouvoit aussi-tost l'art de luy gagner le cœur.
Pourquoy me faire entrer dans une autre fa-
mille ?

Souffrez-moy la douceur de vivre toujours Fille,

50 LES METAMORPHOSES

Et que sans m'asservir au destin d'un Epoux
Le mien jusques au bout dépende tout de vous.
Je ne demande rien que l'équité condamne,
Jupiter a bien fait cette grace à Diane,
Un exemple si grand vous doit servir de loy,
Il l'aimoit, vous m'aimez, feriez-vous moins pour
moy ?

Penée ainsi vaincu consentoit à luy plaire,
Mais, Daphné, que te sert d'avoir fléchy ton Pere?
Ta beauté dont l'éclat allume tant de feux
S'oppose à ta demande, & répugne à tes vœux.

En effet Apollon ayant veu cette Belle,
En demeure charmé, n'a plus d'yeux que pour
elle,

Et dans l'aveugle ardeur de cette passion
Tous ses vœux n'ont pour but que sa possession.
Le privilege heureux qu'il a de tout prédire
Promet à son espoir le bonheur qu'il desire,
Mais en vain ce grand Art à son feu sert d'appuy,
Son Oracle le trompe, & n'est pas vray pour luy.

Comme après que les bleds sont tirez d'une
Plaine

Dans le chaume resté le feu se prend sans peine,
Ou comme quelquefois on voit en un moment
Naître dans les buissons un long embrasement,
Lors que le Voyageur que la nuit desespere
En approche trop près le flambeau qui l'éclaire,

Ou que sans y penser, d'autres soins prévenu,
Il le jette dedans quand le jour est venu.

Ainsi ce Dieu charmé de l'Objet qui l'enflame
Sent de feux inconnus brufler toute son ame,
Et se laissant surprendre à leurs charmes flatteurs
Nourrit en esperant d'inutiles ardeurs.

Il voit ses beaux cheveux sans aucune frisure
Espars au gré du vent, floter à l'avanture.

Tous négligez qu'ils sont, s'ils offrét tant d'appas,
Que doit-ce estre, dit-il, quand ils ne le sont pas ?

Il voit de ses regards la brillante lumiere

Faire valoir en elle une majesté fiere,

Et jamais à son gré les Astres dans les Cieux

N'ont jetté tant d'éclat qu'il en sort de ses yeux.

Il voit sa belle bouche à qui tout rend hommage,

Mais c'est peu que la voir, il vouldroit davantage,

Et sur ses belles mains avoir l'heur de marquer

Ce qu'on sent beaucoup mieux qu'on ne peut
l'expliquer.

Ses bras nuds à demy, par leur blancheur extrême

Disputeroient d'éclat avec la neige mesme,

Et de tout ce qu'il voit l'ébloüissant appas

Luy fait croire encor plus de ce qu'il ne voit pas.

Elle qui d'assez loin observe sa conduite,

Le voyant s'avancer se resout à la fuite,

Plus viste que le vent on la voit l'éviter,

C'est en vain par ces mots qu'il tâche à l'arrêter.

Où fuis-tu, belle Nymphe, où fuis-tu ? considère
Que celui qui te fuit n'aspire qu'à te plaire ;
Si des Loups en tremblant s'éloignent les Brebis,
Les Biches des Lyons, ce sont leurs ennemis,
Et la Colombe à fuir devant l'Aigle réduite,
A la mesme raison pour cause de sa fuite ;
Mais quoy qu'avec ardeur je coure sur tes pas,
Je ne te suivrois point si je ne t'aimois pas.
Demeure, & si ce n'est pour écouter ma plainte,
Fay grace au juste effroy dont mon ame atteinte.
Songes-y, tu peux faire un faux pas, & je crains
Qu'une ronce en tombant ne déchire tes mains.
La moindre chute, hélas, à ce malheur t'expose,
Tu pourrois te blesser, & j'en ferois la cause.
Ah, pour moy cette crainte est le plus grand des
maux,
Les lieux par où tu cours sont rudes, inégaux,
Modere tant soit peu cette vîtesse extrême,
Fuy-moy plus lentement, je te suivray de mesme,
Et content d'admirer de plus près tes appas,
Sur tes pas moins presse je régleray mes pas.
Que si tu crains l'amour que je te fais paroistre,
Tourne au moins tes regards afin de me con-
noistre,
Et ne dédaigne point de t'instruire un peu mieux
De celui qu'à tes loix ont soumis tes beaux yeux.
Ce n'est point de ces Monts un Habitant sauvage,
Qu'à prétendre à ton cœur un vain orgueil en-
gage,

Ce n'est point un Berger qui sur ces verds côtaux
Passe une vie obscure à garder des troupeaux.
De grace, encore un coup, demeure, & te repose,
Ton seul aveuglement de ta crainte est la cause,
Et les tristes frayeurs qui font que tu me fuis
Viennent de n'avoir pas encor sceu qui je suis.
Et Delphes, & Claros, & Patare, & Tenede
Reverent ma puissance, & reclament mon aide;
Fils du grand Japiter j'en puis tout obtenir,
Je connois le passé, je prédis l'avenir,
La Musique me doit tout ce qu'en elle on aime,
A me servir de l'Arc mon adresse est extrême,
Tous mes traits pour fraper ont d'asseurez
moyens,
Et je n'en sçache qu'un plus certain que les miens,
C'est, aimable Daphné, ce trait digne d'envie
Dont pour me surmonter ta beauté s'est servie,
Et qui dedans mon cœur charmé de tes attraits
A fait une blessure à n'en guerir jamais.
Ce n'est pas qu'ayant sceu trouver la Medecine
J'ignore la vertu de la moindre racine,
J'en sçay toute la force, & je passe en tous lieux
Pour le plus secourable & le meilleur des Dieux;
Mais ces Herbes, ces Sucs dont j'ay la connois-
sance
Ne peuvent de l'amour calmer la violence,
Et cet Art salutaire à tout le genre humain,
A moy qui le possède, est inutile & vain.



DAPHNE

CHANGE'E EN LAVRIER,

FABLE XIII.



L'en auroit plus dit, mais trem-
blante, interdite,

Dans ce fatal instant Daphné cou-
rut plus vifte,

Et déjà tant d'ardeur precipitoit
ses pas

Qu'i luy disoit en vain ce qu'elle n'oyoit pas.
Cependant quoy que fiere, insensible, cruelle,
Pour luy, mesme en fuyant, elle est aimable &
belle;

Il semble que le vent avec l'amour d'accord
Cherche à contribuer à son brûlant transport.
L'haleïne des Zephirs qui font floter sa robe
Luy montre des beautez qu'aux yeux elle dérobe,
Et faisant en arriere ondoyer ses cheveux
Etale tout leur charme, & redouble ses feux.

Ainsi de ses attraits augmentez par sa fuite
L'éclat presse Appollon de hâter sa poursuite,
Il ne peut plus souffrir qu'un orgueilleux mépris
Rejettant son amour en soit l'indigne prix,
Et las de perdre en l'air une plainte frivole
Sur ses pas sans relâche il court moins qu'il ne
vole.

Tel est un Lévrier dans un champ spacieux
Alors que sur un Lièvre il a jetté les yeux.
Telle est l'agilité qu'en sa course déploie
Le Lièvre pour sa vie , & le Chien pour sa proie.
L'un s'élançant sur l'autre , & ne l'atteignant pas,
De sa gueule beante atteint ses derniers pas.
L'autre d'un saut léger, sans se bien reconnoître,
Incertain s'il est pris, s'efforce à ne pas l'estre,
Et par mille détours où sa peur sçait fournir,
Se tire de la dent qui semble le tenir.

C'est ainsi que du Dieu Daphné trompe l'at-
teinte,
Un fol espoir le pousse, elle, une juste crainte.
Il faut ceder pourtant, Apollon qui la suit
Se montre plus léger que Daphné qui le fuit.
Animé par l'amour qui luy preste des aisles
Il poursuit de si près ce miracle des Belles,
Que déjà, presque seür du succez de ses vœux,
Son souffle en respirant fait voler ses cheveux.
Enfin elle succombe, & sa force épuisée
La rend preste à livrer une victoire aisée.

Dans le mortel effroy d'un si pressant malheur
Elle fremit, se trouble, & change de couleur,
Et tournant ses regards vers les eaux de Penée,
Si les Fleuves n'ont point leur puissance bornée,
Dit-elle, s'ils sont Dieux comme on l'a crû tou-
jours,

Parois icy, mon Pere, & vole à mon secours.
Et toy, Terre, où j'ay sçeu trop charmer & trop
plaire,
Montre en m'engloutissant que tu me fers de
mere,

Ou du moins pour punir l'Ennemy qui me suit
Détruis en me changeant la beauté qui me nuit.

A peine avec ardeur sa priere est poussée,
Que des Dieux qu'elle touche on la voit exaucée,
Sous la froide laugueur d'un lourd abatement
Ses membres tout à coup perdent le sentiment.
La peau qui les couvroit convertie en écorce
En prend par tout son corps & la sève & la force
Et ses bras qu'en rameaux cette sève a changez,
Comme tendus au Ciel demeurent allongez.
Au lieu de ses cheveux, un éclatant feuillage
S'attache à ces rameaux, les orne, les ombrage,
Et ses pieds à courir tout à l'heure empressez
Prenant racine en terre y restent enfoncez.
Elle est Arbre, & sa face en changeant de figure
Etale sur le haut un brillant de verdure,
Ce brillant seul luy reste, & toute Arbre qu'elle est,
Apollon l'aime encore, & cet Arbre luy plaist.

Sa main que sur son tronc il met comme de force
Luy fait sentir son cœur palpitant sous l'écorce,
Et toujours plein d'amour pour ce qu'elle eut
d'appas

Il baise ses rameaux comme il eust fait ses bras.
Il les presse, il les serre, il se plaint, il s'accuse;
Il semble à ses baisers que l'Arbre se refuse;
Presque tout en arriere on le voit se pancher,
Il le fuit, & le Dieu qui s'en laisse toucher,
Puisque de mon bonheur la fortune jalouse
Te ravit malgré moy le nom de mon Epouse,
Au moins, dit-il, au moins sois mon Arbre, &
reçoy

Tout ce que ta vertu peut attendre de moy.
Pour marque de l'amour qui m'a fait ta con-
queste,

Tes branches, beau Laurier, ceindront toujours
ma teste,

Et toujours, pour parer ma Lyre & mon Carquois,

C'est à toy que ma flame arrestera mon choix.

Tu seras l'ornement de ces grands Capitaines

Qu'ennobliront un jour les victoires Romaines,

Et dont mon œil perçant le fameux Avenir

Voit les Illustres noms qu'ils doivent soutenir.

Dans leurs chars de triomphe ils croiront de leur
gloire

Conserver par toy seul l'éclatante memoire,

Cheriront ton feuillage, & le voudront porter

Alors qu'au Capitole on les verra monter.

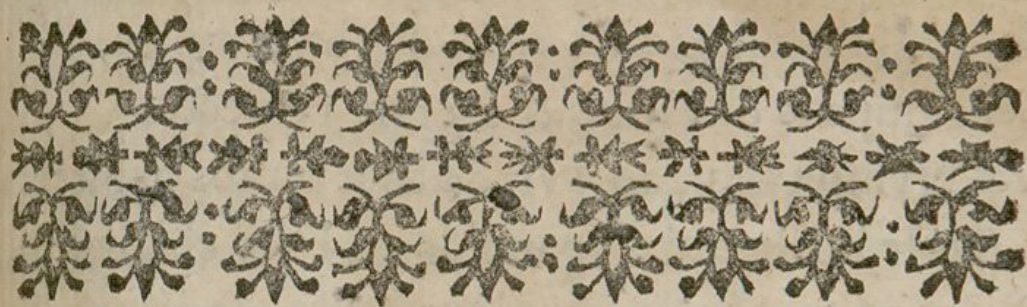
Du Palais des Cefars dont le fort te regarde
 Tu feras à l'entrée une fidelle garde,
 Et le foudre par toy fçaura se détourner
 Du Chesne qu'en ce lieu tu dois environner.
 Mais tant d'honneurs font peu fi ta Metamor-
 phose

De ma Divinité n'emprunte quelque chose,
 Et n'attire sur toy quelque rayon heureux
 De l'éclat immortel dont brillent mes cheveux.
 Comme ils auront touîjours, quelque temps qui
 se passe,

D'une aimable jeunesse & la marque & la grace,
 De mesme tes rameaux feront voir en tout temps
 Par leurs feuillages verds les charmes du Prin-
 temps.

A ces mots le Laurier en fit mouvoir le faiste,
 Ce fut pour Apollon comme un signe de teste,
 Par où Daphné sensible aux offres de son feu,
 Sur ses nouveaux desseins luy donna son aveu.





IO CHANGE'E EN VACHE,

FABLE XIV.



A fertile Tempé, cette Vallée heu-
reuse

Qu'un air doux & benin rend si de-
licieuse,

Chez les Theſſaliens eſt un lieu re-
nommé,

D'une large Forest de toutes parts fermé.
Par là du Pied du Pinde où Penée a ſa ſource,
Ce Fleuve à gros boüillons precipite ſa courſe,
Et s'élançant de haut, fait un bruit qui ſ'entend
Au-de-là de l'enceinte où la foreſt ſ'étend.
L'écume de ſes flots par leur chute formée
Pouſſe un léger nuage, une humide fumée,
Qui des Arbres voiſins humectant les ſommets,
Entretient leur fueillage, & le rend plus épais,

Là sous un grand Rocher le Fleuve se retire,
Il y régle à son gré les eaux de son Empire,
Leur impose des loix, & s'y fait respecter
Des Nymphes qu'on y vit de tout temps habiter.

Sur le bruit qui s'épand de sa Fille changée
Chacune auprès de luy vient triste, negligée;
Et son Antre qu'à tous sa douleur tient ouvert,
Après cet accident n'est pas long-temps desert.
Les Fleuves d'alentour qui sont ses tributaires
Rendent pour y courir leurs ondes plus legeres,
Et c'est-là que d'abord viennent d'un mesme pas
L'inquiet Enipée, & le rapide Æas.

Sperchius, dont la rive en Peupliers abonde,
Dans ces justes devoirs en haste les seconde,
Et se trouve suivy, tant ils s'empreslent tous,
Et du vieux Apidan, & d'Amphryse le doux.
En suite on voit venir ceux qui sans dépendance
Consultent pour le voir la seule bienfiance,
Et qui comme il leur plaist, après mille détours,
D'eux mesmes dans la mer vont terminer leur
cours.

Ils ne sçayent pourtant dans un sort si contraire
S'il faut congratuler, ou consoler un Pere.
De tout ce qu'il aimoit le Destin l'a privé,
Mais de sa Fille aussi l'honneur est conservé.

Le seul Fleuve Inachus de ce devoir s'exempte,
De ses propres ennuis la rigueur le tourmente,

Enfoncé

Enfoncé dans son Antre il souffre mille maux,
Et verse assez de pleurs pour en grossir ses eaux.
Io, sa Fille Io depuis peu disparuë
Est un objet pour luy dont l'Image le tuë.
Il ne sçait si ce fruit de son plus tendre amour
Est au nombre des Morts, ou voit encor le jour
Mais comme en aucuns lieux il n'en peut rien
apprendre,

A la revoir jamais il n'ose plus pretendre,
Dans cette inquietude il gemit, il se plaint,
Et ne sçachant que croire, il croit tout ce qu'il
craint.

Il avoit beau chercher; un jour qu'à l'ordinaire
La Nymphé revenoit des rives de son Pere,
Dans une large Plaine où tout fioit aux yeux,
Son malheur la fit voir au Souverain des Dieux.
Côme il a le cœur tendre, à l'aspect de ses charmes
Son panchant vers l'amour luy fit rendre les ar-
Il crut sa passion, & s'en laissant flater, (mes,
O Beauté, luy dit-il, digne de Jupiter,
Et qui cedant au joug qu'un dur hymen t'ap-
preste,
De quelque Amant sans nom deviendras la con-
queste,

Prens un peu plus de soin d'un teint si delicat,
Aux rayons du Soleil dérobes-en l'éclat,
Et tant que du Midy la chaleur soit passée,
Pour t'en mettre à couvert cherche une ombre
enfoucée.

62 LES METAMORPHOSES

De ces deux bois voisins qui s'offrent à tes yeux
Tu peux choisir celuy qui te plaira le mieux.

Que si dans l'épaisseur de leurs sombres feuillages

Tu crains ou quelque embuche, ou les bestes sauvages,

Quoy qu'ait de perilleux l'obscurité du lieu,

C'est estre en seureté que d'estre avec un Dieu.

Non un Dieu du commun, mais un Dieu dont la Terre

Déjà plus d'une fois a senty le tonnerre,

Et qui prenant au Ciel un air imperieux,

D'un seul de ses regards fait trembler tous les Dieux.

Ne fuy point, car d'abord prevoyant bien la suite

Par les pastis de Lerne elle avoit pris la fuite,

Et traversoit déjà ces lieux si bien plantez

Dont les champs d'Arcadie éralent les beautez,

Quand Jupiter pressé de sa flame nouvelle,

Dans un nuage obscur s'enveloppe avec elle,

En couvre cette terre, & maître de ses vœux,

Malgré les vains efforts, se fait Amant heureux.

Cependant sur ces Champs Junon trop inquiète

Détourne les regards que par tout elle jette,

Et surprise de voir qu'un nuage eust produit

Dans un jour si serain une epeece de nuit,

Elle connut bientost que ces vapeurs grossieres

Estoient d'autres vapeurs que celles des rivières

Et que jamais encor, quel que fust son pouvoir,
La Terre n'avoit rien exhalé de si noir.
Comme ce n'estoit pas le premier tour d'adresse
Qu'employoit son Epoux auprès d'une Maîtresse,
L'ayant en vain au Ciel cherché de tous costez,
Le Parjure poursuit ses infidelitez,
Dit-elle, & je n'ay point à douter qu'à ma honte
De quelque feu nouveau l'ardeur ne le surmonte.

Alors du Ciel en Terre elle vole à son tour,
Ecarte le nuage, & rend l'éclat au jour.
Jupiter prevoyant sa fatale arrivée
Fit qu'Io comme Vache avec luy fut trouvée,
Et par ce changement il sceut la dérober
Au courroux que Junon sur elle eust fait tomber.
Toute Vache qu'elle est, il n'est rien si beau
qu'elle,

Elle garde en son poil sa blancheur naturelle,
Et la fiere Junon sous ce poil emprunté
En dépit d'elle-mesme admire sa beauté,
Elle en parle, la louë, & s'empresse à connoistre
Et d'où vient cette Vache, & quel en est le Maître,
Comme si ses soupçons n'avoient pû l'éclairer
Sur ce que par adresse elle feint d'ignorer.
De trop de questions voulant rompre la suite,
La Terre, luy dit-il, tout à coup l'a produite,
Observant ce broüillard j'en viens d'estre té-
moin.

Donnez-la moy, dit-elle, & j'en prendray le soin.

Que faire pour Io quand son crime l'accuse ?
S'il accorde, il la perd, il se perd s'il refuse,
Ce qu'on cherit le plus couste bien à donner,
Mais s'il n'y consent pas il se fait soupçonner.
Il voit des deux costez tout ce qu'il apprehende,
Ce que défend l'amour, la honte le demande,
Et dans cette cruelle & dure extrémité
Sur la honte l'amour l'eust sans doute emporté,
Mais envier ce don à sa Sœur, à sa Femme,
C'eust esté découvrir ce qu'il avoit dans l'ame,
Et faire presumer à son jaloux ennuy
Qu'Io, Vache pour tous, ne l'estoit pas pour luy.
Vaincu par cette honte à son amour fatale
Jupiter à Junon asservit sa Rivale,
Mais ce don qui la rend maîtresse de ses jours
De son trouble inquiet n'arreste pas le cours.
Connoissant son Espoux elle craint son adresse,
Qu'au pouvoir de la Femme il n'oste la Maîtresse,
Et croit pour l'empescher tous ses soins super-
flus

Jusqu'à ce qu'à sa garde elle ait commis Argus.
Rien ne fut plus sensible à cette Infortunée,
Il avoit de cent yeux la teste environnée,
Chacun d'eux tour à tour au sommeil se livroit,
Et quand deux se fermoient, tout le reste s'ou-
vroit.

Ainsi toujours Argus estoit en sentinelle,
Qu'Io changeast de place, il avoit l'œil sur elle,

Et par un incroyable & merveilleux pouvoir
Il luy tournoit le dos sans cesser de la voir.
Tant que dure le jour il luy permet de paistre,
Et dès que le Soleil commence à disparoistre
Il l'enferme, & l'excez de sa severité
D'un indigne lien tient son col arresté.
Dans l'accablant ennuy qui sans cesse l'agite,
A chercher du repos si le sommeil l'invite,
La Terre est le seul liét qui s'offre en sa prison,
Encor, assez souvent est-elle sans gazon.
Mefme rigueur au reste; une herbe amere & dure,
Quand elle veut manger, luy sert de nourriture,
Elle y joint quelquefois des feuilles d'arbrisseau
Et boit presque toujourns plus de fange que
d'eau.

Souvent voulant d'Argus implorer l'assistance,
Pour luy tendre les bras on la voit qui s'avance,
Et, c'est pour sa douleur un mortel embarras
De voir que pour les tendre elle n'a plus de bras.
Elle cherche à s'en plaindre, & dans ce soin frivole
Un long mugissement luy tient lieu de parole,
Ce son la met en peine, & voulant s'écouter,
Sa voix, sa propre voix sert à l'épouvanter.

Un jour qu'elle paissoit, & qu'Argus moins
severe

Luy permet d'approcher des rives de son Pere,
Ces rives où cent fois mille jeux innocents
Par une douce amorce avoient flaté ses sens;

Ruminant le chagrin de sa triste aventure,
De ses cornes dans l'onde elle voit la figure,
Et soudain tant d'horreur commence à l'agiter
Qu'elle a peur d'elle-mesme, & voudroit s'éviter.
Son Pere ny ses Sœurs ne la peuvent connoistre,
Ce qu'elle est, est caché sous ce qu'elle sèble estre,
Cependant ce luy sont de sensibles douceurs,
Et de revoir son Pere, & de revoir ses Sœurs.
Sa joye à leurs regards la tient toute attachée,
Elle les pousse exprés pour en estre touchée,
Et les suivant par tout où se portent leurs pas,
Semble dire, d'où vient qu'on ne me connoist pas.
A loüer sa blancheur les Naiades s'empresrent,
Luy jettent mille fleurs, la flatent, la caressent,
Et le vieux Inachus croyant la soulager
Cueille exprés, & luy tend des herbes à manger.
Elle, pour qui ce soin ne manque point de charmes,
Leche ses mains, les baise, & répand quelques larmes,
Et si de s'expliquer sa langue avoit le don,
En luy contant sa peine elle diroit son nom,
Enfin à ce defect elle tâche d'écrire,
Luy marque avec son pied ce qu'elle ne peut dire,
Et laisse en peu de mots sur le sable tracé
Le déplorable avis de ce qui s'est passé.

D'Inachus sur ces mots l'œil à peine s'attache
Qu'il tremble, & se jettant au col de cette Vache,

Ah, malheureux, dit-il, malheureux mille fois!
Io, ma chere Fille, est-ce toy que je vois?
Est-ce toy qui m'as fait parcourir tout le monde,
Que j'ay cherchée en vain sur la terre & sur l'ode?
Le Ciel veut donc de toy pour toujours me priver,
Car te trouver ainsi ce n'est pas te trouver.
Il m'estoit bien plus doux de te croire perduë
Que de voir qu'à mes vœux tu sois ainsi renduë.
Tu te tais, & ton cœur poussant un long soupir,
Quand tu veux me parler, tu ne peux que mugir.
Helas! qu'un dur revers trompe mon esperance!
Je meditois pour toy quelque heureuse alliance,
Et par un noble choix je bernois tous mes vœux
A me donner un Gendre, & me voir des Neveux.
Maintenant un Taureau par un ordre barbare
Est le hideux époux que le Sort te prepare,
Et je te voy soumise à la honteuse loy
De voir parmy les Bœufs ce qui naistra de toy.
Encor si de mon bras le secours favorable
Me pouvoit dérober à l'ennuy qui m'accable,
Par une prompte mort il me feroit aisé
De m'épargner la honte où je suis exposé,
Mais à l'estre d'un Dieu le fier Destin me lie,
Par ce nuisible honneur il m'attache à la vie,
Et cōtraint malgré moy d'en voir durer le cours;
Je ne suis immortel que pour souffrir toujours.
Tandis qu'en l'ébrassant Inachus par ces plaintes
De ses vives douleurs exprime les atteintes

L'impitoyable Argus qui ne s'en esmeut pas,
Pour la mener ailleurs l'arrache de ses bras.
Elle a beau soupirer de ce dernier outrage,
Il aime à luy choisir un autre pasturage,
Et croit que pour sa garde, un lieu plus écarté
Laissera moins d'obstacle, & plus de seureté.
Comme c'est un soucy qui toujours l'accompagne
Il gagne le sommet d'une haute Montagne,
D'où contre la surprise il peut de toutes parts
Sur tout ce qui paroist promener ses regards.





MERCURE

CHANGE' EN BERGER.

FABLE XV.



Estoit trop de rigueur ; aussi sans plus
attendre

Jupiter pour lo songe à tout entrepren-
dre,

Et ne peut plus souffrir qu'un si dur traitement
Soit le prix du beau feu qui l'a fait son Amant.
Il appelle son Fils, ce Dieu des Ambassades,
Ce Fils né de Maia l'une des sept Pleiades,
Et de la mort d'Argus luy prononçant l'arrest,
De son amour blessé luy commet l'intérest.
Mercure au mesme instant obeït à son Pere,
Prend ce que sur sa teste il porte d'ordinaire,
Et s'estant mis aux pieds des aisles pour voler,
Du haut du Ciel en Terre il fend aussi tost l'air,
Sur tout il y descend armé de sa Baguette ;
Elle a pour endormir une vertu secrete,

Aussi l'y retient-il, & quitte seulement
 Ce qui seroit contraire à son déguisement.
 Tel qu'un simple Berger que le hazard amene,
 En joüant de la flûte il paroist dans la Plaine,
 Sa Verge est sa houlete, & dans ce feint employ
 Il s'en sert à chasser des Chèvres devant soy. [dre
 Argus qu'un son si doux a sceu d'abord surpren-
 Luy fait signe, & cherchant de plus près à l'enten-
 dre,

Qui que tu sois, dit-il, si tu veux t'approcher
 Tu pourras avec moy t'asseoir sur ce Rocher,
 Dans toute la Contrée il n'est Pré, Rive, Herbage,
 Qui fournisse aux troupeaux un meilleur pastura-
 ge,

Et cette ombre d'ailleurs que tu peux partager
 Est assez favorable au repos d'un Berger.

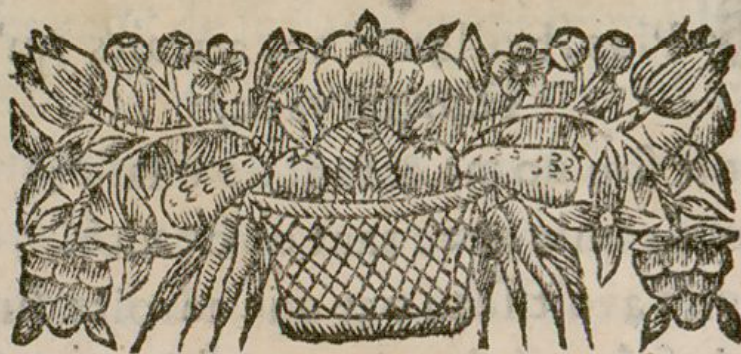
Mercuré auprès de luy consent à prendre place,
 L'entretient à loisir de tout ce qui se passe,
 Luy fait conte sur conte, & par de longs dis-
 cours

Semble arrester le jour qui s'avance toujours;
 Mais ce qu'il voit pour luy que sa Flûte a de char-
 mes,

Est son plus seur recours & ses plus fortes armes,
 C'est par là qu'il l'attaque, & croit venir à bout
 De ces yeux trop ouverts qui regardent par tout
 Argus qui sent d'abord sa teste appesantie,
 A force d'écouter en ferme une partie,

Et cede avec plaisir à la douce langueur
 Que ses sens assoupis font passer dans son cœur.
 Du sommeil toutefois il cherche à se défendre,
 Ouvre à demy ces yeux qui s'en laissent surpren-

dre,
 Contre ce qui l'abat tâche de s'affermir,
 Et voudroit tout ensemble & veiller & dormir.
 Enfin en mots traînants il demande à Mercure
 Et qui trouva la Flûte, & par quelle aventure,
 Car c'estoit depuis peu qu'un impreveu hazard
 De cette melodie avoit enseigné l'art.
 Alors ce faux Berger poussant son stratagème,
 Ce que tu veux sçavoir a fait bruit, & toy-mesme
 Tu ne pourras, dit-il, t'en étonner assez.





SYRINX

CHANGE' EN FLVSTE.

FABLE XVI.



A R tout où l'Arcadie étend ses Monts
glacez [de

On voyoit autrefois courir une Naia-
Plus brillante en attraits qu'aucune
Hamadryade,

Syrinx estoit son nom, & tant de chasteté
Ne fut jamais unie avec tant de beauté.
Cent fois elle avoit sceu par une adroite fuite
Du Satyre insolent éviter la poursuite,
Et cent fois rejeté tous ces Dieux dont les droits
S'étendent sur les Champs, ou regardent les Bois.
Elle imitoit Diane en tous ses exercices,
C'estoit sa seule étude & ses seules delices,

Et

Et comme sa rencontre offroit aux yeux surpris
Et le mesme équipage & les mesmes habits,
Dans ce parfait raport à son divin modele
Son arc seul empeschoit qu'on ne la prit pour elle,
Il estoit fait de corne, & Diane l'a d'or,
Et mesme il s'en trouvoit qui s'y trompoient en-
cor.

Un jour la rencontrant au pied du Mont Lycée
Le Dieu Pan tout à coup en eut l'ame blessée,
Et jettant à ses pieds sa Couronne de Pin
Luy voulut par ces mots soumettre son destin.
Si l'hommage d'un Dieu te peut trouver sensible,
Belle Nymphé, à mes vœux ne sois point inflexi-
ble,

Le nom de ton Espoux qui flate mon espoir....

Argus avoit encor cent choses à sçavoir,
Comme d'un pas leger sans détourner la veüe
Jusqu'au Fleuve Ladon Syrinx estoit couruë;
Que ses eaux de sa fuite ayant borné le cours,
Elle avoit de ses Sœurs imploré le secours,
Et contre un fol amour dont elle craint l'outrage
De quelque changement demandé l'avantage;
Que pour la soulager, par de soudains effets
Les Naiades avoient exaucé ses souhaits,
Et qu'ainsi lors que Pan crut tenir cette Belle,
Il trouva dans ses bras des Roseaux au lieu d'elle,
Qui sur l'heure ébranlez du vent de ses soupirs
Semblèrent par leur son condamner ses desirs ;

Que du son languissant que ces Roseaux rendi-
rent

Malgré son desespoir les charmes le surprirent,
Et firent que ce Dieu ne souhaita plus rien
Que de faire durer ce genre d'entretien;
Qu'adoucissant par là sa disgrâce fatale
Il prit quelques Roseaux de grandeur inégale,
Et les joignant ensemble en forma l'Instrument
Qui de ce cher Objet garde le nom charmant.





LES YEUX
 D'ARGUS
 ATTACHEZ A LA QVEVE
 DV PAON,
 FABLE XVII.



MAIS comme à ce recit Mercure se
 prepare, [clare,
 Il voit qu'en sa faveur le Destin se de-
 Et qu'insensiblement, comme il l'a
 souhaité,

Argus s'assoupissant, il n'est plus écouté,
 Il se leve, & sans bruit observe toutes choses,
 Des cent yeux qu'il craignoit les paupieres sont
 closes.

Il prend lors sa Baguete, & contre le réveil
 Redouble en les touchant la vertu du sommeil.

Puis quand son col baissé rend la victime preste,
 D'un fer à deux tranchants il mesure sa teste,
 Et la force du coup que luy porte son bras
 Du roc soüillé de sang la fait bondir en bas.

Ainsi perit Argus, ainsi tant de lumieres
 Pour empescher sa mort ne luy servirent gueres,
 Et ses yeux, ces cent yeux de tous costez ouverts,
 D'une eternelle nuit demeurerent couverts.

Junon de cette teste aussi-tost les arrache,
 Au Paon qu'elle cherit avec soin les attache,
 En enrichit sa queue, & d'un éclat nouveau
 Par ces yeux adjoustez fait briller son Oyseau;

Mais de ce triste office à peine est-elle quitte,
 Qu'elle se livre toute au dépit qui l'agite,
 Et contre sa Rivale & son perfide Epoux
 Donne pleine étendue à son brûlant couroux.
 Quoy, dit-elle, toujours braver Junon jalouse,
 Et toujours preferer la Maistresse à l'Epouse?

Par son ordre Erynnis étale en mesme temps
 Aux tristes yeux d'Io ses horribles Serpents.
 De cét affreux Objet l'épouvantable image
 Fait couler dans son sein tant d'horreur, tant de
 rage,

[suit,
 Qu'en cent lieux differents où cette horreur la
 Elle fuit sans sçavoir en quels lieux elle fuit.



IO REMISE

DANS SA PREMIERE
forme, & adorée en Egypte
sous le nom de la
Déesse Isis.

FABLE XVIII.



Nfin apres avoir couru par tout le
monde, [bonde.
L'Egypte termina sa course vaga-
Là sur les bords du Nil, ne pouvant
plus marcher,
L'excez d'un long travail l'oblige à se coucher,
Et son col renversé la rendant lors capable
D'élever vers le Ciel un regard pitoyable,
Elle parle des yeux, & gemit de trouver
Qu'elle n'a rien de plus qu'elle y puisse élever.

Ses larmes au lieu d'elle expriment sa pensée,
 Et dans les durs ennuis dont son ame est pressée,
 De ses mugissemens la traînante longueur
 A l'ingrat Jupiter reproche sa rigueur.
 Il s'en laisse toucher, & pour finir ses peines
 Resolu de briser de si charmantes chaînes,
 Par mille embrassemens il tâche d'obtenir
 Que Junon de son feu perde le souvenir.
 Epargne une innocente, & cesse de la craindre,
 Tu n'auras plus, dit-il, aucun lieu de t'en plaindre,
 C'en est fait, j'y renonce, & pour t'en assurer
 C'est par les eaux du Styx que j'ose le jurer.

Ce serment solennel qu'il est contraint d'en
 faire,

De la fiere Junon desarme la colere,
 Et par son aveu mesme Io reprend enfin
 Et sa premiere forme, & son premier destin.
 Elle est ce qu'elle estoit avant que d'estre Vache,
 Le poil qui la couvroit de son corps se détache,
 Ses cornes dont les eaux luy reprochoient l'af-
 front,

Ne laissent plus rien voir qui luy marque le front.
 Ses yeux sont retressis, sa bouche se resserre,
 Pour luy rendre ses bras deux pieds quittent la
 terre,

Son corps qu'auparavant il luy faloit baïsser,
 Sur ses deux autres pieds trouye à se redresser,

Et leur corne en cinq doigts tout à coup séparée,
Dans l'ongle qu'elle forme est toute resserrée;
Il ne luy reste enfin de tout ce qu'elle estoit
Que la mesme blancheur dont son poil éclatoit.
De tant de nouveautez l'étonnement extrême
La met presque en estat de douter d'elle mesme,
Et comme Vache encor s'imaginant agir,
Elle n'ose parler de crainte de mugir.

Dans l'horreur d'un destin dont rien ne la con-
sole,

Elle fait en tremblant l'essay de la parole,
Prononce un mot tout bas, & puis d'un ton plus
fort

Repete mille fois ce qu'elle a dit d'abord.

Telle fut lors d'Io la fatale aventure,
Sa gloire a bien depuis réparé son injure.
Cent Prestres revestus d'une robe de lin
En celebrent l'éclat par un culte divin,
C'est sous le nom d'Isis qu'en ces lieux on l'adore.
Son Fils mesme Epaphus est un Dieu qu'on im-
ploire,

De Jupiter & d'elle on le croit estre né,
Mesme culte pour luy deslors fut ordonné,
Et sous le nom d'Apis l'Egypte le revere
Dans des Temples bastis pres de ceux de sa Mere.



DIFFERENT
D'EPAPHVS
ET DE PHAETON,

FABLE XIX.



Haëton que perdit un temeraire
abus
Vivoit dans le temps mesme où
vécut Epaphus.
Fils d'un Dieu l'un & l'autre,
ils avoient le mesme âge,
Tous deux mesme fierté d'esprit & de courage.

Un jour que Phaëton se voulut emporter
Jusqu'à ne ceder pas au Fils de Jupiter,
Et qu'avec tout l'orgueil d'une aveugle arro-
gance,
Comme Fils du Soleil, il vantoit sa naissance,
Epaphus le regarde avec un fier souris.

Et s'armant contre luy du plus piquant mépris,
 D'un ton de raillerie autant que de colere,
 Tu te crois Fils d'un Dieu sur l'aveu de ta Mere,
 Dit-il, & ne vois pas que ce conte inventé
 Fait que l'on rit par tout de ta credulité?

A ce cruel reproche, à ce sanglant outrage,
 L'orgueilleux Phaëton rougit, fremit de rage,
 Et la honte empeschant son courroux d'éclater,
 Il vole vers Clymene, & luy va tout conter.

Oüy, ma Mere, dit-il, apres de longues plaintes
 Qui de son déplaisir faisoient voir les atteintes,
 Moy qu'on a veu cent fois d'une noble fierté
 Soutenir le beau sang dont vous m'avez flaté,
 J'ay souffert cette insulte, & n'ay pû pour dé-
 fence

Opposer qu'un indigne & trop lâche silence.
 C'est là mon desespoir, & si je vous suis cher,
 C'est ce qui comme moy vous doit le plus tou-
 cher,

Qu'apres ce que par tout vous avez laissé croire,
 Un si sensible affront ait pû souiller ma gloire,
 Sans que le vif ennuy dont je me sens presser
 Me puisse encor fournir dequoy le repousser.

Pour ne m'exposer plus à cette rude épreuve,
 Si je suis Fils d'un Dieu, donnez-m'en quelque
 preuve,

Par tout ce que le sang vous offre de plus doux,
 Par l'amour qui vous lie à Merops vostre Epoux,

Par ce qu'a de pressant l'intereſt le plus tendre
Qu'à l'Hymen de mes Sœurs vous puiſſiez jamais
prendre ,

Faites voir qui je ſuis, & qu'un ſang glorieux
Me fait ſans trop d'orgueil aspirer juſqu'aux
Cieux.

C'eſt peu que par ces mots il luy faſſe connoître
Qu'il eſt temps d'éclaircir le ſang qui l'a fait
naître ,

Il la flate, la baiſe, & par mille ſoupirs
Tâche d'en obtenir l'effet de ſes deſirs.

Clymene s'en émeut, mais on ne ſçauroit dire
Si ſon trouble eſt de voir Phaëton qui ſoupire,
Ou s'il naiſt du dépit qu'on vueille ſoupçonner
Qu'à moins d'un Dieu jamais elle ait pû ſe donner,
Pleine d'accablement elle reſſe à l'outrage,
Leve les mains au Ciel, en prend le témoignage,
Puis d'un œil aſſeuré regardant le Soleil,
Par cet Aſtre en ſplendeur à nul autre pareil,
Dit-elle, par l'éclat de ſa vive lumière,
Je puis te le jurer, le Soleil eſt ton Pere.

Oùy, mon Fils, ce Soleil qui m'entend, que tu
vois ,

Ce Maiſtre des Saiſons, cet Arbitre des Mois,
Quoy qu'affecte Epaphus pour ne le pas connoître
C'eſt luy de qui tu ſors, c'eſt luy qui t'a fait naître,
Et ſi j'avance rien contre la vérité,
Puiſſe eſtre icy pour moy ſa dernière clarté.

Mais afin de t'oster tout fujet de scrupule
Que ta Mere se flate, ou qu'elle dissimule,
Ce doit estre un travail assez leger pour toy
D'aller jusqu'où luy mesme en pourra faire foy.
Le lieu d'où sa lumiere au monde est repartie
N'est pas fort éloigné de nostre Ethiopie,
Cours avant qu'il se leve, & sur ce que je dis,
Voy s'il refusera de t'avoir pour Fils.

Phaëton à ces mots se tient seur de son Pere;
Il s'emporte de joye, il embrasse sa Mere,
Et plein des mouvemens d'un cœur ambitieux
Il ne conçoit rié moins que de mōter aux Cieux:
De ce qu'il entreprend comptant pour rien les
peines,
Des Indiens brûlez il traverse les Plaincs,
Et prend si bien son temps, que pour faire sa cour
Il se trouve au lever du grand Astre du jour.

Fin du premier Livre.



LES
METAMORPHOSES
D'OVIDE.

LIVRE II.

LE PALAIS
DU SOLEIL,

FABLE I.



Le Palais du Soleil passe dans sa structure

Tout ce qu'ont de plus rare & l'Art
& la Nature,

L'Or y brille par tout, & dans ses
ornements

On n'a point épargné l'éclat des Diamants.

H

86 LES METAMORPHOSES

Les Rubis y sont joints, & d'as le feu qu'ils jettent
 Se mefle un feu divin que ses rayons leur prêtent.
 Des Colomnes de marbre en mille & mille en-
 droits

Elevant l'Edifice en soustiennent le poids ;
 Dans ce qui fait sa pompe on auroit peine à dire
 Qui le doit emporter du Jaspe ou du Porphyre,
 Les portes sont d'argent, & le faiste embelly
 D'un yvoire aussi fin qu'artistement poly ;
 Mais quoy que tout y soit d'une richesse entiere,
 Le travail est plus noble encor que la matiere,
 Et l'on voit aisément qu'un si superbe lieu
 Est ensemble & l'ouvrage & le Palais d'un Dieu,
 Cent Figures sur tout sur ces portes gravées
 Offrent aux yeux surpris des beautez achevées,
 Et c'est-là qu'en son Art l'ingenieux Vulcain
 A fait voir ce que peut une sçavante main.
 L'œil en reste charmé ; d'abord il y decouvre
 Et le globe terrestre, & le Ciel qui le couvre.
 La Mer qu'on y croit voir rouler de tous costez,
 Au milieu de ses flots a ses Divinitez.
 Là, le cornet en main, Triton se fait connoistre,
 Protée auprès de luy prend comme un nouvel
 Estre

Et Lyon à demy se plaist à faire voir
 Que pour changer de forme il n'a qu'à le vouloir.
 Là se voit Ægeon, Ægeon qui sans peine
 Enferme dans ses bras la plus large Balaine,

Et qui du fonds des eaux qu'il habite en tout
temps,

Jadis contre les Dieux vint servir les Titans.

Doris mesme y paroist avec les Nereïdes

Couvertes de roseaux & de glayeuls humides.

Les unes au Soleil, sur le haut d'un Rocher,

Etendent leurs cheveux, & semblent les secher.

On diroit que plus loin, d'une illustre victoire

Les autres en nageant se disputent la gloire,

Tandis que tout autour en diverses façons

D'autres se font porter sur le dos des Poissons.

Quoy que l'adroit Vulcain dans ce fameux Ou-
vrage

Ait de traits differents orné chaque visage,

C'est si bien le mesme air qu'on remarque d'abord

Qu'à moins que d'estre Sœurs on n'a point ce
rapport.

Rien ne manque à la Terre ; elle est gravée en
forte

Que dans son étendue on voit ce qu'elle porte.

Les Rivieres, les Monts, les Villes, & les Bois,

Frapent confusément les yeux tout à la fois.

Mille & mille animaux qui peuplent cette Terre,

Ley vivent en paix, là se font voir en guerre,

Le Burin les distingue, & marque en divers lieux

Les Nymphes de ses Champs, & tous ses autres
Dieux.

Au dessus de ce Globe avec mesme avantage

Du Celeste sejour brille la noble image.

D'un & d'autre costé les Signes partagez,
Six à droit, six à gauche, y paroissent rangez.

C'est là que Phaëton pressé d'inquietude
Monte par un sentier & difficile & rude,
De chaleur à l'approche il se sent penetré,
Et plein d'impatience à peine est-il entré,
Que voulant s'avancer vers l'Auteur de son estre,
Cet Autheur qu'Epaphus ne veut pas reconnoître,
Quelque effort qu'il y fasse, il se trouve arresté
Par le brillant excez de son trop de clarté.

Pour venir jusqu'à luy malgré tant de lumiere,
Il baisse envain la teste, ou la tourne en arriere,
Il est tout ébloüi des rayons qu'il combat,
Et ne peut que de loin en soutenir l'éclat.

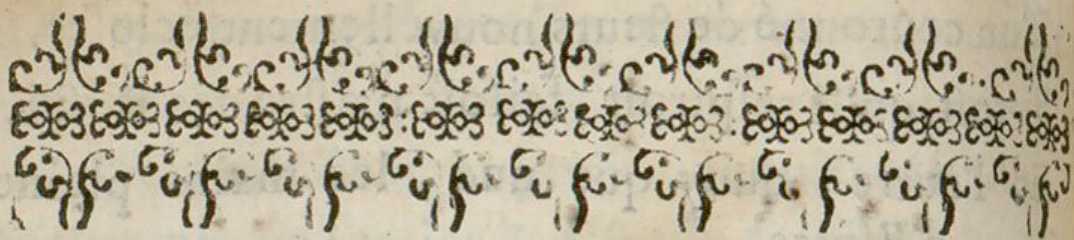
Dans un Trône, où par tout l'Emeraude en-
chassée

Reçoit de ces rayons la splendeur dispersée,
Pour commencer sa route en ce moment fatal
Le Soleil de l'Aurore attendoit le signal.
Sa robe estoit de pourpre, & les Heures presentes,
Toutes l'une de l'autre également distantes,
Prenoient autour de luy mille soins complaisans
Aussi bien que les Mois, les Siecles, & les Ans.
Les Jours sous les Saisons qui régrent leur par-
tage,

En fidelles Sujets venoient luy rendre hommage
Et c'est-là qu'à l'envy le Printemps & l'Esté
Sembloient se faire entr'eux un défi de beauté.

Un couronné de fleurs nouvellement écloses,
Si-tost qu'il respiroit, faisoit naistre des Roses,
Et l'autre, quoy que nud, les mains pleines
d'Espics,
Par l'éclat de son teint luy disputoit le prix.
L'Automne se montroit plein du sale meflange
Dont il soüille sa robe en foulant la vendange,
Et du frileux Hyver le poil gris, herissé,
Dans son sang, dans ses nerfs le marquoit tout
glacé.





REQVESTE

DE PHAETON,

FABLE II.



L'aspect surprenant d'une telle merveille,

Le jeune Phaëton doute presque s'il

Et tandis qu'en son cœur tant d'Ob-
jets inconnus.

Font naistre tour à tour un desordre confus,
Le Soleil, de ce Trône où sa Cour l'environne,
Lance de tous costez un regard qui l'étonne,
Et de cet œil perçant qui de tout est témoin,
L'ayant veu dès l'abord, & reconnu de loin ;
Qui t'a fait entreprendre un si hardy voyage ?
Il montre ta naissance en montrant ton courage
Dit-il, & les travaux dont ma veuë est le prix
Te font trop meriter l'honneur d'estre mon Fils.

De ce charmant accueil la flateuse tendresse
Soutient dans Phaëton la fierté qui le presse,

Et n'aspirant qu'à voir son destin éclaircy,
Les yeux baissés par force, il luy répond ainſy.

Brillant Flambeau du Monde, immortelle lumière,

Soleil, s'il m'est permis de t'appeller mon Pere,
Et que de ton amour le pretexte pompeux
N'aide point à Clymene à couvrir d'autres feux;
A mes preſſants deſirs accorde quelque gage
Qui de ce que je ſuis rende vn clair témoignage,
Et dérobe ma gloire au ſcrupule odieux,
Que je ne ſorte pas du plus beau ſang des Dieux.

Il parle, & le Soleil ſenſible à ſa priere
Modere en ſa faveur l'éclat de ſa lumière,
Le fait venir plus près, & l'ayant embrasſé;
Sors d'un doute, dit-il, dont je me ſens bleſſé.
Les rares qualitez dont par tout on te louë
Brillent trop pour ſouffrir que je te deſavouë,
Le rapport de Clymene eſt envain combattu,
Qui n'y deſere pas outrage ſa vertu;
Ouy, c'eſt d'elle & de moy que tu tiës la naiſſance,
Et ſ'il t'en faut, mon Fils, donner plus d'aſſeurance,

A quoy que tes ſouhais ſe vueillent hazarder,
Seur de tout obtenir, tu peux tout demander.
J'en atteste du Stix le Marais redoutable,
Ce Marais infernal aux Dieux inviolable,
Et dont jamais encor mes regards n'ont percé
L'abyſme où le Deſtin tient ſon cours enfoncé.

A peine ce ferment a flaté son audace
Qu'il demande son Char à conduire en sa place,
Et pretend à son gré pour un jour seulement
De ses Chevaux aislez regler le mouvement.
A ce fatal souhait branlant trois fois la teste,
Le^r Soleil plaint le sort que Phaëton s'appreste,
Et par de longs soupirs marquant son repentir ;
A ta temerité tu m'as fait consentir,
Dit-il, & mon aveugle & tendre complaisance
De tes vœux trop hardis a causé l'imprudence.
J'en tremble, je l'avouë, & s'il m'étoit permis
De ne t'accorder pas ce que je t'ay promis,
Le refus de ce Char dont tu presses ton Pere
Seroit le seul refus que je voudrois te faire ;
Mais si les dures loix du serment que j'ay fait
Te laissent malgré moy disposer de l'effet,
Au moins de ton malheur je ne suis plus complice
Si je retiens tes pas au bord du precipice,
Et te fais voir le gouffre où sans rien consulter
Une indiscrete ardeur te va precipiter.
D'un trop credule espoir rejette les amorces,
Croy moy, n'entreprends rien au dessus de tes forces,
Et songe qu'à ton âge où tout flatte un grand
cœur,
Rarement la prudence est jointe à la vigueur.
Il faut que nos desirs suivent ce que nous sômes,
Tu n'es qu'homme, & tu veux ce qui passe les
hommes,

De tes vastes desirs l'orgueil ambitieux
T'engage à plus oser que ne peuvent les Dieux.
Qu'ils se fassent valoir sur la terre & sur l'onde,
J'ose seul, je puis seul porter le jour au Monde,
Et tout autre que moy dessus mon char monté
Seroit bien-tost puny de sa temerité.
Ce Dieu mesme, ce Dieu qui dispose du foudre,
En qui seul ce n'est qu'un que faire & que re-
foudre,
Conduisant mes Chevaux ne les pourroit dōpter,
Et quel autre en puissance égale Jupiter ?
Le sentier où d'abord leur vitesse m'entraîne
Est si rude à monter qu'il leur fait perdre haleine,
Et quoy que le matin leur vigueur puisse tout,
Tous frais qu'ils sont, à peine en viennent-ils à
bout.
Du haut du Ciel en suite où leur course m'élève,
Jettant l'œil sur les lieux où ma route s'acheve,
Et voyant de si haut & la terre & la mer,
Une secrete horreur commence à m'alarmer.
Je n'en descens jamais que mon front ne pâlis-
se,
Aussi cette descente est comme un precipice,
Et c'est-là que sur tout, pour ne point s'emporter,
Ce qu'on a de conduite a besoin d'éclater.
Telle est de ce panchant la roideur effroyable,
Que Thetis croit souvent ma chute inevitable,
Elle qui chaque jour soulage mes travaux
Par le delassement que je trouve en ses eaux.

Adjouste à ces perils l'incroyable vitesse
Dont pour troubler mon cours le Ciel tourne sans
cesse.

Les Astres avec luy roulant confusément
De sa rapidité suivent le mouvement,
Le mien est tout contraire, & cette violence
Contre qui tout le reste a si peu de défense,
Quelque effort qu'elle employe afin de m'en-
traîner,

Du chemin que je prens ne me peut détourner.
Ainsi figure toy qu'approuvant ton audace,
Désja dessus mon Char je t'ay cédé ma place,
Ne sçachant dès l'abord quelle route tenir,
Dans ces difficultez que crois-tu devenir ?
Ces mouvemens du Ciel qui tourne autour des
Poles,

Seront-ils contre toy des obstacles frivoles,
Et te répondras-tu d'assez de fermeté
Pour aller au devant sans en estre emporté ?
Peut-estre penSES-tu trouver là pour Azyles
Des Bois sacrez aux Dieux, des Temples, & des
Villes ?

Non, mon Fils, ce ne sont que travaux sur travaux,
Des embûches par tout, & de fiers Animaux.
Quand mesme il se pourra que sans que tu t'é-
gares,

Tu suives des sentiers si nouveaux & si rares,
Tu ne peux éviter qu'un Taureau furieux
Ne s'y vienne aussi-tost presenter à tes yeux.

Affranchy de sa corne après mille menaces,
Au travers de cent dards il faudra que tu passes,
Et quand de ce peril tu pourras te sauver,
Un autre encor plus grand t'attend pour t'é-
prouver.

D'un long rugissement la menace éclatante
Tayant glace le cœur y mettra l'épouvante,
Et tu n'éviteras la gueule du Lyon
Que pour trouver le Cancre avec le Scorpion.
De ses bras vers le haut l'un tourne en rond l'en-
ceinte,

Par le bout seulement l'autre en courbe l'atteinte,
Et ces bras plus affreux que la flame & le fer
Ne paroîtront ouverts qu'afin de t'étoufer.
Encor pour fuir plutôt ce qui te voudra nuire
Si mes chevaux estoient faciles à conduire,
Et que dans ce grand tour que tu t'es proposé,
En retenir l'ardeur fust un travail aisé;
Mais le feu qui leur sort des naseaux, de la
bouche,

Leur donne un cœur si haut, si fougueux, si fa-
rouche,

Qu'aussi-tôt qu'échaufez ils ont mordu le frein
A peine veulent-ils reconnoître ma main.

Sers-toy donc, ô mon Fils, du moment qui te reste,
Defens-toy d'un essai qui te sera funeste,
Et puisque ton salut dépend de tes souhaits,
Sauve-toy de toy-mesme, & fay d'autres projets.

Ce gage d'un amour & parfait & sincere,
Tu le veux seulement pour me croire ton Pere,
Et par où mieux prouver ce qu'on t'a dit de moy,
Qu'en tremblant de ta perte, & soupirât pour toy ?
Cette crainte qui regne en mon ame inquiete
N'est-elle pas du sang une seure interprete,
Et pour se faire entendre & t'expliquer ses
droits ,

La Nature étonnée a-t'elle une autre voix ?
Pour juger des frayeurs où ton peril m'engage
Il ne faut que jetter les yeux sur mon visage,
Ou plutôt il faudroit que sa triste pafeur
Te laissast penetrer jusqu'au fonds de mon cœur.
C'est lors qu'aux durs soucis que ton sort y fait
naître ,

Tu serois convaincu de l'auteur de ton estre,
Et que de tes desirs l'indigne trahison
Cesseroit malgré moy d'ébloüir ta raison.
De tant & tant de biens dont l'Univers abonde,
De tout ce qu'ont d'exquis le Ciel , la terre, &
l'onde ,

Hors ce Char où pour toy c'est perir que mon-
ter ,

Je ne reserve rien, tu n'as qu'à souhaiter.
Que ton aveuglement rend ton sort deplorable !
Arreste, c'en est trop, ce que tu fais m'accable.
A quoy bon tant presser mon col entre tes bras ?
J'ay juré par le Stix, tu le veux, tu l'auras ;

Mais

Mais encore une fois regle mieux ton envie,
N'achete point d'honneurs qui te coûtent la vie,
Et songe que bien loin de relever ton sort
La gloire où tu pretens est l'arrêt de ta mort.

De si tendres avis par leur rare prudence
Devoient de Phaëton reprimer l'arrogance,
Mais plus de ses desirs ils combattent l'ardeur,
Plus l'employ qu'il poursuit luy chatoüille le
cœur.

Ainsi le seul recours de ce malheureux Pere
Fut de luy resister autant qu'il le put faire,
Ou du moins que le put souffrir à son amour
L'indispensable loy de ramener le jour.





LE CHAR DV SOLEIL, FABLE III.



Nfin contraint d'agir par cette
 destinée
 Qui luy prescrit sa route , & qui
 la tient bornée ,
 Il le mene où son Char , chef-
 d'œuvre de Vulcain ,
 Pour répandre le jour doit passer en sa main.
 Le Timon & l'Esieu de ce Char de lumiere
 Du Metal le plus riche empruntoiēt leur matiere
 Chaque Rouë estaloit la pompe d'un Tresor,
 Les Rais estoient d'argent, le Tour en estoit d'or.
 Mille pierres de prix sur le harnois semées ,
 De l'Image du Dieu sembloient comme animées

Se l'offroient l'une à l'autre, & d'un feu peu cōmun
Faisoient briller par tout cent Soleils au lieu d'un.

A voir les raretez d'un si superbe ouvrage,
Le jeune Phaëton sent croistre son courage,

Et tandis qu'il en montre un visage riant,

L'Aurore vient ouvrir les portes d'Orient.

Si-tost qu'elle paroist, les Estoiles en fuite

Courant vers Lucifer reclament sa conduite,

Il en fait la revue, & fier & glorieux

C'est luy qui le dernier se retire des Cieux.

Alors voyant déjà la terre colorée

Du regne de la Lune empescher la durée,

Le Soleil qu'asservit le temps de ses travaux

Donne ordre en soupirant qu'on tire ses chevaux.

Soudain, quoy qu'à regret, les Heures obeïssent,

Les amenant fougueux des flâmes qu'ils vomissêt,

Leur donnent un frein d'or, & repus de Nectar,

Aux yeux de Phaëton, les attellent au Char.

Cet apprest de ce Pere augmente la tristesse,

Mais enfin il a beau consulter sa tendresse,

Quoy que du sang par là tous les droits soient
trahis,

Il faut à son destin abandonner son Fils.

Pour tâcher toutefois d'empescher sa ruïne

Il luy frote les yeux d'une liqueur divine,

Et les met en estat de pouvoir supporter

La flame qu'en roulant son char doit exciter.

100 LES METAMORPHOSES

Puis dans l'instant fatal qu'à monter il s'appreste,
D'un amas de rayons il luy couvre la teste,
Et par mille soupirs qu'il pousse de nouveau,
Presageant le mal-heur qui l'entraîne au tōbeau.

Si dans l'empotement d'un souhait temeraire
Sur un dernier avis tu peux croire ton Pere,
Mes chevaux sont plus vifs qu'on ne sçauroit
penser,

Prends bien garde, mon Fils, à ne les point presser,
Dit-il, comme ils ne vont que trop viste d'eux-
mesmes,

L'art de les retenir veut des efforts extrêmes,
Le travail est penible, & lors qu'ils fendront l'air,
C'est peu que de courir, tu les verras voler.

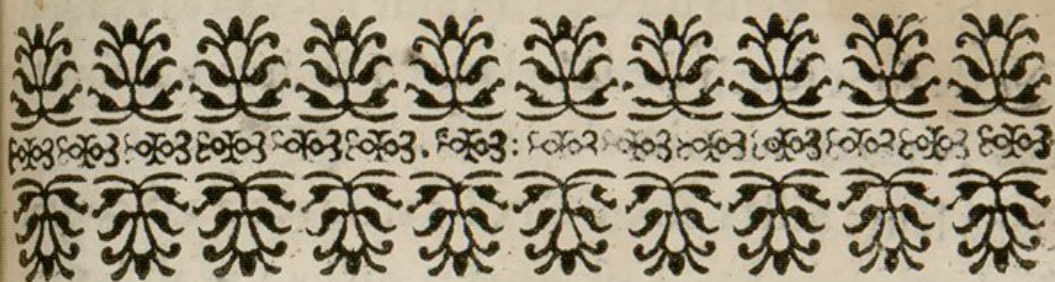
Au reste, ne suy pas une route étendue
Où cinq Cercles de loin s'offriront à ta veüe,
Tu dois voir un chemin de trois Zones borné
Qui les coupe, traverse, & paroist détourné,
Il est large, & n'atteint le Pole Austral ny l'Ourse
C'est par là qu'il faudra que tu prennes ta course
Et de mon Char par tout les vestiges tracez,
Sans te rien dire plus, te l'apprendront assez.
Cependant la chaleur pouvant estre fatale
Si la Terre & le Ciel ne l'éprouvent égale,
Pour ne rien hazarder, évite le défaut
De descendre trop bas, ou de monter trop haut
Le milieu seul est seur; l'ardeur de ta lumiere
Si tu t'abaisles trop perdra la Terre entiere,



Et pour peu que t'éleve un vol audacieux,
Le feu de tes rayons embrasera les Cieux.
Ainsi de peur qu'à droit une route incertaine
Vers le Septentrion ne t'écarte & t'entraîne,
Où qu'à gauche au Midy tu ne sois emporté,
Marchant entre les deux, cherche ta seureté.
Au sort qui te conduit j'abandonne le reste,
Puisse-t'il te sauver d'une chute funeste,
Et par sa vigilance à bien guider tes pas, [pas
Prendre un soin de tes jours que toy mesme n'as
Mais tandis qu'avec toy ma tendresse s'explique,
La nuit touche les bords de la Mer Atlantique,
Et la fin de son cours servant de regle au mien
M'oste la liberté d'un plus long entretien.
Aux devoirs de ma charge il faut que je réponde,
Déjà l'Aurore brille, on me demande au Monde,
Va, mon Fils, prens la bride, ou si tu peux charger,
Ton sang m'est pretieux, songe à le ménager.
Prefere un sage avis à l'ardeur mal réglée
Qui sur tes interets tient ton ame aveuglée.
Quelques tristes malheurs que j'en puisse prévoir,
Pour monter sur mon char, tu n'as qu'à le vouloir,
Mais tandis que tu peux en prévenir la suite,
Mes Chevaux sont trop prompts, laisse-m'en la
conduite,
Et moins présomptueux joüis en seureté
Des douceurs que la Terre attend de ma clarté.

Pour toucher Phaëton ces prieres sont vaines;
Il saute sur le Char, il prend en main les resnes,
Et laissant le Soleil faisi, troublé d'ennuy,
Luy rend graces d'un bien qu'il obtient malgré
luy.





DEPART DE PHAETON.

FABLE IV.



Ependant ses Chevaux qu'ont at-
telé les Heures

Brûlent d'abandonner ces paissi-
bles demeures,

Et l'on voit Pyrois, Eois, &
Phlegon,

Tous attelés de front avec le fier Æthon,
Lever les pieds en l'air, & frapant la barriere
Qui des Cieux chaque nuit leur ferme la carriere,
Par leurs hannissements vifs, aigus, enflamez,
Marquer le noble orgueil dont ils sont animez.
Thetis n'avoit point sceu que sa Fille Clymene
Eust envoyé son Fils où sa perte est certaine;
Ainsi de Phaëton ignorant le destin,
Aux Chevaux qu'il conduit elle ouvre le chemin.

A peine ont-ils du Ciel atteint les vastes Plaines
Qu'ils font sentir de loin leurs brûlâtes haleines,
Les Nuages envain s'opposent à leur cours,
Dans leurs aîsles contr'eux ils trouvêr du secours,
Et devancent bientôt les vêts qu'avoit fait naître
La mesme Region qui les voit disparoître.
Chacun d'eux de son guide auroit suivy les loix
Mais le Char qu'ils traînoient n'avoit pas tout,
son poids,

Et pour bien moderer leur course trop legere
Il luy manquoit beaucoup de sa charge ordinaire.
C'estoit cōme un vaisseau qui n'estant point lesté
Balance sur les eaux d'un & d'autre costé.

A voir l'ébranlement qu'un foible choc luy donne
On croiroit qu'en effet il ne porte personne,
Tant au milieu de l'air que sa clarté remplit,
Faute de pesanteur il s'agite, & bondit.

Les Chevaux indignez d'avoir changé de maîstre
Prennent le frein aux dents, ne veulent rien con-
noître,

Et voyant tout autour mille chemins ouverts,
Abandonnent leur route, & courent de travers.
Phaëton s'inquiete, & confus & timide
Ne sçait si c'est à droit qu'il faut tourner la bride,
Et quand il le sçauroit, comment les arrester?
Leur fougue au point qu'elle est ne peut plus se
dompter.

Pour la premiere fois les Estoiles de l'Ourse
Virent lors le Soleil leur adresser sa course ,
Sentirent sa chaleur, & pour s'en soulager ,
Dans les flots, mais en vain, voulurent se plonger.
Ce Dragō engourdy, qu'un froid toujourn durable
Près du Pole glacé laisse peu redoutable,
S'échauffa tout à coup , & le feu dans les yeux
Reprit son naturel, & devint furieux.
On tient mesme assuré que le Bouvier Celeste,
Dans le trouble où le mit un mal-heur si funeste,
Laiſſa là sa charuë, & d'un pas chancelant ,
Quoy que lourd & tardif, prit la fuite en tréblant.
Mais si de ce peril Phaëton s'épouvante,
C'est biē pis quand la Terre à ses yeux se presente,
Et que du Ciel vers elle abaissant ses regards,
Il la voit cōme un gouffre ouvert de routes parts.
Sa profondeur l'étonne, & sa crainte en redouble,
Il voit, & ne voit pas, il pâlit, il se trouble,
De son trop de lumiere il se sent ébloüir,
Et la donnant à tous il n'en ſçauroit jouir.
Il reconnoit sa faute, & s'il se pouvoit faire
Qu'il n'eust jamais mōté sur le Char de son Pere,
Il se garderoit bien de se laisser toucher
Aux charmes d'un honneur qui luy coûte si cher.
C'est lors qu'il se repent d'avoir pû se connoistre,
D'estre trop convaincu du Dieu qui l'a fait naître,
Et qu'il voudroit, pour fuir un defastre pareil,
Qu'on crust Merops son Pere, & non pas le Soleil.

Que faire cependant qui soulage sa peine ?
Jusqu'au plus haut du Ciel déjà son Char l'en-
traîne,

S'il voit derrière luy des lieux fort étendus,
Regardant ce qui reste, il découvre encor plus,
Il mesure en luy mesme & l'un & l'autre espace,

Un des deux parcouru finiroit sa disgrâce,
L'Occident, l'Orient, tout seroit de saison,
Mais leur trop de distance alarme sa raison,
Et luy ravit l'esperoir de fournir sa carrière,
Soit qu'il roule en avant ou rebrousse en arriere.

Dans cette incertitude, interdit & confus,
Il tient encor la bride, & ne sçait rien de plus :
Mais à la bien ferrer sa force envain s'épuise,
Le frein pour les Chevaux n'a rien qui les con-
duise,

Il les voit malgré luy n'aller plus que par bonds,
Et pour les adoucir il ignore leurs noms.

Tandis qu'avidemēt pour trouver quelque azile
Il lance aux environs un regard inutile,
Cent Monstres differents que renfermēt les Cieux
Font passer dans son cœur le trouble de ses yeux.
Son Char roulant toujours, sa disgrâce est si forte
Que vers le Scorpion sa vîstesse l'emporte.

Cet affreux Animal rencontré sur ses pas
Forme une espee d'Arc de chacun de ses bras,
Et de sa queue en rond courbant la pointe aiguë,
De deux Signes luy seul occupe l'étenduë.

Cette pointe est un dard qui dès le moindre effort
A tout ce qu'elle atteint porte une seure mort.
Aussi quand Phaëton voit ce Monstre effroyable
Tout moite du venin qui le rend redoutable ,
Contre ce dard perçant qui menace ses jours
Dans une prompte fuite il cherche du secours.
Il frappe ses Chevaux , & la peur qui le guide ,
Pour s'éloigner plutôt, luy fait quitter la bride.
C'est alors qu'affranchis de ce joug odieux
Ces Mutins à leur gré s'emportent par les Cieux,
Plus viste que les vents, plus viste que les Nuës
On les voit traverser cent routes inconnuës,
Et par tout où les porte un vol précipité
Se livrer sans obstacle à leur rapidité.
Cet abandonnement produit mille defastres,
Jusques au Firmament ils vont heurter les Astres,
Et leurs élancemens semblent n'avoir pour but
Que d'ouvrir des chemins où jamais il n'en fut.
Après avoir si haut causé tant de ravages ,
Ils fondent tout à coup au dessous des nuages.
Phaëton que son Char bouleverse en tous lieux
Se tient à ce qu'il peut, & s'abandonne aux Dieux.
Semblable au Nautonnier qui batu de l'orage
Croit voir à tous moments celui de son naufrage,
Et qui lors que les flots sont prests de l'abyssmer
Ne trouve pour recours que des vœux à former.
Le Char descend si bas que la Lune surprise

Croit qu'on veut sur ses droits faire quelque en-
treprise ,

Et ne peut concevoir par quels ordres nouveaux,
Son Frere au dessous d'elle a conduit ses Chevaux,





L'EMBRASEMENT DV MONDE,

FABLE V.



Es nuages déjà n'exhalent que fu-
mée, [enflammée,
La terre la plus haute est d'abord
Elle se fend par tout, & contrainte
à s'ouvrir

Sepuise de l'humeur qui la pouvoit nourrir.
Cette ardeur fait secher les plus verts pasturages,
Chaque arbre est consumé par ses propres fueil-
lages,
Et les bleds déjà meurs brûlants en un moment
Fournissent de matiere à leur embrasement
C'est peu que ce dégast sur des Plaines fertiles,
Le ravage s'étend jusqu'aux plus grandes Villes,
Et des Pais entiers sous ces feux éclatans

110 LES METAMORPHOSES

Restent reduits en cendre avec leurs Habitans.
 Les Forests sur leurs Monts ont part à l'incendie,
 Oeta, Tmolus, Arhos éprouvent sa furie,
 Elle attaque Taurus, double les feux d'Ætna,
 Et sèche tout à coup les fontaines d'Ida.
 Cynthe, Erix, Cytheron n'ont point de privileges,
 Rhodope voit enfin fondre une fois les neiges,
 Mycale, Ossa, Mimas, Æmus, Dindyme, Othrys
 Semblent de grâds buchers par la flamme entrepris.
 L'Helicon en brûlant suit le sort du Parnasse,
 La Scythie embrasée oppose envain sa glace,
 Le feu sur le Caucase exerce sa fureur,
 Il fait du haut Olympe un spectacle d'horreur.
 Le superbe Apennin qui porte les nuages,
 Les Alpes & le Pinde, en sentent les ravages,
 Et l'Univers surpris de tant d'objets affreux
 Croit voir après les eaux un deluge de feux.
 Comme par Phaëton tout ce desordre arrive,
 Il sent tout ce que peut la douleur la plus vive,
 Et luy mesme accablé de ces communs malheurs
 Ne peut plus soutenir de si fortes chaleurs.
 L'air qu'il respire encor est un air tout de braise
 Tel qu'il pourroit sortir d'une ardente fournaise
 Et son Char dont cet air échauffe le Metal
 Luy fait déjà souffrir un tourment sans égal.
 Il est presque étouffé de la cendre qui vole,
 S'il croit s'en plaindre aux Dieux il reste sans pa-
 role,

Et dès qu'il veut parler, de mille & mille endroits
La flamme en s'élançant luy suffoque la voix.
Ce qui sort de la Terre à demy consumée
Le laisse envelopé d'une épaisse fumée,
Et telle est sa noirceur que pour comble de maux
Il ne voit plus par où l'entraînent ses Chevaux.
Les Æthiopiens, à ce qu'on en veut croire,
Commencerent alors à prendre une peau noire;
Et leur sang qu'au dehors attira la chaleur,
Tout brûlé, tout noircy, leur donna sa couleur.
Aux Rayons les plus vifs la Lybie exposée
De toute humidité fut alors épuisée,
Et ses Sables qu'à peine on peut voir sans effroy,
Par leur poussiere aride en font encore foy.

Les Nymphes cependant à tresses détachées
Pleurent leurs lacs taris, leurs fontaines sechées,
Et voudroient que ces pleurs formaient des ruis-
seaux

Qui pussent reparer la perte de leurs eaux. [ne,
Argos cherche Amymone, & sa recherche est vai-
On ne voit plus couler ny Dirce, ny Pyrene,
Les plus grands Fleuves mesme entre leurs lar-
ges bords

Attaquez par la flamme en sentent les efforts.
Tanaïs effrayé de voir fumer son onde
N'a point pour se cacher de grotte assez profonde.
Mélas, Penée, Ismene, Erymante, Eurotas,
Combatent l'incendie, & ne s'en sauvent pas.

Allez à la page 156
Sperchius n'en peut fuir les ardeurs excessives,
Et voit ses Peupliers consumez sur ses rives.

Lycormas, le Caïque, avec le Thermodon
Envain contre le feu tâchent à tenir bon.

Alphée en bouillonnant roule une eau moins
tranquille,

Xante apprend à brûler pour brûler cōtre Achille,
Lors qu'au Siege de Troye, en soutenant ses droits
Vulcain l'enflamera pour la seconde fois.

Mœandre qui sans cesse interrompant sa course,
Va, retourne, s'éloigne, & revient vers sa source,
Pour courir dās la mer chercher quelque secours,
Voudroit pouvoir alors abreger ses détours.

Le Danube, l'Oronte, & le Gange, & le Phase,
Marquent par leurs bouillons l'ardeur qui les
embrase,

L'Euphrate en fait de mesme, & le Tage éperdu
De son sable en courant entraîne l'or fondu.

Ces Oyseaux qui pour faire oïir leur melodie
Avoient aux autres lieux preferé la Lydie,

Perirent sous la flamme, & pour s'en dégager
Dans les eaux du Caïstre eurent beau se plonger.

Le Nil voyant pour luy mesme infortune preste,
Jusques au bout du monde alla cacher sa teste,

Et craint tant le retour d'un pareil embarras

Qu'aujourd'huy même encor il ne la montre pas.

Ses sept bouches sans eau, jusqu'au sable brûlées,
Devinrent tout à coup de profondes vallées,

Le Strymon, le Pô, l'Hebre, & le Rhône, & le Rhin,
Aux flammes à leur tour servirent de butin.
Même on vit leur fureur n'épargner pas le Tybre,
Luy sous qui rien un jour ne devoit rester libre,
Et que le Ciel propice, & les Destins amis
Reservoient à se voir tout l'Univers soumis.
La Terre dès l'abord sèche, aride, fenduë,
Au jour qui la perça donna libre étenduë,
Et les Dieux des Enfers pâlirent de terreur
A voir tant de lumière en penetrer l'horreur.
La mer qui par le feu s'exhaloit en fumée
En des bords plus estroits se trouva renfermée,
Et ce fut un prodige assez rare & nouveau
De voir un châp de sable où fut un gouffre d'eau.
Les Rochers où les flots faisoient leurs embus-
cades,
Augmenterent alors le nombre des Cyclades,
Et montrant leurs sommets, semblerent mieux
marquer
Quel estoit le peril de les venir choquer.
Jusqu'au plus creux de l'eau les Poissons s'enfon-
cerent,
Les Dauphins de frayeur eux-mêmes s'y cache-
rent,
Et l'on ne vit alors aucun d'eux s'enhardir
A se joïier sur l'onde, y sauter, ou bondir.
Les Baleines au fonds, à nager impuissantes,
Se couchant sur le sable, y resterent mourantes,
K iij

Mesme on tient que Nérée & les Dieux de la mer
Dans leurs antres, d'effroy coururent s'enfermer,
Neptune par trois fois pour secourir le Monde,
Tira ses bras nerveux du tiede sein de l'onde,
Et pour fuir l'air brulant qui ne l'épargnoit pas,
Jusqu'à trois fois dans l'onde il replongea ses
bras.





LE
FOVDROYEMENT
DE
PHAETON.
FABLE VI.



Algré le feu pourtant, la Terre
moins timide
S'élevant jusqu'au cou montra sa
face aride.

La Mer l'environnoit ainsi qu'aupa-
ravant,

Ses eaux faisoient sa garde & derriere, & devant,
Des Fleuves & des Lacs les sources resserrées
S'estoient d'ailleurs vers elle en haste retirées,

Et toutes dans son sein cherchoient à s'engloutir,
Ou pour la soulager, ou pour se garantir.

Du milieu de tant d'eaux tirant d'abord sa teste
Plus bas que de coutume, on la voit qui s'arreste,
Met la main sur son front, & faisant tout trembler,
Pousse quelques soupirs, & commence à parler.

Si ma peine te plaist, si tu l'as pû resoudre,
D'où vient, ô Jupiter, que tu retiens ton foudre ?
Pour remplir ton couroux je ne refuse rien,
Mais au moins n'arme point d'autre bras que le
tien,

Lance tes feux sur moy, fay m'en voir embrasée,
Ma perte me plaira quand tu l'auras causée,
Et j'en tiendray le coup beaucoup moins inhu-
main

Si je puis obtenir qu'il parte de ta main. [che

Pour dire en mots rompus la douleur qui me tou-
A peine la vapeur me laisse ouvrir la bouche.

Voy moy toute en desordre, & les cheveux brûlés
Partager le destin de mes champs desolez.

C'est donc peu qu'à l'envy la charuë ou la herse
A m'arracher les flancs à toute heure s'exerce,

Un plus rude tourment trouve encor ton aveu,
Et tu souffres qu'au fer on adjouste le feu.

J'en sens de toutes parts les atteintes mortelles,
Mon visage est couvert de cendre & d'étincelles,

Une épaisse fumée envelope mes yeux,
Et mes regards ont peine à percer jusqu'aux
Cieux,

Pardonne ce reproche à mon inquietude ,
Qu'ay-je fait qui m'attire un traitement si rude ?
Pour avoir prodigué mes moissons aux Mortels,
Produit jusqu'à l'encens dont fument tes Autels,
Fourny d'herbe aux troupeaux, & par ma prevoy-
ance

Dans ce vaste Univers maintenu l'abondance,
Est-ce là ce qu'enfin mes soins ont mérité,
Et l'honneur que tu rends à ma fécondité?
Mais je veux bien sur moy prendre mon infortune,
Avoir tout mérité, quel crime a fait Neptune,
Et d'où vient que la mer qui s'exhale en tous
lieux

S'abaisse, diminuë, & s'éloigne des Cieux ?
Cet abaissement d'eaux affoiblit son partage,
Epargne-luy l'affront d'un si cruel outrage,
Et si tu ne fais rien ny pour luy ny pour moy,
Daigne faire du moins quelque chose pour toy.
Ne vois-tu pas déjà sous la flamme qui vole
Fumer des deux costez & l'un & l'autre Pole ?
Crains pour eux, le peril te menace de près,
Si le feu les atteint, c'est fait de ton Palais.
Sa chute achevera l'horreur de ma défaite,
Ne t'assure point trop sur l'appuy qu'õ luy prête,
Atlas que ce fardeau faisoit déjà courber,
Combattu par la flamme est prest à succomber.
Si tu souffres qu'ainsi la mer s'aneantisse,
Qu'en détruise la terre, & que le Ciel perisse,

Voila tout ce qu'en soy l'Univers tient enclos
Rentré dans le neant de l'ancien Cahos.

De ce renversement ne souffre point de blâme,
Ce qui reste encor sain, sauve-le de la flamme,
Et daignant rétablir ce qu'elle a consumé,
Conserve ton Ouvrage apres l'avoir formé.

Là d'un feu trop ardent tout autour attaquée
Elle cede aux vapeurs dont elle est suffoquée,
Se retire en soy-mesme, & pour n'étouffer pas,
S'enfonce vers l'Enfer jusqu'aux lieux les plus
bas.

Cependant Jupiter est touché de sa plainte,
Par son propre interest il approuve sa crainte,
Et voit le mal si grand qu'il ne peut plus douter
Que tout s'en va perir s'il tarde à l'arrester.
De ce desordre aux Dieux il fait voir l'importance,

Accuse le Soleil, blâme son imprudence,
Et l'ayant pris luy-mesme avec eux pour témoin
Du secours dont la terre & le Ciel ont besoin,
Il s'élève aussi-tost où pour les grands Orages
Il reserve toujours quelque amas de nuages,
Mais il a beau par tout étendre ses regards,
Il ne peut découvrir nuages ny broüillards,
Point d'ôbre, point de pluye à rafraîchir la terre:
Ainsi réduit par force à lancer le tonnerre,
Tel est le mouvement qu'il y sçait attacher,
Qu'en renversant le Char il perce le Cocher.

De ce triste succez son audace suivie
Fit valoir sa naissance aux dépens de sa vie,
Par l'éclat de sa mort il en tira l'aveu,
Et le feu qu'il causa fut éteint par le feu.
Au bruit que fait le foudre, à sa vive lumière
Les Chevaux effrayez s'élancent en arriere,
Et de l'effort qu'ils font rompant & bride & frein
Se dégagent du Char, & s'éloignent soudain.
Icy d'un mors brisé le tonnerre se joie,
Là se trouvent épars quelques rais d'une roüe,
D'un costé le Timon, & de l'autre l'Essieu,
Et le desordre enfin éclate en plus d'un lieu.
Cependant Phaëton que devore la flame
Roulant du Ciel en bas n'est plus qu'un corps
sans ame,

Et ce corps, tout en feu, par l'air précipité,
D'une longue traînée y répand la clarté.
On diroit à la voir d'une Etoile volante,
Qui pendant une nuit pure, claire, brillante,
Court & changeant de lieu trompe si bien les
yeux
Qu'il semble quelquefois qu'elle tombe des
Cieux.

Fort loin de sa Patrie, & dans un nouveau
Monde,

Le voyant prest à choir le Pô fendit son onde,
Le receut dans ses bras, & d'un pieux soucy
Laya ce qu'en son corps le foudre avoit noircy.

Les Nymphes d'Italie où ce grand Fleuve coule,
Pour seconder son zele accoururent en foule,
Convinnrent de ces Vers, & les firent graver
Sur le tombeau fameux qu'il luy fit élever.

*Cy dessous Phaëton repose
Qui voulut gouverner les Chevaux du Soleil.
Quoy qu'on n'ait jamais veu d'orgueil au sien pa-
reil,*

*L'effet se doit excuser par la cause.
Pour maintenir en luy le noble sang des Dieux
Il prit un vol audacieux
Qui de tout l'Univers attira la surprise.
Si les Destins jaloux ne le pûrent souffrir,
Au moins avoïera-t'on qu'il ne pouvoit perir
Pour une plus belle entreprise.*





LES SOEURS
DE
PHAETON
CHANGE'ES EN ARBRES,
FABLE VII.



E vain & triste honneur ne fut
point assez fort
Pour dérober son Pere aux en-
nuis de sa mort.
Accablé de douleur il cacha son
visage ,
Et s'il faut des vieux temps croire le témoignage,
Il s'oublia si fort dans les pleurs qu'il versa,
Qu'on tient que sans Soleil tout un jour se passa.

Les feux dont estoit pleine encor la terre entiere,
Au Monde à son defect servirent de lumiere,
Et du moins dans le temps de son éloignement
On tira quelque fruit de cet embrasement.

Mais si mille regrets font connoistre sa peine,
Elle n'approche point de celle de Clymene.

Après qu'elle eut permis à ses vives douleurs
Tout ce qu'elles font dire en de si grands mal-
heurs,

S'arrachant les cheveux, triste, desespérée,
Elle porte ses pas de contrée en contrée,
Et le corps de son Fils qu'elle cherche par tout,
Des plus rudes travaux la fait venir à bout.
Si c'est trop souhaiter après ce coup de foudre,
Dont le tonnant éclat doit l'avoir mis en poudre,
Du moins ses os trouvez soulageant sa langueur
Pourroient de sa disgrâce adoucir la rigueur.
Il n'est terre éloignée où sa douleur amere
En nommant son cher Fils ne montre qu'elle est
mere,

Et le hazard enfin après mille dangers
Luy fait voir son tombeau sur des bords étran-
gers.

Ce qui s'y lit gravé pour elle est plein de char-
mes,

Elle baise son nom, l'arrose de ses larmes,
Se couche sur la pierre, & croit en l'embrassant
Qu'elle peut échauffer la froideur qu'elle y sent.

Ses Filles partageant les ennuis de la Mere,
Donnent de vains soupirs à la mort de leur
Frere,

Et toutes s'en faisant le plus grand des malheurs,
Leur unique ressource est de verser des pleurs.
Leurs plaintes nuit & jour d'un ton lugubre &
tendre

Appellent Phaëton qui ne les peut entendre,
Et sans cesse on les voit autour de son tombeau
Se battre la poitrine, ou pleurer de nouveau.
L'usage tourne enfin ces pleurs en habitude,
Et déjà dans un deuil si pressant & si rude,
Quatre mois écoulés les laissoient sans vigueur,
Quand d'excez de tristesse, ainsi que de langueur,
Phaëtuse cherchant à se coucher par terre,
Sent ses genoux atteints d'un froid qui les res-
ferre,

Et l'engourdit si bien que presque en un moment
Son corps pour se ployer n'a plus de mouvement.
D'un accident si prompt Lampetie étonnée
Veut aller, s'il se peut, secourir son Aînée,
Et ses pieds qui vers elle estoient déjà tournez
S'enfonçant dans la terre y sont enracinez.
A tirer ses cheveux la troisième s'attache,
Et ce sont seulement des feuilles qu'elle arrache.
L'une se plaint qu'en tronc ses membres sont
changez,
L'autre qu'en verds rameaux ses bras sont allon-
gez,

Et tandis que chacune admirant ce prodige.
 De ce qui le suivra s'inquiete & s'afflige,
 L'écorce qui s'étend malgré leurs vains efforts,
 S'élevant par degrez, s'empare de leurs corps.
 Elle n'a pas encor monté jusqu'au visage,
 Ainsi de la parole elles gardent l'usage,
 Et le nom de leur Mere appelée au secours
 Contre cette infortune est leur dernier recours.
 Mais que peut-elle faire en un malheur sem-
 blable,

Que suivre aveuglement la douleur qui l'accable,
 Courir à l'une, à l'autre, en ces derniers moments?
 Et jouir jusqu'au bout de leurs embrassements?
 C'est peu pour elle encor; on la voit qui s'efforce
 A ne pas jusqu'en haut laisser croistre l'écorce,
 Et si le Ciel propice appuyoit ses efforts,
 Sa main du tronc de l'Arbre arracheroit leur
 corps,

Les branches qu'elle rompt font autant d'ouver-
 tures

Dont la triste rigueur leur tient lieu de blessures,
 Elle pâlit, s'effraye à voir le sang qui sort,
 Et la jeune Phœbé qu'elle blesse d'abord,
 Ah, ma Mere, cessez de m'estre si cruelle,
 Vous déchirez mon corps, épargnez-moy, dit-
 elle,

Adieu, c'est fait de nous, il n'y faut plus penser.
 Ces mots sont les derniers qu'elle peut pro-
 noncer.

Sur ce funeste adieu l'écorce qui s'élève
Luy coupe la parole au moment qu'il s'acheve,
Mais en perdant la voix, au moins ces tristes
Sœurs

Gardent la liberté de pleurer leurs malheurs.
De leurs tendres rameaux on voit couler des lar-
mes,

Le Soleil les observe, en fait ses plus doux char-
mes,

Et les endureissant par ses plus vifs rayons
En forme en petits grains l'Ambre que nous
voyons.

Le Pô qui les reçoit sent ses eaux toutes vaines
De les pouvoir porter à nos jeunes Romaines,
Qui joignant l'artifice à leur propre agrément,
Pour croistre leur beauté, s'en font un ornement.





CYCNVS CHANGEE
EN CIGNE,
FABLE VIII.



Cycnus Fils de Stenelle, & Roy de
Ligurie.

Vit ce changement d'Estre avec un
œil d'envie,

Il en fut le témoin, & par le sang,
dit-on,

Du costé de sa Mere il touchoit Phaëton ;
Mais l'amitié plus forte encor que l'alliance
Porta son déplaisir à tant de violence,
Qu'à peine il sceut sa mort qu'il vint tout interdit
Pleurer sur son Tombeau l'orgueil qui le perdit,
Déjà de sa douleur succombant aux atteintes,
Il avoit sur le Pô fait retentir ses plaintes,
Remply l'air de ses cris, & mille fois gemy
Dans le Bois augmente des Sœurs de son Amy,

Lors qu'enfin partageant leur disgrâce enviée
Il connoit qu'il n'a plus qu'une voix déliée.
Du reste de son corps qu'il semble dédaigner
Son col en s'étendant commence à s'éloigner.
Au lieu de ses cheveux un éclatant plumage
D'une extrême blancheur luy donne l'avantage.
Ses doigts joints l'un à l'autre en ce destin nou-
veau

Prennent en s'attachant une rougeastre peau.
Son visage est sans traits, & chacun d'eux s'efface,
Un large bec sans pointe en occupe la place,
Et par un changement qu'il ne prevoyoit pas,
Deux aisles aux costez luy tiennent lieu de bras.
Ainsi dans la disgrâce amy toujours fidelle
Cycnus devient Oyseau d'une espee nouvelle,
Il conserve son nom, mais tout Oyseau qu'il est,
Fendre l'air, s'élever n'est pas ce qui luy plaist.
Il semble que toujours en volant contre terre
Il songe à son Amy que perça le tonnerre,
Et que craignant le bras du Souverain des Dieux
Il trouve du peril à s'approcher des Cieux.
Le séjour des Etangs à droit seul de luy plaire;
Le feu luy fait horreur, il choisit son contraire,
Et croit que dans les eaux qu'il se plaist d'habiter,
Le foudre n'aura rien qu'il doive redouter.



LE SOLEIL REMIS DANS SON CHAR,

FABLE IX.



Ependant le Soleil accablé de sa perte
Aux plus pressants ennuis laisse son
ame ouverte,

Et tout passe & defait, sans beauté, sans
éclat,

Se livre avidement au malheur qui l'abat.

Tel qu'il est quand la Lune, empeschant qu'il se
montre,

Entre la Terre & luy par hazard se rencontre,

Il gemit, & l'excez de son ressentiment

Fait aller sa douleur jusqu'à l'emportement.

Il s'accuse, il se hait, & rien ne le soulage,

Du jour qu'il voudroit fuir il deteste l'usage,

Et privé de son Fils , après ce dur revers
Il veut en se cachant mettre en dueil l'Univers.

Assez & trop, dit-il, j'ay suby sans murmure
Le plus penible effort qu'ait prescrit la Nature.
Je me lasse d'un sort où mon zele perdu
Me laisse pour tout fruit un travail assidu,
Où depuis le moment qu'à commencé le Monde,
Renouvelant toujours ma course vagabonde,
Et réduit à passer chaque nuit sous les flots,
Je me voy sans honneurs ainsi que sans repos.
Je renonce à mon Char ; que quelqu'autre le
mene ,

J'en quitte sans regret la gloire pour la peine,
Et veux bien qu'à son tour on partage avec moy
L'avantage qui suit ce rare & indigne employ.
S'il n'est aucun des Dieux qui pour tenir ma place
Se sente à mon defaut une assez noble audace ;
Que ce grand Foudroyeur qui n'aime qu'à tonner
Prenne ce Char luy-mesme, & tâche à le mener..
Du moins, pour éclairer & le Ciel & la Terre,
Il se verra contraint de quitter son tonnerre,
Et tant qu'à ce travail il se tiendra soumis,
Les Peres n'auront rien à craindre pour leurs Fils.
Sa propre experience alors pourra l'instruire,
Il sçaura quels Chevaux on me donne à con-
duire ,

Et si, quand de leur bouche on voit le feu qui sort,
Ne les pouvoir dompter c'est meriter la mort..

Il soupire, & des Dieux la Troupe l'environne,
 Le presse d'accomplir ce que le Sort ordonne,
 Et de ne souffrir pas qu'une plus longue nuit
 Seme dans l'Univers l'horreur qu'elle produit.
 Jupiter les seconde, & vient d'une ame ouverte
 L'asseurer que luy-mesme est touché de sa perte;
 En fait voir ses regrets, s'en excuse, & soudain
 Après quelque priere agit en Souverain :
 Comme l'ordre est pressant, le Soleil a beau faire,
 Il se trouve contraint d'étouffer sa colere.
 Ainsi, quoy que l'effroy trouble encor ses Che-
 vaux,

Il les fait se soumettre à leurs premiers travaux,
 Mais en les rassemblant sa douleur est si forte,
 Qu'il cede en les frappant au chagrin qui l'em-
 porte.

Leur impute sa perte & veut qu'ils soient punis
 Du funeste accident qui le prive d'un Fils.





JUPITER CHANGE EN DIANE,

FABLE X.



Upiter d'autre part cede au soin qui
l'agite,
La flame a presque atteint le Palais
qu'il habite,
Il en craint la surprise, & va d'un pas leger
Examiner par tout si rien n'est en danger.
Il n'a pas plûtoſt veu cette vaſte Machine
Dans toute ſon enceinte exempte de ruïne,
Qu'il regarde la Terre, & ſans plus differer,
Voyant ſes noirs degaſts, ſonge à les reparer.
Mais ſur tout l'Arcadie attire ſa tendreſſe,
Son rétabliffement plus qu'aucun l'intereſſe,
Il ne peut oublier que c'eſt là qu'il eſt né,
Qu'il vit d'abord le jour dans ce lieu fortuné,
Et par reconnoiſſance il luy rend ſes Fontaines,
Fait reverdier ſes Bois, reveſt d'herbe ſes Plaines,

Ses Fleuves que la flame avoit épuisez d'eau
Sentent ouvrir leur source, & coulent de nouveau.

Tandis qu'il va souvent, qu'il passe, qu'il repasse,

La jeune Calisto ne peut fuir la disgrâce,
Il la voit, il l'admire, & prompt à s'enflamer,
La voyant, l'admirant, il commence à l'aimer.

Quoy qu'elle détestast cette humeur sanguinaire
Qu'avoit puny le Ciel dans Lycaon son Pere,
Il sembloit toutefois qu'elle en eust herité

Un je ne sçay quel air de sauvage fierté.

Tous ces communs emplois où se plaisent les Femmes

Luy sembloient n'estre faits que pour les foibles ames,

Point d'art à se coiffer, point de tresse, ou de nœuds.

Un simple cordon blanc arrétoit ses cheveux,
Sans cesse on la voyoit par un noble exercice
De l'aimable Diane embrasser la milice.

Tantost le Javelot, tantost l'Arc à la main
Elle perçoit un Cerf, ou poursuivoit un Daim,
Et sur tout le Menale aucune Chasseresse

N'estoit plus agreable à la chaste Déesse,
Il falloit qu'elle fust de tous ses passetemps,
Mais las ! quelle faveur dura jamais long-temps ?

L'Astre qui chaque jour ramene la lumiere
Atteignoit le milieu de sa vaste carrière,

Quand

Quand seule dans un Bois le hazard la conduit
Où jamais de l'Acier on n'entendit le bruit.
Là sur un gazon vert languissamment couchée,
Sa teste avec sa main sur son carquois panchée,
Elle détend son Arc, & s'appreste à gouter
Le repos dont ces lieux paroissent la flater.
Jupiter qui la voit & lasse sans défense ;
Junon ne sçaura rien de cette violence,
Dit-il, & quand bien mesme elle m'auroit surpris,
Dois-je tant d'une Femme apprehender les cris ?
Aussi-tost de Diane ayant pris le visage,
Il s'offre à Calisto dans son mesme équipage,
Et d'un air gracieux, brûlant de l'embrasser ;
O Nymphes, luy dit-il, d'où viens-tu de chasser ?
Quels monts t'ont aujourd'huy loin de moy re-
tenuë ?

Calisto par respect se leve, le saluë.
Et prenant pour faveur son regard adoucy ;
Quel destin fortuné vous a conduite icy,
Vous, ma Divinité que j'honore & que j'aime
Plus qu'aucun autre Dieu, plus que Jupiter même ?
Ouy, mon bonheur, dit-elle, est tout en vostre
appuy,

Qu'il m'entende s'il veut, je vous prefere à luy.

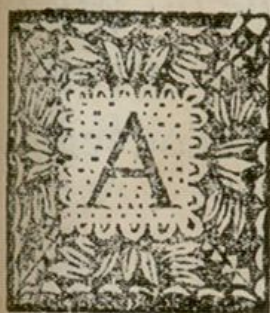
Jupiter souriant de l'heureux stratagème
Est charmé de s'oüir preferer à soy-mesme,
Et par mille baisers tâche à luy témoigner
Que si son cœur luy plaist, elle a sçeu le gagner,

Sans l'erreur qui l'abuse elle pourroit connoître
 Qu'ils sôt plus empressez qu'ils ne le devroient être
 Et qu'à quelque tendresse où s'abandonne un cœur
 Une Fille toujours basse avec moins d'ardeur ;
 Mais pour n'y trouver rien que sa pudeur con-
 Il suffit qu'elle voit l'Image de Diane. (dame,
 Ses yeux brillent de joye, & luy voulant conter,
 Sur quels costaux la chasse avoit sceu l'arrester,
 Jupiter l'en empesche, & plein d'impatience
 Par ses embrassemens la contraint au silence.
 Il va jusques au crime, & c'est dans ce moment
 Qu'ou paroïssoit Diane elle trouve un Amant.
 Sa surprise & sa honte égalent sa colere,
 Elle resiste autant que son sexe peut faire,
 Et si Junon eust veu ce qu'osa son grand cœur,
 Elle se fust vangée avec moins de rigueur ;
 Mais contre Jupiter que peut dans ce rencontre
 L'obstacle languissant des fureurs qu'elle montre
 Et si mesme les Dieux sont contraints de ceder,
 Qu'est-ce que d'une Fille il doit apprehender ?
 Il vainc sa resistance, & fier de sa victoire
 Va riant dans le Ciel s'applaudir de sa gloire,
 Tandis qu'abandonnée à ses tristes regrets
 La Nymphe avec horreur regarde les forests.
 Si jadis leur séjour fit toutes ses delices,
 Du malheur qu'elle pleure elle les croit cōplices
 Et son empressement à sortir de ce bois
 Luy fait presque oublier son arc & son carquois.

CALISTO

CHANGE'E EN OVRSE,

FABLE XI.



Péine elle montoit par un chemin
qui coupe

Que Diane paroist au milieu de sa
Troupe,

Qui fiere de trois Cerfs abatus sous
ses dards

Alloit du Mont Menale essuyer les hazards.
La Déesse la voit, & n'aimant rien tant qu'elle,
Du geste & de la voix elle mesme l'appelle ;
Calisto se retire, & veut d'abord douter
Si Diane est Diane, & n'est point Jupiter ;
Mais ayant reconnu les Nymphes de sa suite,
Son esprit se rassure, & renonce à la fuite,
Et sans plus redouter les embuches du Dieu,
Elle augmente leur nombre, & se mesle au milieu.
Ah, qu'il est malaisé qu'où la honte nous presse
Le trouble du dedans au dehors ne paroisse !

136 LES METAMORPHOSES

Dans la vive douleur qu'elle traîne en tous lieux,
L'infortunée à peine ose lever les yeux.

Ce n'est plus cette Nymphe aussi prompte que
fiere

Qui devançoit la troupe & marchoit la premiere,
Ou qui raillant toujours sur quelque nouveauté,
Pour divertir Diane alloit à son costé.

Ce n'est plus cette humeur qui ne cherchoit qu'à
plaire,

Quoy qui s'offre à conter son chagrin la fait taire,
Sa rougeur, ses soupirs, & ses tristes hélas
Marquent de jour en jour ce qu'elle ne dit pas,
Et par mille accidents qu'envain elle surmonte,
Toute autre qu'une Vierge eust découvert sa
honte ;

Mais si de la Déesse elle ébloüit les yeux,
Ses Nymphes ont l'esprit défiant, curieux,
Et l'on tient que bientôt sa traînante foiblesse
Leur fit par ses langueurs soupçonner sa grossesse.

Déjà de son malheur le terme s'avancant
De la neufvième Lune atteignoit le Croissant,
Quand contre le Soleil cherchant le frais de
l'ombre,

Diane avec sa troupe entra dans un bois sombre,
Où d'un petit ruisseau le Cristal transparent
Sur un menu gravier couloit en murmurant.

Elle admire du lieu la beauté sans seconde,
En goust la fraîcheur, lave ses pieds dans l'onde,

Et la voyant si claire, & jettant l'œil par tout ;
J'ay commencé, dit-elle, allons jusques au bout,
Et pour mieux repousser la chaleur qui nous
brûle,
N'ayant point de témoins, n'ayons point de scrupule,
Jouïssons des douceurs de nous baigner icy,
Chaque Nymphé à ces mots n'a plus d'autre
soucy,
Se deshabilie en haste, & s'empresse à luy plaire.
La seule Calisto pâlit, rougit, differe,
Et comme elle cherchoit toujours à reculer,
Ses Compagnes enfin la viennent dépoüiller.
Leur malice la perd ; à peine est-elle nuë,
Que malgré tous ses soins sa disgrâce est connue.
Elle a beau se cacher le ventre de ses mains,
Les soupçons qu'on avoit ne sont plus incertains,
Diane voit sa honte, & d'un regard severé,
Fuy, dit-elle, impudique, évite ma colere,
Et prens garde sur tout après ta lâcheté
A ne pas de ces eaux souïller la pureté.
La Nymphé à ce reproche & cōfuse & troublée
S'éloigne toute en pleurs de la chaste Assemblée,
Et se livrant entiere aux plus vives douleurs,
Attend en soupirant la fin de ses malheurs.
Ils ne se bornent pas au couroux de Diane ;
De plus grands doivent suivre, & Junon l'y con-
damne.

Elle avoit dès l'abord par ses soupçons jaloux
 Connu la trahison de son perfide Epoux,
 Et ne s'estoit contrainte à garder le silence
 Que pour trouver un temps plus propre à sa van-
 geance,

Le moment est venu, l'arrest en est donné,
 Du crime qui l'irrite Arcas est déjà né,
 Et cet Enfant pour elle est un surcroist de rage
 Qui pousse enfin sa haine à tout mettre en usage.

Quoy, dit-elle en roulant un regard furieux,
 Le lâche étalera son parjure à mes yeux ?
 Il ne manquoit donc plus à ma douleur profonde
 Que de voir aujourd'huy l'Adultere seconde,
 Et le traistre a voulu pour croistre mon tour-
 ment,

Que ma honte éclatast par son accouchement ?
 C'est trop, tu le payeras, importune Rivale,
 Et puisqu'à Junon mesme un fol amour t'égale,
 Je sçauray t'arracher ces perfides attraits
 Qui te rendent si vaine, & qui font que tu plais

En achevant ces mots, la jalouse Déesse
 Se livre aveuglément au couroux qui la presse,
 La prend par les cheveux, & sur un si beau corps,
 La renversant par terre, assouvist ses transports.
 Envain à la fléchir la Nymphé ose pretendre,
 Elle n'a pour recours que des bras à luy tendre,
 Et ces bras qui tendus auroient pû l'adoucir,
 Sous un poil herissé commencent à noircir.

Ses doigts changent de forme , & leur blancheur
s'efface ,

De grands ongles crochus paroissent en leur
place ,

Et ses mains se courbant ne servent plus de lors
Que pour fouler la terre , & soutenir son corps.

Sa bouche qui charmoit , cette bouche admi-
rable

Que Jupiter luy-mesme a trouvée adorable ,

De son hideux destin suivant l'indigne loy ,

Se fend d'une maniere à donner de l'effroy.

Encor si dans l'ennuy dont son ame est atteinte

On luy vouloit souffrir l'usage de la plainte ;

Mais de peur qu'à l'entendre on n'en gouste
l'appas ,

C'est un soulagement qu'on ne luy permet pas.

Sa parole autrefois si douce & si charmante

N'est plus qu'une voix rauque , affreuse , mena-
çante ,

Et dans ce changement loin d'attendrir un cœur ,

Tout ce qu'elle croit dire est un son qui fait peur.

Ah, quel bonheur pour elle en ce malheur ex-
trême

Si le corps se changeant changeoit l'ame de
mesme !

C'est par là que ses maux sont sans comparaison ,

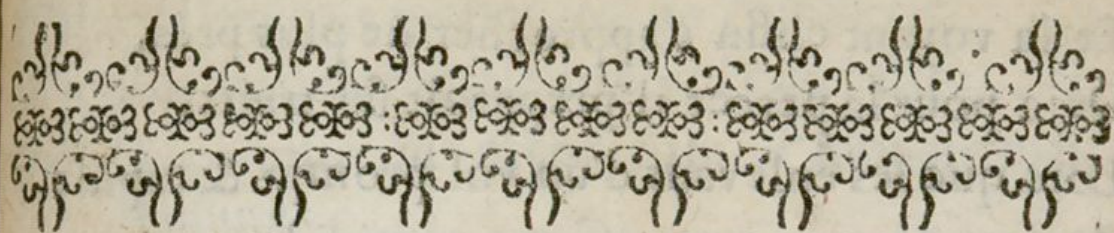
Elle est Beste, elle est Ourse, & garde sa raison.

Envain à s'oublier son esprit s'évertuë ,

Sa propre connoissance & l'accable & la tuë ,

De longs gemissemens témoins de ses douleurs,
Peignent à Jupiter l'excez de ses malheurs,
Et les voyant payez de tant d'ingratitude,
C'est pour elle sans doute une peine bien rude
Que mesme elle ne puisse en ce funeste estat
Jouir de la douceur de le nommer ingrat.
Hélas ! combien de fois d'une course legere
N'osant passer la nuit dans un bois solitaire,
A-t'elle en soupirant erré jusqu'au matin
Ou devant son Palais, ou dans un champ voisin ?
Combien de fois les Chiens ont-ils sceu la contraindre
A fuir par des Rochers où tout estoit à craindre,
Et quoy que Chasseresse, avec quelles frayeurs
A-t'elle au son du cor évité les Chasseurs ?
Souvent mesme à l'aspect d'une Beste sauvage
Une soudaine horreur luy glace le courage,
Elle croit que ses dents en veulent à ses jours,
Et toute Ourse qu'elle est, elle s'enfuit des Ours.
Qu'un Loup sur quelque mont se presente à sa
veuë,
Elle craint sans songer ce qu'elle est devenuë,
Et qu'au destin des Loups son Pere estant réduit,
C'est peut-estre en fuyant Lycaon qu'elle fuit.





CALISTO ET ARCAS

CHANGEZ EN ASTRES,

FABLE XII.



Ependant le temps coule, & cette
Infortunée

Sçait qu'Arcas est entré dans sa
quinzième année.

Ce Fils qui sort du sang & des
Dieux & des Rois,

Comme elle, aime la chasse, & se plaît dans les
bois.

Un jour que de ses rets dans cette ardeur
boüillante

Il avoit entouré la forest d'Erymante,

Après qu'en cent endroits il a porté ses pas,

Il rencontre sa Mere, & ne la connoit pas.

Elle pour qui sa veuë a de sensibles charmes,

S'arreste en le voyant, laisse couler des larmes,

Et d'un fixe regard à son amour permis,

Tâche à luy témoigner qu'elle regarde un Fils.

Arcas qui tient suspect ce regard immobile,

A peur, recule, songe à chercher un azyle,

Et la voyant enfin s'approcher de plus près,
 Déjà pour la percer il préparoit ses traits,
 Lors que les enlevant d'un vol prompt & rapide
 Jupiter détourna cet affreux parricide,
 Et du séjour des Cieux honorant leurs destins,
 Les changea l'un & l'autre en deux Astres voisins.

C'est lors que de Junon la rage est sans égale,
 Elle voit les honneurs qu'on rend à sa Rivale,
 Et si son lâche Epoux la force à les souffrir,
 Du moins elle voudroit les pouvoir amoindrir.
 Ainsi sans balancer elle descend sur l'heure
 Où l'aimable Thetis, où l'Océan demeure,
 Eux qui par leur auguste & venerable aspect,
 Aux Dieux mesmes souvent impriment du respect.

Ils vont au devant d'elle, & comme ils sont en
 peine

De se voir éclaircis du sujet qui l'amene ;
 Ne vous étonnez point si la Reyne des Cieux
 Abandonne son Trône, & paroist en ces lieux,
 Dit-elle, sur mon front vous lisez ma disgrâce,
 Que puis-je faire au Ciel ? une autre y tient ma
 place,

Vous en ferez témoins, & je veux que pour
 moy

Vous ne gardiez jamais ny tendresse ny foy,
 Si quand l'obscur nuict aura tendu ses voiles,
 Vous ne voyez là haut deux nouvelles Etoiles

Briller à l'endroit mesme, où du Pole agité
Le moins spacieux cercle atteint l'extrémité.
C'est-là comme on prend soin d'adoucir mes
blessures,

Chaque jour on entasse injures sur injures,
Qui craindra désormais le couroux de Junon ?
Qui voudra seulement en respecter le nom ?
Mes efforts impuissants ne vont qu'à me détruire,
Seule de tous les Dieux je sers quand je veux
nuire,

Et quelques fiers Objets qui me puissent trahir,
Pour les voir triompher, je n'ay qu'à les haïr.

O que d'un beau succez ma vengeance est suivie!
Qu'a pouvoir qu'on me laisse on doit porter
envie !

J'empesche Calisto d'estre femme, & je fais
Qu'au Ciel comme Déesse elle éclate à jamais:
Voilà, voilà dequoy mes fureurs sont capables,
Voilà comme j'ay droit de punir les coupables,
Pourquoy borner sa gloire, & ne luy rendre pas
Et sa premiere forme, & ses premiers appas ?
C'est le moins qu'à son feu doive mon Infidelle,
Il l'a fait pour Io, qu'il le fasse pour elle,
Et ne permette pas que ses cheres amours
Conservent aucun trait qui soit commun aux
Ours.

Mais plutôt il devroit, pour mieux prouver sa
flame,

Et me repudier, & la prendre pour femme,

Lycion, quoy que loup, luy feroit d'appuy,
Et feroit un Beupere assez digne de luy.

O vous, qui pristes soin d'élever mon enfance,
Si vostre amour pour moy partage mon offence,
Donnez-m'en quelque marque, & faites que vos
eaux

Refusent leur retraite à ces Astres nouveaux.
Ils n'ont acquis le Ciel que par un adulateur,
Et vous approuveriez l'affront qu'on m'ose faire,
Si quand le jour paroist, vous pouviez endurer
Que chez vous une Infame osa se retirer.





L'AVANTURE
DV CORBEAU,
FABLE XIII.



'Ocean & Thetis accorderent sans
peine

Ce qui lors de Junon put conten-
ter la haine,

Elle en fut soulagée, & l'œil
moins furieux.

Dans son char à loisir remonta dans les Cieux.

Les Paons qui le traïsnoient, de leur nouveau plu-
mage

Faisoient lors avec pompe un superbe étalage,

Et n'étoient pas moins fiers des dépouilles d'Ar-
gus,

Que jadis le Corbeau resta triste & confus,

Quand par un châtiment aussi prompt que severe
Sa noirceur le punit de n'avoir pû se taire.

En effet autrefois il n'estoit point d'Oyseau
Qu'on ne vist en beauté rendre hommage au Cor-
beau,

Sa blancheur effaçoit tout l'éclat que déploye
Le plumage charmant & du Cygne & de l'Oye,
Et ce que la Colombe en fait voir aujourd'huy
N'est qu'un foible crayon de ce qui fut en luy.
Sa langue fit sa perte, il n'en put estre maistre,
Afin de tout redire, il vouloit tout connoistre,
Et la maligne ardeur qu'il en fit toujours voir
Fut cause qu'à la fin de blanc il devint noir.

Entre mille Beutez qu'offroit la Theffalie
L'aimable Coronis fut la plus accomplie ;
Aussi Phœbus luy mesme aux yeux de cent té-
moins.

Fit souvent vanité de luy rendre des soins,
Et tant qu'elle fut chaste, ou du moins qu'il put
croire

Qu'aucune lâcheté n'avoit terny sa gloire,
Sa passion pour elle eut tous les agréments
Qui puissent affermir le bonheur des Amants.
Coronis estoit femme, & le sexe est volage.
De ses faveurs un autre obtint l'heureux partage,
Et cette trahison fut connuë au Corbeau
Qu'avoit choisy Phœbus pour estre son Oyseau.
Dans la demangeaison d'en avertir son Maistre,
Il n'examine point quels maux en peuvēt naistre,
Et qu'ou l'on se tient seur de n'estre point trahy,
Cui détrompe un Amant en est bientost haï.
Il prend son vol en haste, & trouve la Corneille,
Qui d'une diligence à la sienne pareille,

Exprés à ses costez s'estant mise à voler,
Tâche sur son voyage à le faire parler.
Ayant sçeu son dessein ; si tu m'en crois, dit-elle,
Ne va point plus avant, & quitte ce faux zele,
Il ne te produira que des sujets d'ennuis,
Tu sçais ce que je fus, voy ce qu'enfin je suis.
Si dans tous mes honneurs une autre a pris ma
place,
Ma fidelité seule a causé ma disgrace,
Du rang que je tenois m'a sceu précipiter,
Et tu sçauras comment si tu veux m'écouter.





CORONIS

CHANGE'E EN CORNEILLE,

FABLE XIV.



Our prix des traits fournis au
maître du Tonnerre

Lors qu'il eut des Geants à sou-
tenir la guerre ,

Vulcain luy demanda que malgré
les jaloux ,

De la belle Minerve il se pût voir l'Epoux.

Jupiter de son feu blâme la folle audace,

Mais le ferment du Stix le gésne & l'embarasse,

Ainsi tout ce qu'il peut c'est d'enhardir Pallas

A rejeter des vœux qui ne luy plaisoient pas,

L'impatient Vulcain que ce mépris offence

Veut contre ses refus user de violence ,

Et de ses longs efforts , quoy que vains & sans
fruit ,

Par la terre souillée Ericton est produit.

Quelle difformité ! cet **Enfant** né sans **Mere**
A des pieds de **Serpent** qui font fremir son **Pere**,
Vulcain fuit, & **Pallas**, toute chaste qu'elle est,
Croit à cacher ce **Monstre** avoir quelque **intereft**.
De peur qu'il ne soit **veu**, sans prendre un plus
long terme,

Dans un **coffret** d'**Osier** elle-mesme l'enferme,
Et dans l'**Attique**, où lors **Cecrops** donnoit la
loy,

Le confie en **depost** aux **Filles** de ce **Roy**,
Mais à condition qu'à ses **ordres** **fidelles**
Un **desir** **curieux** ne pourra rien sur elles,
Et que toutes auront l'**esprit** assez **discret**
Pour garder ce **depost** sans en voir le **secret**.

Sous les **fueilles** d'un **Orme**, où 'avois sçeu me
taire,

J'observois quelle **suite** auroit tout ce **mystere**,
Et je vis que **Pandrose** & la **timide** **Herse**
Respectoient le **coffret** qu'on leur avoit **laissé**.

Mais l'**imprudente** **Aglaure**, un peu moins **scrupuleuse**,

Suit en le **découvrant** son **humeur** **curieuse**,
Et sans s'**inquieter** de ce qu'on luy **défend**.
Force ses **Sœurs** à voir ce **monstrueux** **Enfant**.

J'en avertis **Pallas**, & pour **prix** de mon **zele**
J'ay la **honte** de voir qu'on m'**oste** d'**auprès** d'elle,
Qu'on m'**interdit** sa **garde**, & que dans cet **employ**
Le **Hibou** par son **choix** est mis au lieu de moy.

Ma peine te fait voir dans quels perils nous jette
L'effor precipité d'une langue indiscrete,

Et doit par mon exemple apprendre desormais
A tout voir, tout entendre, & ne parler jamais.

Peut-estre croiras-tu qu'une importune adresse
M'acquitt jadis l'honneur de servir la Déesse,
Et que pour obtenir le rang que je n'ay plus
Mes brigues eurent l'art de vaincre ses refus?
Non, de son seul panchant l'agrément volontaire
Me fit mettre à sa suite & luy devenir chere,
Et malgré son couroux, si tu la veux presser,
Elle-mesme dira ce que j'ose avancer.

Aussi n'avois-je pas la naissance si basse
Que je n'eusse aucun droit d'esperer cette place,
Et toute la Phocide au besoin fera foy
Qu'avant mon changement j'estois Fille de Roy.
L'illustre Coronée alois en estoit maistre,
Et ce fut de son sang que le Ciel me fit naistre.
Avec la Coronis qui trahit Apollon
J'eus commun l'heur de plaire aussi bien que le
nom.

Si ses charmes font bruit, j'eus celuy d'estre belle,
On soupira pour moy comme on brûle pour elle,
Et le flatteur espoir de ma possession

Des Princes les plus fiers borna l'ambition.

Mais las! quoy qu'à leurs vœux je restasse insen-
sible,

Cette beauté pour moy fut un tresor nuisible.

Un jour que resoluë à ne jamais aimer
Je marchois à pas lents sur le bord de la mer,
Comme encor aujourd'huy, dans un destin si rude,
Tout Oyseau que je suis, j'en garde l'habitude,
Le Dieu des eaux me vit, & mon malheur voulut
Qu'il trouva dans mes traits quelque éclat qui
luy plût.

Il m'aborde, il me parle, il languit, il soupire,
Me promet sur son cœur un souverain empire,
Et voyant qu'il perd temps, enfin il se résout
A faire agir la force & se servir de tout.
Je fuis, il suit, je cours, il avance, & ma fuite
Ne pouvant égaler l'ardeur de sa poursuite,
Preste à voir ses efforts des miens victorieux
J'implore le secours des hommes & des Dieux:
Lors au milieu de l'air je voy Pallas qui brille,
Elle est Fille, elle prend l'intérêt d'une Fille,
Et ne sçauroit souffrir l'indigne lâcheté
Qui veut porter atteinte à ma pudicité.
Avec un cry plaintif je tens les bras vers elle,
Mes bras prennent soudain une forme nouvelle,
Et d'un plumage noir à l'entour revestus
Semblent déjà prester une ayde à mes refus.
Pour estre plus legere à courir sur le sable
Je tâche à rejeter la robe qui m'accable,
Et cette robe mesme enfoncée en ma peau,
N'est plus qu'un ornement propre pour un Oy-
seau,

En vain dans l'adouleur dont le coup m'assassine
Je veux lever les mains pour fraper ma poitrine,
Le Ciel a mis obstacle au malheur que je crains,
Tout est couvert de plume, & je n'ay plus de
mains.

Je cours, mais de mes pieds la vifteffe incroyable
N'a plus rien en courant qui les attache au sable,
Je m'éleve sur terre, & d'un esprit content
Je vay joindre dans l'air Minerve qui m'attend.
Ma chafleté luy plaift, je fuis mise à fa fuite;
Mais que m'a pû servir cette fage conduite,
Si par le plus noir crime, après cent lâchetez,
Une autre a les honneurs que j'avois meritez?





NYCTIMENE

CHANGE'E EN HYBOV,

FABLE XV.



Ourrois-tu n'avoir point appris l'hor-
rible inceste

Qui soüilla Nyctimene, & que cha-
cun déteste ?

Lesbos, ce lieu fameux dont Nyctée estoit Roy,
Ne s'en peut mesme encor souvenir sans effroy.

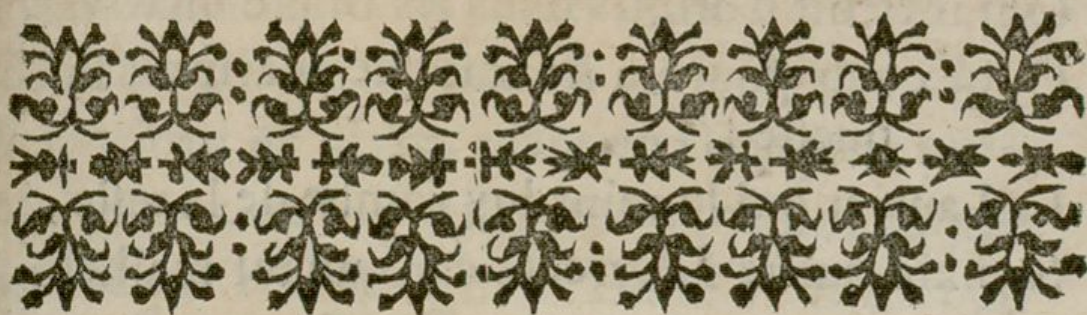
Nyctimene sa Fille eut l'ame assez coupable
Pour brûler d'une ardeur affreuse, abominable,
Et vouloit lâchement, par d'infames plaisirs,
Dans le liét de son Pere assouvir ses desirs.

Le châtiment est prompt si la faute fut prompte,
Elle devient Hybou, c'est sa peine & sa honte,
Mais la forme d'Oyseau qui change tout son
corps,

Ne scauroit dans son ame étoufer ses remords.

C'est en vain qu'elle veut bannir de sa pensée
L'incestueuse ardeur dont elle fut pressée,
Un reproche eternal de ce honteux amour
Luy fait fuir la lumiere, & detester le jour,
Et dès qu'elle paroist dans l'air ou sur la terre,
Tous les autres Oyseaux luy declarent la guerre.
Cependant ce Hybou, dont aucun ne fait cas,
Parce qu'il sçait se taire, est aimé de Pallas.





NAISSANCE

D'ÆSCVLAPE,

FABLE XVI.



Instruite à ses dépens la Corneille
eut beau dire

Le Corbeau l'écouta, mais il n'en
fit que rire,

Et d'un ton dédaigneux ; Ah qu'il
fait beau te voir

Me détourner, dit-il, de faire mon devoir !

Va babiller ailleurs, ta remontrance est vaine,

Et pour tes sots avis puisse croître ta peine ;

Des affaires d'autrui ne te mesle jamais,

J'ay vécu, je suis sage, & sçay ce que je fais.

A ces mots, sans vouloir l'entendre davantage,

Enflé de sa faveur il poursuit son voyage,

Et decouvrir à Phœbus l'emportement fatal
Qui mettoit Coronis dans les bras d'un Rival.
Quel coup pour un Amant que charmoit sa conquête !

Le Laurier qui le ceint luy tombe de la teste,
Sa main quitte sa Lyre, & dans un tel malheur
Il est longtemps sans voix, sans force & sans couleur.

Coronis infidelle est un sujet de rage
Dont fremit sa raison, dont tremble son courage,
Il en suit les transports, & sans rien consulter
Il tend l'arc que jamais il n'oublie à porter.
Il tire, & de ses dards l'atteinte inévitable
De ce parjure Objet ouvre le sein coupable,
Ce beau sein dont cent fois les charmes trop
puissants

Avoient assuietty sa raison & ses sens.
L'infortunée amante à sa douleur succombe,
Elle pousse un long cry, pâlit, chancelle, tombe,
Et s'arrachant le fer qui luy perce le flanc,
Sur elle à gros boüillons voit couler son beau
sang.

D'un ton plein de langueur, je l'avoueray, dit-elle,
Tu pouvois, Apollon, punir une infidelle,
Je ne murmure point de ta severité,
Ton couroux est trop juste, & j'ay tout merité,
Mais au moins tu devois suspendre ta vangeance,
Espargner un Enfant que perd ta violence,

Qui

Qui petit par ma peine, & trop infortuné
 Prévenant son destin meurt avant qu'il soit né.
 C'est ton Fils, tu le sçais, & malgré ta colere
 Il meritoit de vivre, ayant un Dieu pour pere.
 Mais las ! c'eust esté trop, si me privant du jour
 La Parque eust épargné ce fruit de ton amour.
 Sois content, je la sens qui selon ton envie
 Par une seule mort tranche une double vie.

Elle parle, & son sang qui s'écoule toujours,
 Achevant de sortir, borne ses tristes jours,
 Et la froide pâleur qui de son corps s'empare
 Semble haster de fuir l'ame qui s'en separe.

C'est alors, mais trop tard, que l'Amant af-
 fligé

Se repent mille fois de s'estre trop vangé.
 Il se hait d'avoir crû sa Maistresse volage,
 D'avoir trop écouté les conseils de sa rage,
 Et deteste l'Oyseau, dont le fatal rapport
 D'un Objet si charmant vient de causer la mort.
 Il accuse sa main d'estre sa meurtriere,
 Privé d'elle, il voudroit ne voir plus la lumiere,
 Et dans ce vif remords, ses flèches & ses dards
 Ne peuvent sans sa haine attirer ses regards.
 Il les tourne en tremblant sur l'Objet de sa flamme,
 Tâche dans son beau corps à rappeler son ame,
 L'embrasse, le réchaufe, & fait un long effort
 Pour vaincre en sa faveur les Destins & la Mort.

158 LES METAMORPHOSES

Mais envain à ces soins son amour le rappelle,
 Les secrets de son Art ne peuvent rien pour elle,
 Sa belle ame est partie, & pour un corps si cher
 On prepare déjà les honneurs du bucher.
 A tout son desespoir c'est là qu'il s'abandonne,
 Son front pâlit d'horreur quand son cœur en frissonne,

Et si les Dieux avoient la liberté des pleurs,
 Ses larmes en coulant marqueroient ses douleurs.
 A voir qu'il est luy mesme autheur de sa ruine,
 De longs gemissements sortent de sa poitrine,
 L'air par tout en resonance, & ses lugubres cris
 Rendent un son perçant dont chacun est surpris.
 Au sifflement aigu que le maillet exprime
 Quand il tombe de haut sur la jeune Victime,
 La Mere qui regarde immoler son cher Fruit
 Nous fait au lieu de pleurs entendre un pareil bruit.

Il ne peut toutefois oublier de luy rendre
 Les funestes devoirs qu'elle a lieu d'en attendre,
 Et sa main dont le coup a causé ses malheurs
 Répand sur ce cher corps des parfums & des fleurs.

De son dernier amour ce tendre témoignage
 Luy fait naistre l'ardeur d'en conserver un gage,
 De l'oster à la flame, & se rendre l'appuy
 Du pretieux Enfant qu'elle a conçu de luy.
 Du ventre de sa Mere il l'arrache, il le tire;
 Le presse entre ses bras, le regarde, l'admire,

Puis l'appelle Æsculape, & sous ce fameux nom
Le confie à nourrir au Centaure Chiron.

Le Corbeau qui croyoit avoir servy son Maistre,
Parmy les Oyseaux blancs n'a plus droit de paroistre,

Et le plumage noir qu'il prend au mesme instant
Est un prix bien contraire à celuy qu'il attend.





O CYROE

CHANGE'E EN IVMENT,

FABLE XVII.



Ependant le Centaure en qui le
Ciel assemble

La Nature de l'Homme & du
Cheval ensemble,

Glorieux du depost qu'on com-
met à sa foy

Se console du soin par l'honneur de l'employ.

Sa Fille Ocyroé, cette Fille si chere

Qui née aux bords d'un Fleuve eut Chariclo pour
Mere,

D'un zele tout ardent partage avec Chiron

La gloire d'élever ce divin Nourrison.

C'est peu que de son Pere égalant la science
Elle ait des plus beaux Arts acquis la connois-
sance ,

Et puisse approfondir par un rare talent
Ce que la Medecine a de plus excellent.
Son sçavoir qui s'étend jusqu'aux choses futures
Luy fait percer des Temps les tenebres obscu-
res ,

Lire dans l'Avenir , & malgré le Destin,
Avant que rien commence, en dévoiler la fin.

Un jour que ressentant cette fureur divine
Dont le Dieu qui l'agite échauffe sa poitrine,
Les yeux tous égarez & les cheveux épars
Sur le jeune *Æsculape* elle tint ses regards;
O merveilleux enfant , digne fils de ton Pere,
Qui dois à l'Univers estre si salutaire ,
Dit-elle, haste toy de croistre , & de remplir
Le Destin surprenant qui te doit ennoblir.
Souvent, prests à se voir la lumière ravie ,
Les Mourants te dévront une nouvelle vie,
Et ton Art s'étendant jusques dessus les Morts,
Tu pourras rappeler les ames dans les corps ;
Mais si cette vertu ne t'est point interdite,
Si tu la fais paroistre en faveur d'*Hyppolite* ,
Ton Ayeul *Jupiter* te ravira les droits
De faire ce miracle une seconde fois.
Accablé de son foudre, & percé de la flamme,
De Dieu, tu deviendras un simple corps sans ame,

Et fait Dieu de nouveau soudain apres ta mort,
Tu verras par deux fois renouveler ton fort.

Et vous, mon Pere, vous qu'une essence im-
mortelle

Comme Fils de Saturne au sort des Dieux appelle
Et qui né pour survivre à la suite des ans,
Devez voir tour à tour tous les Siecles presens;
Par un ordre eternel que rien ne peut enfreindre
De cette gloire un jour vous aurez à vous plain-
dre,

Et souhaiterez perdre, à force de souffrir,
Le privilege heureux de ne pouvoir mourir.
Un dard que d'un Serpent teindra le sang funeste
Vous tombant sur le pied gastera tout le reste,
Et de ce noir poison la penetrante ardeur
Ayant brûlé le corps entreprendra le cœur.
Ce feu s'étant neuf jours renfermé dans vos
veines,

Les Dieux seront touchez de l'excez de vos pei-
nes,

Vous deviendrez mortel, & par un prompt se-
cours,

La Parque tranchera la trame de vos jours.

Ocyroé sans doute auroit eu peine à taire
Quels honneurs le Destin reservoit à son Pere,
Et qu'en Astre changé, cessant d'estre Chiron,
Du Sagittaire au Ciel il porteroit le nom;
Mais preste à s'expliquer, son transport qui re-
double,

Tient ses sens tout à coup saisis d'un si grand
trouble ,

Que dans l'effroy des maux dont tout son cœur
s'émeut ,

Soupirer & gémir est tout ce qu'elle peut.

Enfin s'abandonnant à sa fureur nouvelle ,

Les yeux baignez de pleurs , j'ay trop parlé , dit-
elle ,

Le Ciel que j'ay toujours éprouvé si benin

Prévient pour m'en punir les ordres du Destin.

Si j'eus de ses secrets la science en partage ,

Il ne m'est point permis de parler davantage

D'en trahir le mystere, & déjà je prévois

Qu'on va me retrancher l'usage de la voix.

Ah, si je ne pouvois me forcer au silence ,

Pourquoy de l'avenir ay-je eu la connoissance ?

Ce que l'art de prédire a de plus glorieux

Valoit-il m'attirer la colere des Dieux ?

C'en est fait , contre moy je sens qu'elle s'en-
flame ,

Pour devenir Jument je cesse d'estre Femme ,

L'herbe seule me plaist, je songe à m'en nourrir ,

Et déjà par les Champs je brûle de courir.

Le poil qui sur mon corps a commencé de naî-
tre ,

Me fait mieux ressembler à l'Autheur de mon
Estre.

Mais d'où me vient par tout ce changement fa-
tal ?

Mon Père homme à demy n'est qu'à moitié Che-
val,

Et du moins comme luy, si mon sort luy ressem-
ble,

Je devrois demeurer & l'un & l'autre ensemble,
Moitié Fille toujours, mais quel suplice, hélas!

Que me voir tout entiere.... Elle n'acheva pas,
Mefme les derniers mots qu'elle crût faire enten-
dre

Furent un son confus que l'on ne pût cōprendre.

Ce n'estoit point encor la voix d'une Jument,

C'estoit la contrefaire en son hannissement,

Mais elle eut beau combattre un sort si déplora-
ble,

Ce faut hannissement fut bientost veritable.

Envain sa teste en bas refiste à se pancher,

Ses mains ne peuvent plus luy servir qu'à mar-
cher.

Ses doigts qui se joignants l'un à l'autre s'atta-
chent,

Sous leurs ongles accrus se resserrent, se ca-
chent,

Ce n'est plus qu'une corne en quoy tout est chan-
gé,

Sa bouche s'élargit, son corps est allongé.

Tout ce qui de sa robe ondoyoit en arriere

Luy formant une queuë en devient la matiere,

Et ses cheveux flotants, sur son col relâchez,

N'y sont plus que des crins à la droite attachez.

D'elle ainsi tout à coup le fier Destin se vange,
Aussi bien que sa voix son visage se change,
Et perdant iusqu'au nom dans un malheur si
grand,
Evippe à l'avenir est celui qu'elle prend.





B A T T V S

CHANGE' EN PIERRE

de Touche,

FABLE XVIII.



Ar ce fatal revers Chiron se sentir
pere, [amere,
Il eut de sa disgrâce une douleur
Mais envain d'Apollon implorant
le secours

Il crut que de ses maux il borneroit le cours.
L'ordre est de Jupiter, & des ordres semblables,
Quoy qui puisse arriver, demeurent immuables.
Les Dieux n'y peuvent rien, & quand à les chan-
ger

Par leurs soumissions ils pourroient l'obliger,
Apollon n'estoit pas estat de pretendre
Que quoy qu'il olast dire, on le voulust entendre.

Des Cyclopes défaits Iupiter irrité
L'avoit privé des droits de la divinité,
Et dans la Thessalie ayant cherché retraite,
Chassé, banny du Ciel, il servoit chez Admette.
Là choisissant toujours les plus rians côteaux,
En habit de Berger il gardoit ses troupeaux.
Quelque rameau tiré d'un Olivier sauvage
Luy servant de houïete estoit son équipage,
Et comme il sceut toujours s'accommoder au
temps,

Sa flute & ses amours faisoïent ses passetemps. [sée
Un jour que quelque Nymphé occupant sa pen-
Dans ses douces chansons estoit interessée,
La charmante langueur de ses divins accens
Mit si bien sa raison du party de ses sens,
Qu'avant qu'il y songeast, les Vaches delaissées
Dans les vallons de Pyle estoient déjà passées.
Mercure qu'au larcin on vit toujours pancher
Les poussant vers un bois tâche à les y cacher.
Barrus, un vieux Pasteur, qui dans cette vallée
Gardoit depuis longtemps les haras de Nelée,
Quoy qu'il n'eust observé son larcin que de loin,
Estoit pour l'en convaincre un d'agereux témoin,
Mercure l'apprehende, & mettant en usage
Tout ce qui peut gagner un homme de son âge,
Il l'embrasse, caresse, & d'un ton tendre & doux;
Si touchant ces troupeaux quelqu'un s'adresse à
vous,

Feignez de n'en avoir aucune connoissance,

Luy dit-il, cette grace aura sa recompense;

Sur tout ce qu'en ce bois je viens de détourner

J'ay choisi cette Vache, & vous la veux donner.

Battus n'avoit rien veu de plus beau sur la terre,

Il l'accepte, & du doigt luy montrant une Pierre

Plûtost que l'on m'oblige à te manquer de foy,

Cette Pierre, dit-il, parlera contre toy.

Une chaleur si prompte est suspecte à Mercure,

Il s'éloigne, & revient sous une autre figure,

Et déguisant sa voix ; tire-moy de soucy,

N'as-tu point veu passer mes Vaches par icy,

Dit-il ? si du Larron j'ay par toy quelque indice,

Je t'offre avec un Bœuf ma plus belle Genisse.

De ce prix redoublé Battus goustant l'appas,

Tout à l'heure, dit-il, je les oyois là-bas,

Elles ont demeuré long-temps dans ces Campagnes,

Fay le tour de ce bois qui couvre ces Montagnes,

Ce lieu plus qu'aucun autre est propre à les cacher,

En effet c'estoit là qu'il les falloit chercher.

Mercure se découvre ; & c'est là le silence

Dit-il, dont tu me viens de donner l'assurance,

Tu m'as déjà trahy, parjure, & sur ta foy

Je croiray qu'un Rocher est plus muet que toy?

Là pour ne craindre plus qu'il ose ouvrir la bouche,

Il le transforme en Pierre, & la nomme, de Touche,

Elle tient de Battus à l'égard des métaux, [faux.

Et montre en les touchant tout ce qu'ils ont de

Quoy que la verité par là soit affermie,

Ce luy doit toujours estre un genre d'infamie,

Puis qu'enfin cette Pierre avoit peu mérité

D'estre le souvenir d'une infidélité.





M E R C U R E

AMOVREUX D'HERSE,

FABLE XIX.



Impatient Mereure apres cette van-
geance

Quitte les Champs de Pyle, & vers
le Ciel s'elance,

Mais avant qu'y rentrer, un desir
curieux

L'engage sur l'Attique à détourner les yeux.

Athenes, cette ville à Minerve si chere,

Est sur tout autre lieu celuy qu'il considere.

Ce jour là par hazard, dans un Temple fameux

Le peuple à la Déesse alloit offrir ses vœux.

Chaque Fille à l'envi pour honorer la Feste

Portoit selon l'usage un panier sur sa teste,

Qui couronné de fleurs en ce jour solemnel

Tous les ans pour offrande estoit mis sur l'Autel

Mercure qui les voit revenir de ce Temple
Fait un cercle dans l'air, s'approche, les contem-
ple,

Et sans sçavoir pour qui, brûlant déjà d'amour,
Examine la Troupe, & vole tout autour.

Mais quoy que la Nature ait avec avantage
De ses plus riches dons orné chaque visage,
D'un tel amas d'attraits brille la jeune Hersé,
Que par leur vif éclat tout autre est effacé.

Ainsi par sa splendeur, dans le séjour celeste
L'Etoile de Venus obscurcit tout le reste,
Ainsi par sa lumière emportant le dessus,
La Lune fait pâlir l'Etoile de Venus.

C'est l'honneur de la Feste, & Mercure en sou-
pire,

Il ne peut se lasser de voir ce qu'il admire,
Il l'observe, & charmé de ses divins appas
Regle si bien son vol qu'il la suit pas à pas.

On diroit d'un Milan qui dans un sacrifice,
Lors que de la Victime on tire quelque indice,
Voyant son cœur sanglant qu'on luy vient d'arra-
cher,

Le devore des yeux, & n'ose en approcher.

Il s'abaisse, il s'élève, il va, revient, tournoye,

Toujours sans s'éloigner environne sa proye,

Et dans l'avide espoir d'en faire son butin,

Pour surprendre le Prestre, attend jusqu'à la fin.

C'est ainsi que Mercure épris de cette Belle,
Vole tant qu'il la voit & revole autour d'elle,
Et s'il croyoit l'amour qui vient de l'asservir,
Au milieu de la Troupe il iroit la ravir.
Enfin dans son Palais la voyant retirée
Comme Dieu sans obstacle il s'en promet l'en-
trée,

Et quittant le dessein de remonter aux Cieux
Ne songe qu'à revoir ce qui charme ses yeux.
Par l'espoir du succès il soulage ses peines,
Et d'un vol prompt & droit fendant l'air vers
Athenes,

Il sent croître sa flamme à s'approcher d'un lieu,
Où l'Objet qui l'attire est si digne d'un Dieu.
Ainsi le Plomb s'éclance au sortir de la fronde
D'une rapidité qui n'a point de seconde,
Et par ce mouvement trouve au milieu de l'air
Le feu qu'il n'avoit pas avant que de voler.

Cependant pour s'offrir à sa belle Maîtresse,
D'un faux déguisement il dédaigne l'adresse,
Et sans autre secours que ses propres appas,
Il se croit assez beau pour ne déplaire pas.
Quelque juste pourrant que sa taille puisse estre,
Il cherche, il s'étudie à la faire paroître,
Joint l'Art à la Nature, & d'un soin amoureux
Ajuste sa coiffure, & peigne ses cheveux.
C'est peu que sa beauté par là soit rehaussée,
Pour marquer ce qu'il est il prend son Caducée,

(Cette verge aux Serpents l'un dās l'autre mêlez,) Et donne un nouveau lustre à ses talons aislez.

Sur tout il fait qu'aux yeux aucun ply ne dérobe L'or tissu tout autour sur le bord de sa robe,

Et l'air dont elle pend est si bien concerté

Qu'on y voit tout égal d'un & d'autre costé.

Avec ces ornements se tenant seur de plaire,

Il va chercher la Belle au Palais de son Pere.

Ce palais est profond, & dans l'enfoncement

Trois chambres des trois Sœurs forment l'apartement,

De celle du milieu l'aimable Hersé dispose,

A la gauche est Aglaure, à la droite Pandrose,

Les voutes sont d'yvoire, & l'œil reste surpris

Du travail somptueux de leurs riches lambris.

Mercure s'avancant, Aglaure est la premiere

Que frapē, qu'ébloüit l'éclat de sa lumiere,

Et quoy que cet éclat soit la marque d'un Dieu,

Qui t'a fait si hardy que d'entrer en ce lieu,

Dit-elle ? dy ton nom, & quel sujet t'amene.

Que ma temerité n'ait rien qui vous surprenne,

Répond-il, elle est grande, & me fait trop oser,

Mais le sang dont je sorts la peut autoriser.

Jupiter est mon Pere, & c'est moy qu'il employe

Pour porter en tous lieux les ordres qu'il envoie,

J'aime, il vous faut sans fard découvrir mes se-

crets,

Seulement d'une Sœur prencz les interets,

Et ne dédaignez point par un secours fidelle
D'estre Tante des Fils que je puis avoir d'elle,
C'est pour la belle Herfè que je paroïs icy,
Je fuis Amant & Dieu, soulagez mon foucy.

Aglaure fôûriant, le regarde, l'observe,
Du meſme œil qu'elle a fait le depoft de Minerve,
Et feignant un eſprit docile, accort, diſcret,
Promet tout à deſſein de trahir ſon ſecret;
Mais avant que d'agir, comme l'argent la tente,
Elle ſ'en fait promettre une ſomme importante,
Met à prix le ſecours qui flatte ſes ſouhaits,
Et cependant l'oblige à ſortir du Palais.

Pallas, à qui jamais, pour veiller ſur Athenes,
On ne vit épargner ny fatigues ny peines,
Venoit lors d'y deſcendre, & ſ'apperceut d'a-
bord

Des lâches paſſions d'un ſi honteux accord.
Contre Aglaure, à luy voir tant de baſſeſſe d'ame
Du plus aſpre couroux la Guerriere ſ'enflame,
Tout ſon cœur ſ'en émeut, & ce fier mouve-
ment

Donne à ſon Bouclier le meſme ébranlement.
Il luy ſouvient toujourns que malgré ſa déſenſe
Elle oſa d'Eriſtion découvrir la naiſſance,
Et fit voir à ſes Sœurs d'une profane main
Ce fils qui fut ſans Mere engendré de Vulcain.
D'ailleurs elle connoît que cette ame parjure
Ne ſonge qu'à trahir & ſa Sœur & Mercure,

Et qu'ayant touché l'or qui doit remplir ses vœux.
 Au lieu de les servir elle sera contre eux.
 Ainsi pour la punir par un cruel supplice
 Et de sa perfidie & de son avarice,
 Contre elle, sans tarder, par de sombres détours
 Elle va de l'Envie emprunter le secours.



PALAIS

DE L'ENVIE,

FABLE XX.



U fonds d'une Vallée étroite, ob-
 scure, affreuse,
 Que cache de deux Monts la Cime
 fourcilleuse, [infecté
 Est un Antre lugubre, où d'un sang
 Croupit de jour en jour la noire humidité.
 Jamais par ses rayons le Soleil ne la seche,
 Le vent pour s'y couler cherche envain quelque
 brèche, [cuisant
 Point pour luy de passage; un froid toujours
 Y fait avec la nuit regner un air pesant,

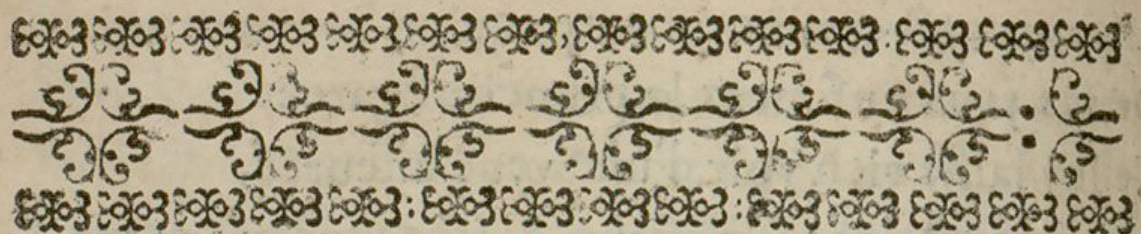
L'horreur en est extrême, & de ces lieux funebres
 Comme aucun feu jamais n'a percé les tenebres,
 Si-tost qu'on s'en approche, on sent de toutes parts
 La dégoûtante odeur des plus sales broiillards.
 Pallas que la colere a fait partir sur l'heure,
 Voit à peine de loin cette horrible Demeure,
 Qu'elle fremit, s'arreste, & dédaignant d'entrer,
 Pour se faire obeïr, ne veut que se montrer.
 Elle vient à la porte, & son bras qui s'avance,
 N'employe à la toucher que le bout de sa lance,
 La porte cede, s'ouvre, & c'est lors qu'un faux
 jour

Penetre la noirceur de ce triste séjour.

L'Envie avidement ainsi qu'à l'ordinaire
 Devoroit au dedans de la chair de Vipere,
 Et par cet aliment digne de sa fureur,
 De ses jaloux & agrins entretenoit l'horreur.
 Pallas qui l'apperçoit en détourne la veuë,
 Elle à qui rien ne plaist lentement se remuë,
 Et venant recevoir son ordre à pas rampants
 Ne cesse qu'à regret de ronger ses Serpents.
 L'éclat que la Deesse emprunte de ses armes
 Est pour elle un sujet de soupirs & de larmes,
 Elle en gémit de rage, & ce gémissement
 Fait sur elle à Pallas jeter l'œil un moment.
 Qu'elle la voit hydeuse ! une pâleur extrême
 Semble avoir peint la mort sur son visage blême;

A force de maigreur aride, consumé, [mé:
 Son corps est moins un corps qu'un Squelete ani-
 De ses yeux enfoncez la prunelle égarée
 Ne luy laisse rien voir d'une veuë assée,
 L'écume est dans sa bouche, & ses jaunâtres dents
 Par leur rouille font voir la noirceur du dedans.
 Sa poitrine qu'elle aime à tenir découverte,
 Moite du fiel qui l'enfle en paroist toute verte,
 Son cœur mesme en regorge, & par un noir destin
 Sa langue a pour sucer toujours quelque venin.
 On luy voit pour la Joye une haine mortelle,
 Et comme la Douleur est toujours avec elle,
 Elle ne rit jamais si les malheurs d'autrui
 Ne luy font par hazard suspendre son ennuy.
 Mille cruels soucis dont elle est travaillée
 A toute heure, en tout temps la tiennent éveillée,
 Et son chagrin sans cesse allant au plus haut point,
 Le sommeil est un Dieu qu'elle ne connoist point.
 Si quelque heureux succez a frapé ses oreilles,
 Ce sont des desespoirs, des rages sans pareilles,
 Elle en seche, languit, & son esprit jaloux
 Des traits qu'il croit lancer sent les plus rudes
 coups.

Ainsi faisant sur soy rejallir sa malice,
 Elle mesme est sa peine & son propre supplice,
 Et portant au murmure un cœur toujours ouvert,
 Elle ne fait souffrir qu'après qu'elle a souffert.



AGLAURE

CHANGE'E EN PIERRE,

FABLE XXI.



Uoy que jamais Pallas ne la vit
qu'avec peine,
L'ardeur de se vanger l'emporta sur
sa haine,
Et pour punir Aglaure, & troubler
son repos,

Elle se contraignit à luy dire ces mots.

Des Filles de Cecrops l'une a sceu me déplaire,
Ma vangeance me presse, il faut la satisfaire,
Va, cours de ton venim infecter ses esprits,
Aglaure en est le nom, je commande, obeïs.

A ces mots repoussant la terre de sa lance,
En haste vers le Ciel d'un saut elle s'élance,
L'Envie en desespera, & d'un œil de travers
Luy voit prendre son vol par le milieu des airs.
Si tourmenter Aglaure a pour elle des charmes,
C'est faire triompher la Déesse des armes,

Et l'une à satisfaire étouffe dans son cœur
Ce que l'autre à punir lui promet de douceur.
Elle en laisse échaper quelques plaintes chagrines,
Puis s'arme d'un baston entortillé d'épines,
Et d'un nuage épais couvrant son corps hideux
S'en fait contre le jour un voile tenebreux,
Par tout où sa fureur détourne ce nuage,
Quel horrible dégast ! quel funeste ravage !
Ce qu'elle en fait exprès exhaler de vapeurs
Consumme également les herbes & les fleurs.
De son souffle malin les Plainnes sont gâtées,
Les Arbres dessechez, les Moissons restées,
Et l'empestée odeur de ses sales poisons
Sotille Rivières, Prez, Bois, Villes, & Maisons.
Sa course enfin s'acheve, elle découvre Athenes,
Et c'est là plus qu'ailleurs que redoublent ses
peines,
Tant de biens que le Ciel y daigne renfermer,
Tant d'excellents esprits qui s'y font estimer,
Les douceurs de la paix, les plaisirs du bel âge,
N'offrent à son esprit qu'une importune image,
Elle y voudroit trouver les plus sanglants mal-
heurs,
Et pleure de n'y voir aucun sujet de pleurs.
Aussi se déroband à tout ce qui la blesse
Elle court accomplir l'ordre de la Déesse,
Au Palais de Cecrops s'avance promptement,
Et va chercher Aglaure en son appartement.

Là , ce Monstre hydeux , toûjours de nuire
avide ,
Sur la Princesse à peine étend sa main livide,
Qu'elle languit, frissonne, & sent dans sa langueur
Mille aiguillons piquants qui luy percêt le cœur.
Le vent contagieux de sa brûlante haleine
Se coulant dans sa bouche , entre dans chaque
vaine ,
Et son sang que corrompt ce souffle envenimé
Répand par tout l'ardeur dont il est consumé.
Pour haïster sa douleur elle fait toutes choses,
Tâche d'en avancer les effets par les causes,
Et d'une pleine veuë, à son esprit blessé
Etale avidement le triomphe d'Herfè.
Elle luy peint Mercure avec tout l'avantage
Qui peut combler de gloire un heureux mariage,
Et doublant les objets pour la mieux ébloüir,
Luy fait voir mille biens dont sa Sœur va jouïr.
La malheureuse Aglaure en a l'ame saisie
De la plus inquiète & vive jalousie,
Rien ne peut dissiper l'ennuy de cet amour,
Elle y resve la nuict, elle y resve le jour,
Et le feu devorant du poison qui la tuë
Fait qu'insensiblement tout son corps diminué,
Comme se fond la glace en ces temps ambigus
Où le Soleil se montre , & puis ne paroist plus.
Elle a beau faire effort pour vaincre cette rage,
Ce qui la doit calmer l'irrite davantage,

Et plus l'heureuse Herfè luy paroist comme Sœur,
Plus l'envie est ardente à luy ronger le cœur.

C'est comme un feu caché sous quelque monceau
d'herbes,

Qui du suc qui leur reste encor toutes superbes,
Sans flames au dehors s'embrasent sourdement,
Poussent quelque fumée, & brûlent en fumant.

Combien pour ne point voir ce qu'il faut qu'elle
voye

Songe-t'elle à mourir, s'en fait-elle une joye,
Et croit devoir par là prévenir les ennuis
Où ses jours malheureux luy paroissent reduits.

Combien pour éviter ce qui la desespera
Résout-elle d'aller dire tout à son Pere,
Comme si, quand l'amour détermine un beau
choix,

L'alliance des Dieux deshonoroit les Rois.

Enfin le déplaisir dont son ame est outrée

De la chambre d'Herfè luy fait garder l'entrée,

C'est là qu'elle s'affied, & reste tout le jour

Pour attendre Mercure, & troubler son amour.

Il vient, mais il a beau, pour la rendre moins
fiere,

Employer auprès d'elle & caresse & priere,

Il a beau découvrir à son œil irrité

L'éclat brillant de l'or qu'elle avoit souhaité.

Envain par vos presents vous croyez me sur-
prendre,

Dit-elle, de mes soins cessez de rien pretendre,

Je viens défendre icy les interests d'Herse,
Et n'en partiray point sans vous avoir chassé.
J'approuve ce dessein plus que tu ne peux croire,
Repond-il, de ta Sœur défens, soutiens la gloire,
La tienne doit par là monter au plus haut point,
Tu veux rester icy, tu n'en partiras point.

Soudain avec sa verge il fait ouvrir la porte,
Aglaure s'en émut, sa rage en est plus forte,
Elle veut se lever, mais elle a beau vouloir,
Elle garde sa place, & ne peut se mouvoir.
Ce qui lors qu'on s'affied se rend toujours flexible
Bien loin de se plier n'a plus rien de sensible,
Envain pour se dresser elle fait mille efforts,
Un froid morne & pesant engourdit tout son
corps.

De ses genoux glacez l'immobile jointure
Luy ravit le pouvoir de changer de posture,
Et son sang tout à coup dans ses veines tary
Laisse sur son visage un teint jaune & flétry.
Enfin comme un Cancer avide, insatiable,
Croist, s'étend, corrompt tout, & se rend incurable,

Ainsi d'un froid mortel la pesante langueur
S'élève par degrez, & luy gagne le cœur.
Elle ne cherche point dans sa triste aventure
A s'accorder au moins la douceur du murmure,
Et quand elle voudroit se plaindre du destin,
Sa voix pour s'exhaler ne trouve aucun chemin.

Déjà son col est pierre , & sa bouche endurcie
Ne laisse plus passer le souffle de la vie,
Elle est Statuë enfin, mais telle qu'elle estoit
Lors qu'en ses yeux ardents le courroux éclatoit.
Contre un Amant qu'attire une aimable con-
queste

Toujours à s'élancer on la voit qui s'appreste,
La pierre en devient noire, & tire sa noirceur
De l'infidélité qui regna dans son cœur.





LE RAVISSEMENT D'EUROPE,

FABLE XXII.



Ussi-tost que Mercure eut pris cer-
te vangeance

Des vains discours d'Aglaure & de
son insolence, [des Dieux

Par un ordre secret du Souverain

Il se trouve contraint de remonter aux Cieux.

Là Jupiter l'appelle, & sans luy rien apprendre
De l'inquiete ardeur qui vient de le surprendre ;
Fidelle Confident de mes tendres amours,
Sois pour moy, luy dit-il, ce que tu fus toûjours.
J'ay besoin de ton aide, & dans la Phenicie
J'attens tout du beau zele où le sang te convie.
Les troupeaux d'Agenor qui commande en ces
lieux,

Errants parmy les monts, s'offriront à tes yeux,
Sans t'informer pourquoy, ny tarder davantage,
Les chassant vers la mer, pousse-les au rivage.

Mercure avec cet ordre en terre descendu
Aux desirs de son Pere a bien-tost répondu.

Les Taureaux qui païssoient d'abord sur les Montagnes

Viennent par son adresse au milieu des Cāpagnes,
Et s'avancant toujours se semblent animer
A se rendre à l'envi sur le bord de la mer.

Jamais lieu plus riant ne merita de plaire,
Les yeux trouvent par tout de quoy s'y satisfaire,
Et c'est-là que souvent la jeunesse de Tyr
Suit la charmante Europe, & vient la divertir.

Ah, qu'on voit rarement qu'avec un cœur sensible

La Majesté du Trône ait rien de compatible,
Et qu'il est mal aisé de faire en mesme lieu
Regner avec l'amour la gravité d'un Dieu!
Jupiter dont la main gouverne le tonnerre,
Qui fait d'un seul regard trembler toute la terre
Pour cette belle Europe, épris d'un feu nouveau,
Renonce à sa grandeur, & se change en Taureau,
Parmy ceux d'Agenor il va d'un pas superbe,
Il mugit avec eux, avec eux il paist l'herbe,
Et dans tout ce qu'il fait, je ne sçay quoy de doux
Le rend le plus aimable, & le plus beau de tous.
Son poil passe en blancheur la nege toute pure
A qui la pluye encor n'a fait aucune injure,
Et de qui les flocons l'un sur l'autre amassez
Des pas du Voyageur n'ont point esté presséz.
Son fanon, cette peau qui luy pend sous la gorge,
Tombant sur ses genoux d'un noble orgueil re-
gorge,

L'enfleur en est luisante, & son col toujours droit
 Fait que chacun l'admire aussi-tôt qu'on le voit.
 Ses cornes vont en rond, petites, mais si belles,
 Que les Perles restant sans éclat auprès d'elles,
 On diroit qu'à les faire on auroit à dessein
 Employé le travail d'une sçavante main.
 Son front n'étale rien dont l'aspect intimide,
 On n'y voit ny couroux, ny menace, ny ride,
 Et de ses vifs regards le noble mouvement
 Dans toute sa fierté n'a que de l'agrément.

La fille d'Agenor regarde avec surprise
 Cet éclat de beauté, cette blancheur exquise,
 Et s'étonne sur tout de voir que dans les yeux
 Il n'ait rien de farouche, & rien de furieux.
 Dans l'abord toutefois, quelque doux qu'il puisse
 être, [paître,
 C'est de loin seulement qu'elle aime à le voir
 Ou si de quelques pas on l'en fait approcher,
 Elle se tient derriere, & n'ose le toucher.
 A cette chere approche il se tourne vers elle,
 Elle fuit, mais soudain sa douceur la rappelle,
 Et l'enhardit si bien dans ses vaines frayeurs
 Que s'avancant de front elle luy tend des fleurs.
 Attendant le bon-heur qui flatte son attente
 Il baise avec les fleurs la main qui les presente;
 Et plein d'un vif transport qui redouble ses feux,
 Peu s'en faut que sur l'heure il ne se rède heureux.
 Tantost examinant la beauté de sa proye
 Par mille bonds sur l'herbe il témoigne sa joye,

Tantost vers le rivage impatient d'aller,
Se couchant sur le sable, on le voit s'y rouler.
La trop credule Europe à le suivre s'empresse,
N'en redoute plus rien, le flate, le carresse,
Et luy touchant le front avec ses belles mains
Semble favoriser ses amoureux desseins.
Le plaisir qu'elle y prend n'a mesures ny bornes,
Elle met des bouquets à l'entour de ses cornes,
Le couronne de fleurs, & n'a point de repos
Qu'on ne l'ait veüe enfin assise sur son dos.

Qu'oses-tu, belle Europe, & quel abus extrême
Fait qu'à ton Ravisseur tu te livres toy-mesme ?
Cesse de t'applaudir d'un charme si nouveau,
Tu presses un Amant, & non pas un Taureau.

Orgueilleux de sa charge il se leve avec pompe,
Fait d'abord à pas lents un grãd tour qui la tiõpe,
Puis insensiblement, pour ne point l'alarmer,
S'éloignant de la terre, il entre dans la mer.
Déjà malgré ses cris il fend l'onde à la nage.
La Princesse en tremblant regarde le rivage,
Et s'en voyant trop loin pour s'y pouvoir sauver,
Cede à la destinée, & se laisse enlever.

Ainsi pour le Taureau la victoire est gagnée ;
Elle en tient d'une main une corne empoignée,
Tandis que s'appuyant de l'autre sur son dos
Elle fuit le peril de couler dans les flots.
Sa robe cependant qu'enfle un leger Zephire
Semble servir de voile à ce vivant navire,

Et le pousser en haste aux rivages heureux,
Où le Dieu se doit mettre au comble de ses vœux.

Fin du second Livre.

Extrait du Privilege du Roy.

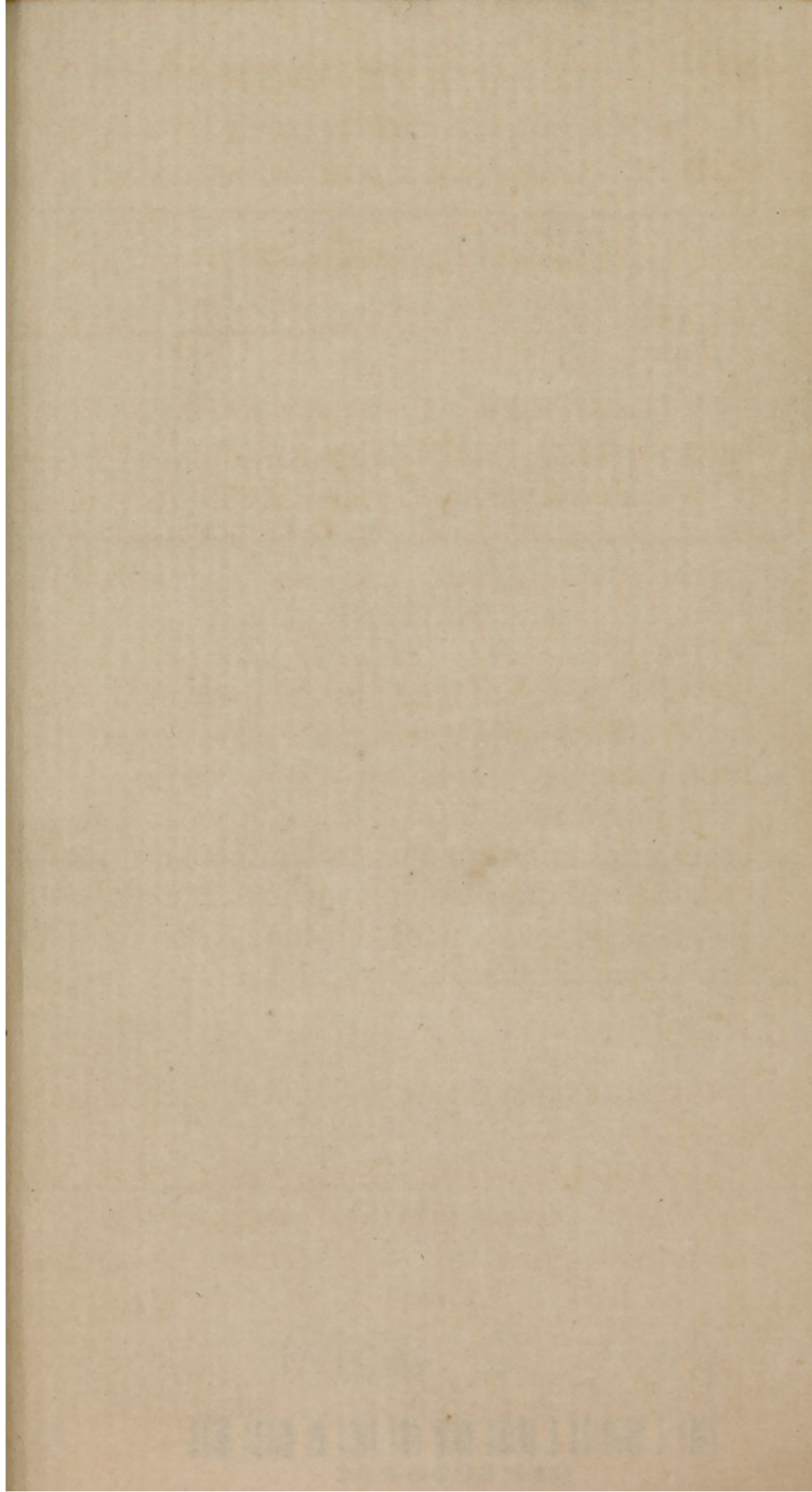
PAR grace & Privilege du Roy donné à S. Germain en Laye le 12. jour d'Aoust 1668. Signé BOCTOIS: Il est permis au sieur T. Corneille de faire imprimer, vendre & debiter par tel Imprimeur & Libraire qu'il voudra choisir, *Les Metamorphoses d'Ovide traduites par luy en vers François*, pendant le temps & espace de dix ans entiers & accomplis, à compter du jour que lesdites Metamorphoses seront achevées d'imprimer; & défences sont faites à tous autres de quelque qualité & condition qu'ils soient, de faire imprimer ladite Traduction, sur peine de trois mille livres, & de tous depens, dommages & interets, ainsi qu'il est plus amplement porté par lesdites Lettres.

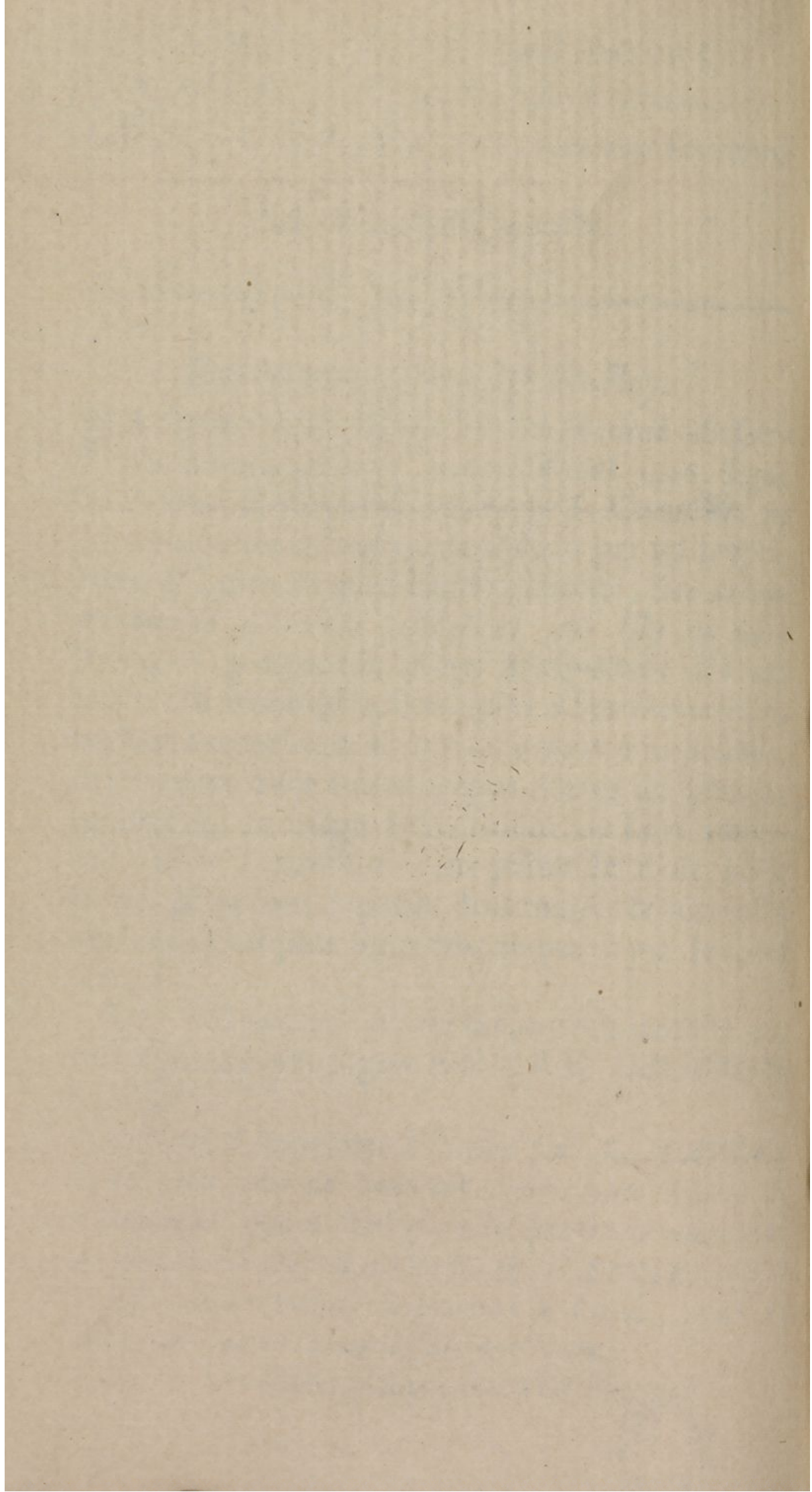
Registré sur le Livre de la Communauté le 22. Novembre 1668. Signé ANDRE' SOUBRON, Syndic.

Achevé d'imprimer à Roüen par L. MAURRY le dernier jour de Janvier 1669. aux dépens de l'Auteur, qui a traité de la presente impression avec CLAUDE BARBIN & GABRIEL QUINET, Marchands Libraires à Paris, pour en joür suivant l'accord fait entr'eux.

Les Exemplaires ont esté fournis.







RR A 6= 587



1158093660



